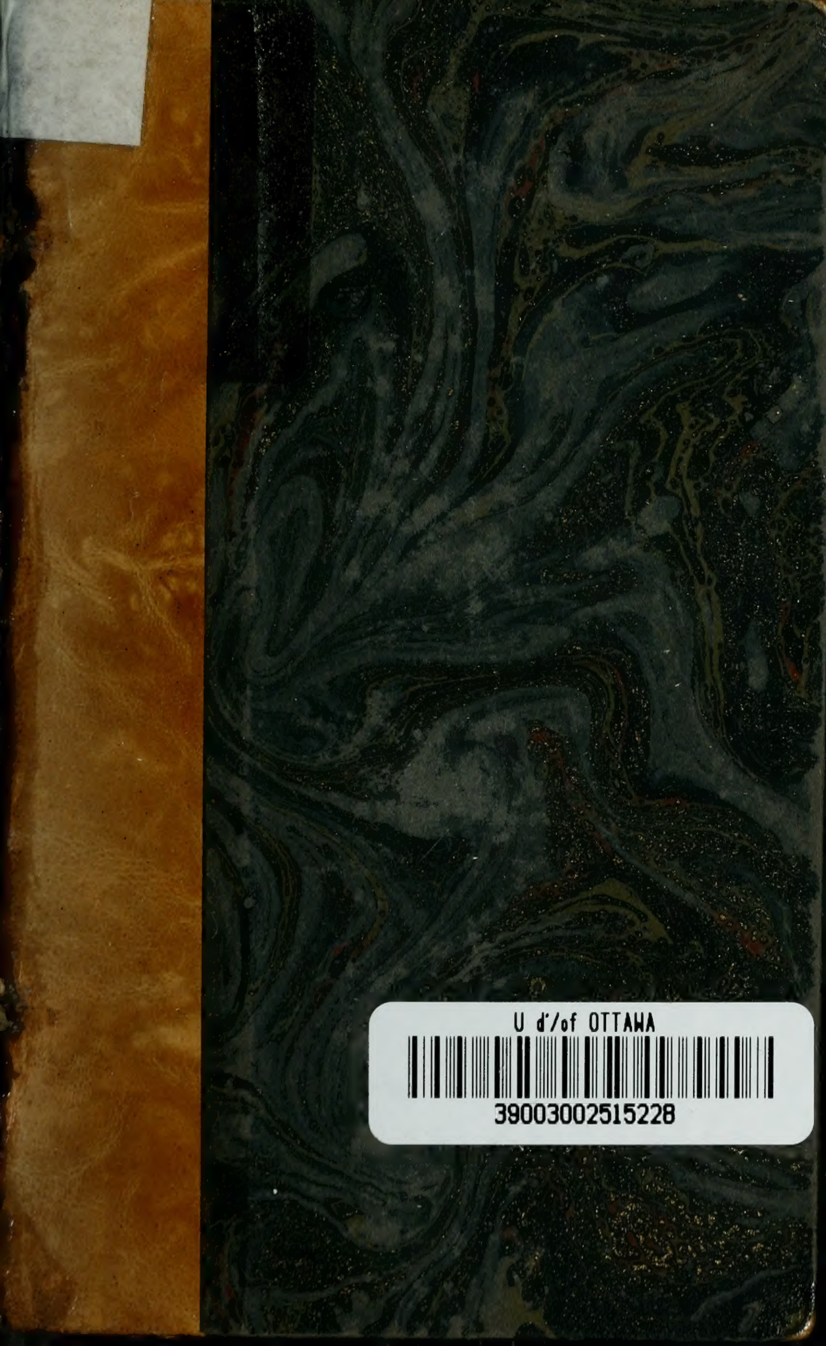

U d'/of OTTAWA
39003002515228





Il a été imprimé de cet ouvrage

500 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma à Voiron, numérotés de 1 à 500.

Il a été tiré, en outre, 50 exemplaires sur papier pur fil, sans numéro, non mis dans le commerce.

COSMOPOLIS

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

CRITIQUE ET VOYAGES

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

ROMANS

Cruelle Énigme, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Emigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol. — **Laurence Albani**, 1 vol.

NOUVELLES

L'Irréparable, suivi de **Deuxième Amour**, de **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol. — **Le Justicier**, 1 vol. — **Anomalies**, 1 vol.

POÉSIES

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Edel, les Aveux, Poésies inédites, 2 vol.

THÉATRE

Un Divorce (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade.** *Chronique de 1910.* 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun.** *Chronique de 1911.* 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier. (En cours de publication).

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1902.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25594.

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COSMOPOLIS

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

AU COMTE JOSEPH PRIMOLI

Je vous envoie, mon cher ami, de par delà les Alpes, le roman de vie internationale, commencé en Italie presque sous vos yeux, auquel j'ai donné pour cadre cette vieille et noble Rome dont vous êtes un amoureux fervent. Certes, le drame de passion que détaille ce livre n'a rien de particulièrement romain, et rien non plus n'a été plus loin de ma pensée que de tracer un tableau de cette société si locale, si traditionnelle, qui s'agite entre le Quirinal et le Vatican. Ce drame-ci n'est pas même italien, car s'il aurait pu, avec autant de vraisemblance, se dérouler à Venise et à Florence, Nice lui eût convenu également, et Saint-Moritz, Hombourg, voire Paris et Londres, les diverses villes enfin qui sont comme les quartiers disséminés à travers l'Europe de cette Cosmopolis *flottante, baptisée par Beyle :* Vengo adesso da Cosmopoli. *C'est le contraste entre les allures un peu incohérentes des errants de la haute vie et le caractère de pérennité empreint partout dans la grande cité des Césars et des papes qui m'a fait choisir ce lieu où les moindres coins parlent d'un passé séculaire pour y évoquer quelques représentants du genre d'existence le plus moderne, et aussi le plus arbitraire et le plus momen-*

tané. Vous qui connaissez mieux que personne ce monde bigarré des Cosmopolites, vous comprendrez pourquoi je me suis borné à n'en peindre ici qu'un fragment, comme j'ai dû, à son occasion, ne raconter qu'un épisode. Ce monde, en effet, n'a pas, il ne peut avoir ni des mœurs définies ni un caractère général. Il est tout en exceptions et en singularités. Nous sommes si naturellement des êtres de coutume, notre continuelle mobilité a un tel besoin de graviter autour d'un axe fixe, que des raisons d'un ordre très personnel peuvent seules nous déterminer à un habituel et volontaire exil hors du pays natal. C'est tantôt, pour un artiste, le méthodique souci de la culture et du renouvellement; tantôt, chez un homme d'affaires, le besoin d'assurer l'oubli à quelque scandaleuse incorrection; tantôt, chez un homme de plaisir, la recherche d'aventures nouvelles; chez un autre, et qui souffre d'un préjugé de naissance, c'est le désir de rencontrer un milieu plus équitable; chez un autre, la fuite de trop douloureux souvenirs. L'existence du Cosmopolite peut tout cacher sous la luxueuse banalité de ses fantaisies, depuis le snobisme en quête de relations plus hautes jusqu'à l'escroquerie en quête de vols plus faciles, en passant par les brillantes frivolités du sport, les sombres intrigues de la politique, — ou la tristesse d'une destinée manquée. Une pareille variété de causes rend à la fois très attrayante et presque inexécutable la tâche du romancier qui se pose comme modèle cette société mouvante, si pareille à elle-même dans les rites extérieurs de ses élégances, si réellement, si intimement complexe et composite dans ses éléments

fondamentaux. L'écrivain en est réduit à prendre une série de cas particuliers, comme j'ai fait, en essayant de dégager à leur propos une loi qui les domine. Cette loi, dans le présent livre, est la permanence de la race. Si contradictoire que paraisse ce résultat, plus on fréquente les Cosmopolites, plus on constate que la donnée la plus irréductible en eux est cette force spéciale de l'hérédité qui sommeille sous l'uniforme monotonie des rapports superficiels, prête à se réveiller aussitôt que la passion remue l'arrière-fond du tempérament. Mais encore là une difficulté se rencontre, presque insoluble. Obligé de concentrer son action dans un nombre restreint de personnages, le romancier ne saurait non plus avoir la prétention d'incarner dans ces personnages cet ensemble confus de caractères que résume le mot vague de race. Pour prendre de nouveau le présent livre comme exemple, vous et moi, mon cher Primoli, nous connaissons quantité de Vénitiennes et d'Anglaises, de Polonais et de Romains, d'Américains et de Français qui n'ont rien de commun avec Mme Steno, Maud et Boleslas Gorka, le prince d'Ardea, le marquis Cibo, Lincoln Maitland, son beau-frère et le marquis de Montfanon, de même qu'un Justus Hafner ne représente qu'une face entre vingt de l'aventurier européen, de qui l'on ne connaît ni la religion, ni la famille, ni l'éducation, ni le point de départ, ni le point d'arrivée, tant il a traversé de métiers et de milieux différents. Toute mon ambition serait satisfaite, si j'avais réussi à créer ici un groupe d'individus non pas représentatifs de toute la race à laquelle ils appartiennent,

mais seulement possibles dans les données de cette race, — ou de ces races. — Car plusieurs d'entre eux, ce Justus Hafner précisément et sa fille Fanny, Alba Steno, Florent Chapron, Lydia Maitland, ont eux-mêmes dans leurs veines des gouttes d'un sang très mêlé. Puissent ces personnages imaginaires vous intéresser, mon cher ami, et vous devenir aussi vivants qu'ils l'ont été pour moi pendant des jours, et accueillez-les dans votre palais de Tor di Nona, — tout près de l'auberge del l'Orso, où logea Montaigne, — comme de fidèles messagers qui vous portent les compliments de votre compagnon de cet hiver.

P. B.

Paris, 16 novembre 1892.

COSMOPOLIS

I

UN DILETTANTE ET UN CROYANT

Quoique l'étroite boutique, débordante de livres amoncelés et de papiers, laissât au visiteur juste la place de bouger, et quoique ce visiteur fût un de ses clients habituels, le vieux libraire ne daigna pas se déranger de l'escabeau où il était assis, en train d'écrire sur un pupitre mobile. A peine sa tête bizarre, dont les longs cheveux blancs débordaient un chapeau de feutre jadis noir et à larges bords, s'était-elle relevée au bruit de la porte ouverte et refermée. Il avait montré au nouveau venu une face décharnée et crispée de maniaque, où clignaient derrière des besicles rondes deux yeux bruns d'une malice sauvage. Puis le chapeau avait replongé sur le papier que les agiles doigts noueux aux ongles noirs couvraient de lignes raturées et inégales tracées avec une écriture digne d'un autre âge, et du torse mince, mais gigantesque, que drapait une souquenille aujourd'hui verdâtre, une voix éteinte, la voix d'un homme étranglé par une inguérissable laryngite, était sortie, prononçant pour

toute excuse, avec un fort accent italien, cette phrase française :

— « Un moment, monsieur le marquis, mais la Muse n'attend pas... »

— « Eh bien ! j'attendrai, moi, qui ne suis pas la Muse... Inspirez-vous, Ribalta, tout à votre aise,... » répondit en riant celui que le vendeur de bouquins accueillait avec cet original sans-gêne. Il était visiblement accoutumé aux excentricités de cet étrange marchand. Mais à Rome, — car cette petite scène de mœurs avait pour théâtre un rez-de-chaussée au fond d'une des plus anciennes rues de la Ville Éternelle, à quelques pas de la place d'Espagne, si connue des voyageurs, — dans cette cité qui sert de confluent à tant de destinées venues de tous les points du monde, cette sensation de l'étrange ne s'abolit-elle point par la multiplicité même des types singuliers et anormaux, échoués ou abrités là? Vous y trouverez des révolutionnaires comme ce rustre de Ribalta qui achèvent dans un paisible décor de bric-à-brac une existence plus accidentée que les plus accidentées du seizième siècle. Issu d'une bonne famille de Corse, le personnage est venu à Rome tout jeune vers 1835, et il a d'abord été séminariste. Sur le point d'être ordonné prêtre, il s'est enfui pour ne reparaître qu'en 1849, républicain si forcené qu'il fut condamné à mort par contumace lors du rétablissement du gouvernement pontifical. Il servit alors de secrétaire à Mazzini, avec lequel il se brouilla pour des raisons qui ne paraissent pas avoir été à son honneur. Une

passion pour une femme, morte depuis, l'aurait-elle entraîné à quelque indélicatesse d'argent? Toujours est-il que, devenu de plus en plus radical et socialiste, il se retrouva parmi les Mille et dans les combattants de Mentana, sans que jamais Garibaldi ait pu vaincre à son égard une répugnance d'autant plus remarquée qu'elle était plus rare. Depuis 1870, Ribalta est rentré à Rome, où il á ouvert, si l'on peut appliquer un pareil terme à un pareil taudis, une boutique de libraire. Mais c'est un libraire amateur et qui vous refusera sa porte si vous lui déplaisez. Ayant hérité quelques petites rentes, il vend ou il ne vend pas, suivant sa fantaisie ou les besoins de ses propres achats, aujourd'hui vous demandant vingt francs d'une mauvaise gravure qu'il a payée dix sous, demain vous cédant à vil prix un livre précieux et dont il sait la valeur. Gallophobe enragé, il n'a pas plus pardonné à son ancien général la campagne de Dijon qu'il n'a pardonné à Victor-Emmanuel d'avoir laissé le Vatican à Pie IX. « La maison de Savoie et la papauté, » dit-il quand il est en confiance et avec sa voix malade, « sont deux œufs qu'il nous faudra manger dans le même plat... » Et il vous parle d'un certain pilier de Saint-Pierre évidé en escalier par le Bernin, où une cartouche de dynamite a sa place toute marquée. Si vous le poussez plus avant et si vous lui demandez pourquoi il s'est établi revendeur de livres, il vous priera de franchir une haie de papiers, de cartonnages et d'in-folio. Puis il vous montrera une chambre immense, un hangar plutôt, où des

milliers de brochures s'empilent le long des murs et transversalement : « Ce sont ici les règles de tous les couvents supprimés d'Italie. J'écrirai leur histoire... » Alors il vous dévisage. Il appréhende que vous ne soyez un espion dépêché par le roi, à seule fin de savoir les projets de son plus dangereux ennemi, — un de ces espions dont il a si peur que personne ne sait depuis vingt ans où il couche, où il mange, où il se cache, lorsque, pendant des huit jours, les volets de sa boutique de la rue Borgognona sont fermés. Il a dû à son passé de redoutable démocrate et à ses manières clandestines d'être arrêté lors de l'attentat de Passanante comme un des membres de ces *Circoli Barsanti*, auxquels un caporal rebelle et fusillé en cette qualité a donné son nom. Mais en fouillant les poussiéreux cartons du farouche libraire, la police n'a rien découvert qu'une prodigieuse quantité de grotesques factums en vers dirigés contre les Piémontais tour à tour et les Français, contre les Allemands et la triple alliance, contre les républicains italiens et les ministres, contre Cavour et contre M. Crispi, contre l'Université de Rome et l'Inquisition, contre les moines et contre les capitalistes ! C'était sans doute une de ces pasquinades que son client, reçu d'une manière si brusque, le regardait achever en songeant, malgré l'habitude, combien Rome abonde en paradoxales rencontres. Car en 1867, ce même ancien garibaldien échangeait des coups de fusil à Mentana avec les zouaves du Pape, parmi lesquels le marquis de Montfanon — ainsi s'appelait le visiteur — se

trouvait lui-même. Vingt-trois ans avaient suffi pour faire, des deux soldats passionnés, deux maniaques inoffensifs et dont l'un vendait de vieux volumes à l'autre ! Et voilà encore une figure comme vous n'en trouverez guère ailleurs, que celle de ce gentilhomme français, retiré ici pour y mourir plus près de Saint-Pierre. Croiriez-vous même, à le voir chaussé de grosses bottes, vêtu d'une jaquette toute simple, un peu râpée, le chapeau rond coiffant sa vieille tête grisonnante, que vous avez devant vous un des célèbres élégants du Paris de 1864? Écoutez cette autre histoire : des scrupules de dévotion survenus à la suite d'une maladie mortelle jetèrent tout d'un coup l'habitué du Café Anglais et des joyeux soupers d'alors dans les rangs de ces zouaves pontificaux. Un premier séjour à Rome durant les quatre dernières années du gouvernement de Pie IX, dans cette ville incomparable à qui le pressentiment de la fin prochaine d'un État séculaire, l'approche du concile et l'occupation française donnaient encore un caractère plus particulier, fut un enchantement. Les germes latents de piété déposés dans le gentilhomme par l'éducation des Jésuites de Brugelette achevèrent de refleurir, pour une moisson de nobles vertus aux jours d'épreuve. Ils vinrent trop vite. Montfanon fit la campagne de France avec les autres zouaves, et la manche vide qui se replie à la place de son bras gauche atteste avec quel courage il se battit à Patay, lors de cette charge héroïque où le général de Sonis fit déployer la bannière du Sacré-Cœur. Il

fut duelliste, sportsman, joueur, amoureux, et, pour ceux de ses anciens camarades de plaisir que le hasard amène à Rome, ce n'est plus qu'un dévot qui vit petitement, malgré qu'il garde les débris d'une grande fortune, entre des aumônes, des retraites, de la lecture et une collection, lui aussi. Tout le monde prend plus ou moins ce vice dans cette Rome qui est par elle-même le plus étonnant des musées d'histoire et d'art. — Montfanon amasse des documents pour écrire l'histoire des rapports de la noblesse française et de l'Église. Ses maîtresses du temps où il était le rival des Gramont-Caderousse et des Demidoff ne le reconnaîtraient certes pas plus qu'il ne les reconnaîtrait lui-même. Mais sont-elles aussi gaies qu'il semble l'être resté à travers son existence de renoncement? Il y a du rire dans ses yeux bleus, qui attestent sa pure origine germanique et qui éclairent son visage aux grands traits, un de ces visages de féodaux comme en montrent les portraits suspendus aux murs dans les prieurés de Malte, où la laideur a de la race. Une grosse moustache blanchissante, dans l'épaisseur de laquelle flotte un vague reflet d'or, cache à demi une cicatrice qui donnerait à cette face un peu rouge une physionomie terrible sans l'expression de ces yeux où la ferveur se mélange à la gaieté. Car Montfanon est aussi fanatique sur certains sujets qu'il est bonhomme et jovial sur d'autres. S'il avait le pouvoir, il ferait sans doute arrêter, juger et condamner Ribalta par exemple, pour crime de libre pensée, dans les vingt-quatre heures. Ne

l'ayant pas, il s'en divertit, d'autant plus que le catholique vaincu et le socialiste mécontent ont quelques haines communes. Et ce matin encore, on a vu avec quelle indulgence il avait supporté le coup de boutoir du vieux libraire qu'il demeura bien dix minutes à regarder sans se fâcher davantage. Enfin le farouche révolutionnaire parut avoir trouvé la pointe de son épigramme, car, avec un mauvais rire silencieux, il plia soigneusement la feuille en quatre, il l'enferma dans un coffret de bois dont il serra la clef, et redressant son long et maigre corps :

— « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le marquis?... » demanda-t-il sans plus s'excuser.

— « Il y a d'abord que vous auriez pu me lire votre morceau, vieille chemise rouge, » dit Montfanon, « quand ce ne serait que pour me récompenser d'avoir attendu votre bon plaisir plus patiemment qu'un ambassadeur. Voyons, qui injuriez-vous dans ces vers? Est-ce don Ciccio ou Sa Majesté?... Vous ne voulez pas répondre? Avez-vous peur que je ne vous dénonce au Quirinal?... »

— « *In bocca chiusa, non c'entra mosca* (1), » répondit l'ancien conspirateur en justifiant ce proverbe par la manière dont il ferma sa bouche édentée où ne serait en effet entré en ce moment ni une mouche, ni même le plus petit grain de poussière.

— « Bon dicton, » répliqua le marquis en riant,

(1) Dans une bouche fermée, il n'entre pas de mouche.

« et que je voudrais voir gravé sur la façade de tous les parlements modernes. Mais entre votre poésie et vos adages, avez-vous pris le temps d'écrire pour moi à ce bouquiniste de Vienne qui possède le dernier exemplaire de l'introuvable brochure sur le procès de ce bandit de Hafner?... »

— « Patience, » répondit le marchand, « j'écrirai... »

— « Et mes pièces sur le siège de Rome par Bourbon, ces trois actes notariés que vous m'avez promis, me les avez-vous dénichées?... »

— « Patience, patience, » reprit le marchand, et il ajouta, montrant avec un geste comique d'ironie et de désespoir le désordre effroyable de sa boutique : « Comment voulez-vous que je me reconnaisse dans tout cela?... »

— « Patience, patience, » répéta Montfanon, « il y a un mois que vous me serinez ce refrain... Si, au lieu de composer de méchants vers, vous vous occupiez de votre correspondance, et si, au lieu d'acheter toujours, vous classiez un peu ce fatras?... D'ailleurs, » fit-il en cessant de rire, avec un geste de brusquerie, « j'ai tort de vous les reprocher, vos achats, puisque je suis venu pour vous parler d'un des derniers. Le cardinal Guérillot m'a dit que vous lui aviez montré, l'autre jour, un livre d'heures intéressant, quoique en très mauvais état, que vous avez découvert en Toscane. Où est-il?... »

— « Le voici, » dit Ribalta, qui, franchissant plusieurs piles de volumes et écartant du pied un tas énorme de cartons, avisa le tiroir poudreux d'une

armoire branlante. Dans ce tiroir, il prit, parmi un amas d'objets dépareillés : vieilles médailles et vieux clous, reliures vides et gravures décolorées, un assez gros étui de cuir, mangé aux vers, sur lequel se discernait un blason à demi effacé. Il ouvrit cet étui et il tendit à Montfanon un volume dont la reliure de bois, recouverte en cuir aussi et cloutée, s'en allait par morceaux. Un des fermoirs était brisé, et quand le marquis se mit à feuilleter le livre, il put constater que l'intérieur n'avait pas été plus ménagé que l'extérieur. Des enluminures avaient primitivement orné le précieux ouvrage ; elles étaient presque toutes effacées. Le parchemin jauni avait été lacéré par places. Enfin, c'était un débris informe que le curieux gentilhomme examina cependant avec le plus grand soin, tandis que Ribalta se décidait cette fois à parler :

— « C'est une veuve de Montalcino, en Toscane, qui me l'a vendu... Elle m'en a demandé un prix énorme, et il le vaut, quoiqu'il soit un peu endommagé. Car ce sont des miniatures de Matteo da Siena, qui les avait faites pour le pape Pie II Piccolomini. Regardez celle où il y a le San Biagio (1) qui bénit les lions et les panthères. C'est la mieux conservée... Est-elle assez fine?... »

— « Pourquoi essayez-vous de me tromper, Ribalta? » interrompit Montfanon avec un nouveau geste d'impatience. « Vous savez mieux que moi que ces miniatures sont très médiocres et qu'elles

(1) Saint Blaise.

ne rappellent ni de près ni de loin le faire si serré de Matteo, et une autre preuve, c'est que le livre d'heures est daté... 1554. Tenez... » et de son unique main, très adroitement, il montrait les chiffres au marchand, « et comme j'ai quelque mémoire des dates et que je me suis occupé de Sienne, je n'ai pas oublié que Matteo est mort avant 1500... Moi, qui ne suis pas allé au collège chez Machiavel, » continua-t-il avec la même brusquerie, « je vous dirai ce que le cardinal vous aurait dit si vous n'aviez pas prétendu l'embricoler de vos finasseries, comme moi tout à l'heure... Regardez cette signature à moitié effacée et que vous n'avez pas su lire... Je vais vous la déchiffrer, moi. Blaise de Mo... et puis un *c* avec quelques lettres qui manquent, juste trois... et cela fait Monluc, avec l'orthographe du temps, et le *b* tracé d'une écriture que vous auriez pu vérifier aux archives de cette même Sienne, puisque vous en venez, un *b* minuscule, mais si large et si haut... Et maintenant, au tour de ce blason, » et il referma le livre pour détailler à l'autre stupéfait les armoiries à peine visibles de cette couverture, « reconnaissez-vous un loup, qui primitivement à dû être d'or, et des tourteaux qui ont dû être de gueules? Ce sont les armes que Montluc a portées depuis cette année 1554, où il fut créé citoyen de Sienne pour l'avoir défendue si bravement contre le terrible marquis de Marignan... Quant à l'étui, » et il le prit à son tour pour l'étudier, « ce sont bien les demi-lunes des Piccolomini... Mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'après le siège, et justement quand il fallut se

retirer à Montalcino, Montluc donna son livre d'heures, par façon de souvenir, à quelqu'un de cette famille. Et puis le volume aura été égaré, volé presque tout de suite, et enfin réduit à l'état où il se trouve... C'est encore la preuve, ce livre-ci, qu'un peu de sang français a coulé au service de l'Italie. Mais ceux qui l'ont vendu ont oublié cela comme Magenta et Solferino... Ici, vous n'avez de mémoire que pour la haine... Maintenant que vous savez pourquoi j'en ai envie, moi, de votre livre d'heures, voulez-vous me le céder pour cinq cents francs? »

Le libraire avait écouté ce discours avec vingt passages d'idées contradictoires sur sa figure. Il éprouvait d'habitude envers Montfanon une sorte de respect mélangé d'animosité qui lui rendait visiblement très pénible d'avoir été surpris en flagrant délit de mensonge. Il faut, pour être juste, ajouter qu'en parlant du grand peintre Matteo et du grand pape Pie II, à l'occasion de ce malheureux volume, il n'avait pas cru que le marquis, d'ordinaire très économe et qui restreignait ses achats au strict domaine de l'histoire ecclésiastique, eût la moindre envie de ce livre d'heures. Il avait magnifié l'objet en vue d'une légende à former et de quelque riche amateur ignorant à exploiter. D'autre part, si le nom de Montluc ne lui disait absolument rien, il n'en était pas de même de la directe et brutale allusion que son interlocuteur avait faite à la guerre de 1859. C'est l'épine toujours enfoncée dans le cœur de ceux de nos voisins d'au delà des Alpes qui ne nous aiment pas. La fierté du garibaldien ne

voulut pas être en retard sur la générosité de l'ancien zouave. Avec une brusquerie égale à celle de Montfanon, il reprit le volume, et il grommelait en le retournant avec ses doigts tachés d'encre :

— « Je ne le donnerais pas pour six cents francs... Non, pour six cents francs, je ne le donnerais pas... »

— « C'est une très grosse somme, » reprit Montfanon.

— « Non, » continua le bonhomme, « je ne le donnerais pas... » Puis, le tendant au marquis et avec une visible fureur : « Mais à vous, je vous le passerai pour quatre cents francs... »

— « Mais puisque je vous en offre cinq cents, » dit l'acheteur interloqué. « Et vous savez que c'est déjà un prix très faible pour une pareille curiosité?... »

— « Prenez-le pour quatre, » insista Ribalta, de plus en plus furieux, « pas un sou de moins, pas un sou de plus, c'est ce qu'il m'a coûté. Et vous aurez vos documents dans deux jours, et le dossier Hafner cette semaine. Mais ce Bourbon qui a saccagé Rome, » continua-t-il, « était-ce un Français, celui-là?... Et ce Charles d'Anjou qui nous est tombé dessus pour se faire roi des Deux-Siciles? Est-ce Charles VIII, qui est entré par la porte du Peuple? Étaient-ce des Français? Et Oudinot, était-ce un Français? Pourquoi venaient-ils se mêler de nos affaires? Ah! si l'on comptait bien, et tout ce que vous nous devez?... Est-ce que nous ne vous avons pas donné Mazarin, Masséna et Bonaparte, et tant

d'autres qui sont allés mourir dans votre armée en Russie, en Espagne et ailleurs?... Et à Dijon? Est-ce que Garibaldi n'est pas venu se battre pour vous stupidement, quoique vous lui eussiez pris Nice, sa patrie?... Nous sommes quittes pour les services, allez, allez... Mais emportez votre livre d'heures, et bonsoir, bonsoir... Vous me le payerez plus tard... »

Et il poussa littéralement le marquis hors de la boutique, en gesticulant et jetant les bouquins par terre de tous les côtés. Montfanon se trouva sur la chaussée de la rue Borgognona avant d'avoir pu tirer de sa poche l'argent qu'il avait préparé :

— « Quel braque ! Mon Dieu ! quel braque ! » se dit-il en riant. Il s'éloigna de la boutique d'un pied resté leste, et gaiement, avec le précieux livre sous son bras. Puis comme il connaissait, pour les avoir beaucoup fréquentées, ces natures méridionales, dans lesquelles l'escroquerie et la chevalerie se coudoient sans se faire tort : — des don Quichotte qui mettent leurs moulins en actions, — il se demanda : « Combien peut-il encore gagner après s'être payé les gants de faire le gentilhomme devant moi?... » Il ne devait jamais savoir à quel point sa question était justifiée, ni que Ribalta avait eu le rare volume dans un lot de papiers, de gravures et de bouquins, payés vingt-cinq francs le tout. D'ailleurs, deux rencontres qu'il fit au sortir de cette boutique l'empêchèrent de méditer sur ce problème de psychologie commerciale. Il s'était arrêté une minute au débouché de la rue pour jeter un coup d'œil à cette place d'Espagne qu'il aimait en sa

qualité de vieux Romain, comme un des coins demeurés pareils à eux-mêmes depuis ces derniers trente ans. Par cette matinée des premiers jours de mai, la longue place au bord sinueux était en effet charmante de mouvement et de lumière, avec la couleur brune des maisons irrégulières qui la contournaient, déjà tout éveillées, avec le double escalier de la Trinité des Monts semé de paresseux, avec l'eau qui jaillissait de la grande vasque en forme de barque placée au centre, — un des innombrables caprices auxquels s'est divertie la fantaisie du Bernin, ce décorateur prestigieux qui eut le génie de la fontaine vivante où la nappe d'eau continue le frisson du bronze et du marbre. Et, à cette heure-ci et sous cette clarté, cette fontaine était aussi vivante en effet que les lestes maraudeurs qui couraient, tendant au bout de leurs bras dressés des corbeilles remplies de pâles roses, de blonds narcisses, de rouges anémones, de fragiles cyclamens, de sombres pensées. Pieds nus, une flamme noire aux yeux, la supplique aux lèvres, ils se glissaient entre les voitures qui filaient prestement, moins nombreuses qu'en pleine saison, mais cependant nombreuses encore, car le printemps était venu très tard cette année, et il s'annonçait comme délicieux de fraîcheur. Ces fleuristes assiégeaient les passants pressés, comme ceux qui s'attardaient au réveil des étalages, et le catholique fervent qu'était Montfanon goûtait devant ce tableau pittoresque d'un joli matin sur la plus jolie place de sa ville préférée le plaisir d'achever cette impression d'une

minute radieuse par une rêverie d'éternité. Il n'avait qu'à tourner son regard à droite vers le collège de la Propagande, séminaire de martyrs d'où partent toutes les missions du monde. Il était pourtant écrit que le passionné gentilhomme ne jouirait en paix ni du bibelot bibliographique obtenu à si bon compte et qu'il serrait sous son unique bras, ni de cette sensation si romaine : une soudaine échappée sur les choses d'en haut surprise au détour d'une rue, sur un angle de trottoir. Il suffit pour que ses prunelles claires perdissent leur sérénité qu'une voiture passât tout près de lui, admirablement attelée, malgré l'heure matinale, de deux chevaux bai clair, et dans laquelle causaient deux femmes. L'une était visiblement une inférieure, quelque dame de compagnie chargée de servir de chaperon à l'autre, une jeune fille d'une beauté presque sublime, avec de grands yeux noirs qui brûlaient dans un teint pâle, d'une pâleur chaude et vivante. Son profil d'une pureté orientale réalisait trop complètement le type de la beauté juive pour laisser un doute sur l'origine hébraïque de cette créature, véritable apparition qui semblait devoir, comme dit le poète, « traîner tous les cœurs derrière elle. » Mais non. La joviale et bienveillante physionomie du marquis s'était soudain assombrie d'une véritable crispation de méchanceté à suivre du regard cette jeune fille en train de tourner le coin de la rue, le temps d'échanger un salut avec un jeune homme très élégant, qui lui-même connaissait sans doute beaucoup l'ancien zouave pontifical, car il

l'aborda familièrement en lui disant d'un ton goguenard et dans un français qui, celui-là, venait tout droit de France :

— « Eh bien ! je vous y prends, monsieur le marquis Claude-François de Montfanon !... Elle a paru, vous avez vu, vous avez été vaincu... La dévoriez-vous des yeux, la divine Fanny Hafner !... Tremblez. Je vais vous dénoncer à Son Éminence le cardinal Guérillot ; et quand vous lui direz du mal de sa charmante catéchiste, je serai là pour témoigner que je vous ai vu hypnotisé sur son passage, comme les Troyens par Hélène. Et je suis bien certain qu'Hélène n'avait pas cette grâce si moderne, cette âme dans la beauté, ce profil idéal, ce regard profond, cette bouche songeuse et ce sourire... Ah ! qu'elle est belle !... Quand vous faites-vous présenter?... »

— « Si maître Julien Dorsenne, » répondit Montfanon sur le même ton goguenard, » ne met pas plus d'observation dans son prochain roman qu'il n'en déploie à cette minute, je plains son éditeur... Venez ici, » ajouta-t-il brusquement. Et il entraîna le jeune homme jusqu'à l'angle de la rue Borgognona. « Voyez-vous la victoria s'arrêter devant le 13, là?... Et la divine Fanny, comme vous l'appelez, en descendre, là?... Et elle entre dans la boutique de ce vieux coquin de Ribalta... Elle n'y restera pas longtemps, allez... Et elle en sort, là, tenez, et elle repart avec sa voiture... C'est dommage qu'elle ne repasse point de ce côté. Nous aurions eu la joie d'observer sa mine désappointée. Et voici

ce qu'elle allait chercher, » ajouta-t-il avec un rire gai, en montrant son emplette, « et qu'elle n'aura pas, quand elle devrait en offrir tous les millions que son honnête homme de père a volés aux gogos de Vienne... Hé! hé! » conclut-il en riant plus fort, « M. de Montfanon s'est levé le premier, et il n'a pas perdu sa matinée. Et vous, monsieur l'observateur, devinez un peu ce que j'ai soustrait au musée de cette cabotine, qui ne fera pas joujou du moins avec cet objet-ci,... » ajouta-t-il en présentant le volume à son interlocuteur, qu'il regardait avec la plus comique moue de triomphe.

— « Je n'ai pas besoin de le regarder, votre volume, » répondit Dorsenne. « Mais oui, mais oui, » insista-t-il sur un hochement de Montfanon, « en ma qualité de romancier et d'observateur, puisque vous me la jetez à la tête, je sais déjà ce que c'est... Que parions-nous? C'est un livre d'heures qui porte la signature du maréchal de Montluc et que le cardinal Guérillot a découvert. Est-ce exact?... Il en a parlé à Mlle Hafner, et il a cru désarmer votre animosité contre elle en vous racontant qu'elle en était enthousiaste et qu'elle voulait l'acheter. Est-ce exact de nouveau?... Et vous, vilain homme, vous n'avez eu qu'une idée, souffler ce bibelot à cette pauvre petite. Est-ce exact encore? Et je ne suis même pas sûr que vous y teniez vraiment, tandis qu'elle!... Avant-hier, nous avons passé la soirée ensemble chez la comtesse Steno, elle n'a fait que me dire sa joie d'avoir ce volume sur lequel a prié ce grand soldat, ce grand

croyant. Enfin, elle m'a joué toute la guitare des convictions héroïques. Je croyais vous entendre, ma parole d'honneur ! Et elle a dû y aller pour l'acheter dès hier. Mais la boutique était fermée, je l'ai remarqué en passant, et vous y êtes allé certainement, vous aussi. Est-ce exact?... Et maintenant que je vous ai conté votre histoire de point en point, m'expliquerez-vous comment, vous qui êtes un juste, vous poursuivez d'une antipathie aussi acharnée et presque puérile, passez-moi le mot, une innocente jeune fille qui n'a jamais fait de spéculations de bourse, elle, qui est charitable comme tout un couvent, elle, et en bon train de devenir presque aussi dévote que vous? N'était son père qui ne veut pas entendre parler de conversion avant le mariage, elle serait déjà catholique, et, tout protestants qu'ils sont — pour le quart d'heure, — elle ne va jamais qu'à l'église... Mais quand elle sera catholique tout à fait, et sous la protection d'une sainte Claudine et d'une sainte Françoise, comme vous sous celle de saint Claude et de saint François, il vous faudra bien rendre les armes, vieux ligueur, et reconnaître la sincérité des sentiments religieux de cette enfant qui ne vous a pourtant rien fait... »

— « Comment ! Elle ne m'a rien fait?... » interrompit Montfanon. « Mais c'est tout naturel qu'un sceptique ne le comprenne pas, ce qu'elle m'a fait, ce qu'elle me fait tous les jours, pas à ma personne mais à mes idées. Quand on a comme vous appris l'acrobatie intellectuelle dans le cirque des Sainte-Beuve et des Renan, on doit trouver cela exquis

que le catholicisme, cette très grande chose, serve de sport élégant à cette fille d'un pirate de bourse qui vise un mariage aristocratique. Cela peut divertir aussi votre ironie que mon saint ami, le cardinal Guérillot, soit la dupe de cette intrigante... Mais moi, monsieur, qui ai communié à côté d'un Sonis par des matins de bataille, je n'admets pas que l'on se serve de ce qui fut la foi de ce héros et de ce qui est la mienne pour se pousser dans le monde. Je n'admets pas qu'on fasse jouer un rôle de dupe et de complice à un vieillard que je vénère et que j'éclairerai, je vous en donne ma parole... Et quant à cette relique, » insista-t-il en montrant de nouveau le volume, « vous pouvez trouver puéril que je n'aie pas voulu qu'on la mêlât à cette honteuse comédie. Mais moi, non. Et on ne l'y mê-le-ra pas. On ne montrera pas avec des phrases, des yeux noyés et des mines confites, ce bréviaire sur lequel a prié ce grand soldat, oui, monsieur, ce grand croyant qui vous eût branchés haut et court, vous et elle, et Ribalta avec, et il n'eût pas eu si tort... Elle ne m'a rien fait ! » répéta-t-il en s'échauffant davantage, et son rouge visage s'empourprait de colère, « mais c'est la quintessence de ce que je déteste le plus, des gens comme elle et comme son père ! C'est l'incarnation du monde moderne dans tout ce qu'il a de plus haïssable que ces aventuriers cosmopolites, qui jouent aux grands seigneurs avec des millions flibustés dans quelque coup de bourse. Ça n'a pas de patrie, d'abord. Qu'est-ce qu'il est, ce baron Justus Hafner, Allemand, Autrichien,

Italien? Est-ce que vous le savez, vous?... Ça n'a pas de religion. Le nom, le masque du père, celui de la fille, tout les proclame Juifs, et ils sont protestants, — pour le quart d'heure, comme vous avez dit trop justement, en attendant qu'ils se fassent schismatiques, musulmans ou n'importe quoi. Pour le quart d'heure, quand il s'agit de Dieu!... Ça n'a pas de famille. Où a-t-il été élevé, ce monsieur? Que faisaient son père, sa mère, ses frères, ses sœurs? Où a-t-il grandi? Où sont ses traditions? Où est son passé, tout ce qui constitue, tout ce qui établit l'homme moral?... Cherchez un peu. Tout est ténèbres dans ce personnage, excepté ceci qui est très clair : s'il y avait eu des juges à Vienne, lors du procès du *Crédit austro-dalmate*, en 1880, il serait au bagne au lieu d'être à Rome... Les faits sont là. Il y a eu d'innombrables ruines. J'en sais quelque chose. Mon pauvre cousin de Saint-Rémy, qui était auprès de Mgr le comte de Chambord, y a perdu le pain de sa vieillesse et la dot de sa fille. Il y a eu des suicides, et d'atroces : notamment celui d'un certain Schrœder, qui est devenu fou lors de ce krach et qui s'est tué, après avoir tué sa femme et ses deux enfants. Et M. le baron est sorti de là indemne. Il n'y a pas dix ans de cette affaire, et c'est oublié. Et quand il est venu s'établir à Rome, il a trouvé les portes ouvertes, les mains tendues, comme il les aurait trouvées à Madrid, à Londres et à Paris d'ailleurs, car toute l'Europe se vaut depuis 89. Et on va chez lui, et on le reçoit! Et vous voulez que je croie à la dévo-

tion de la fille de cet homme?... Non, mille fois non, et vous-même, Dorsenne, avec votre manie du paradoxe et du sophisme, vous avez l'âme droite au fond, et ces gens vous font horreur, comme à moi... »

— « Mais pas le moins du monde, » répliqua l'écrivain, qui avait regardé le marquis débiter sa tirade avec un visible intérêt, mais avec des sourires peu convaincus, et il répéta : « Mais pas le moins du monde... Vous m'avez traité d'acrobate, je ne m'en fâche pas, parce que c'est vous, et que je sais que vous m'aimez bien. Laissez-moi au moins en avoir la souplesse. D'abord, avant de porter un jugement sur une affaire financière, j'attendrai de m'y connaître. Hafner a été acquitté. Ça me suffit, et d'un. Il serait même le pire des forbans que cela n'empêcherait pas sa fille d'être un ange, et de deux. Enfin, quant à ce cosmopolitisme que vous lui reprochez, voyez comme nous n'avons pas le crâne fait de même, c'est justement ce qui m'intéresse en lui. Et de trois... Mais c'est-à-dire que je ne croirais pas avoir perdu mes six mois de Rome quand je n'y aurais connu que lui. Ne me regardez pas comme si j'étais un des patrons du cirque, l'oncle Beuve ou ce pauvre M. Renan lui-même, » continua-t-il en touchant le marquis à l'épaule, « je vous jure que je suis très sérieux. Il n'y a rien qui m'intéresse davantage que ces déplacements de milieux, que ces êtres qui ont traversé des deux, des trois, des quatre formes d'existence. C'est mon musée à moi que ces individus-là, et vous voudriez que je vous sacrifie une de mes plus belles

pièces? Et puis, d'ailleurs... » et la malice de la taquinerie qu'il préparait fit briller les yeux du jeune homme. « Reprochez tout ce que vous voudrez au baron Hafner, » insista-t-il, « traitez-le de voleur ou de snob, d'intrigant et de fourbe, comme il vous plaira. Mais quant à être un déraciné et qui ne vit pas où ont vécu ses pères, je vous répondrai comme le Bonhomet de mon confrère Villiers de l'Isle-Adam, lorsqu'il arrive au ciel et que Dieu lui dit : « Toujours fumiste, monsieur Bonhomet? » — « Et vous-même, Seigneur?... » Car enfin vous êtes né en Bourgogne, vous, monsieur de Montfanon, d'une vieille famille de Bourgogne, apparenté à toute la noblesse de Bourgogne, ayant un château en Bourgogne et des vignes en Bourgogne, — ce dont je vous félicite... — Et vous voici établi à Rome depuis tantôt vingt-quatre ans, autant dire dans cette *Cosmopolis* que vous maudissez. »

— « D'abord, » répliqua le vieux soldat du pape, en montrant son bras mutilé, « je pourrais vous dire que je ne compte plus. Je ne vis pas, moi, j'achève de mourir... Et puis, » son visage s'exalta de nouveau, et le fond vraiment rare de cette intelligence étroite, aveugle souvent, mais très haute, apparut tout d'un coup, « et puis ma Rome à moi, monsieur, n'a rien de commun avec celle de M. Hafner ni avec la vôtre, puisque vous venez, paraît-il, y poursuivre des études comparées de tératologie morale. Rome, pour moi, ce n'est pas *Cosmopolis*, comme vous dites, c'est *Metropolis*, c'est la ville mère. Vous oubliez que je suis catholique comme je

respire, et je suis chez moi ici, dans ma patrie d'âme. J'y suis encore parce que je suis monarchiste, parce que je crois à la vieille France comme vous croyez au monde moderne, et je la sers, cette vieille France, à ma façon qui n'est pas bien efficace, mais c'en est une tout de même. Cette place d'administrateur de Saint-Louis, que j'ai acceptée de Corcelle, c'est ma faction à moi, et je la monte comme autrefois en guerre, le mieux que je peux... Ah ! la vieille France, comme on sent sa grandeur ici, et quelle part elle avait su se tailler dans la chrétienté !... C'est cette corde-là que je voudrais entendre vibrer dans un écrivain éloquent comme vous, et non pas ce paradoxe, toujours et toujours ce sophisme. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres qui datez d'hier et qui vous en vantez, » insista-t-il presque douloureusement, « qu'il tienne des siècles de votre histoire dans les moindres coins de cette ville? Est-ce que le cœur vous bat de voir sur la façade de cette église de Saint-Louis la salamandre de François I[er] et les lis? Est-ce que vous savez seulement pourquoi cette rue Borgognona s'appelle ainsi et qu'il y a là à deux pas Saint-Claude des Bourguignons, notre église? Avez-vous visité, vous qui êtes des Vosges, celle de votre province, Saint-Nicolas des Lorrains? Et Saint-Yves des Bretons, le connaissez-vous?... Mais, » et cette fois son accent redevint gai, « vous vous êtes payé ma tête, comme vous dites dans votre abominable argot de boulevardier, en me faisant charger à fond ce scélérat de Hafner. Je vous l'ai tendue sans la marchander,

puisque je viens de vous parler, comme je sens, avec tout mon cœur, quand il ne s'agit pour vous que d'un badinage... Vous allez en être puni, car je ne vous lâche plus... Je vous y emmène, dans cette France d'autrefois... Vous déjeunerez avec moi, à midi, et d'ici là nous aurons fait le tour de ces églises que je viens de vous nommer. Pendant cette heure nous vivrons à cent cinquante ans en arrière, dans ce monde où il n'y avait ni cosmopolites, ni dilettantes, ni gentilshommes de coulisse non plus. — C'était le vieux monde, mais il était robuste, et la preuve, c'est qu'il a vieilli, c'est-à-dire duré, au lieu que votre société issue de la Révolution, regardez où elle en est après cent ans, en France, en Italie, en Angleterre bientôt, grâce à ce Gladstone qui a tant de talent, mais dont l'orgueil fait un nouveau Nabuchodonosor... Elle est comme la Russie, cette société, d'après le seul beau mot de l'obscène Diderot, pourrie avant d'être mûre !... Allons, venez-vous ? »

— « Ce ne serait pas de refus, » répondit l'écrivain, « car vous vous trompez en croyant que je ne l'aime pas, votre vieille France, ce qui ne m'empêche pas de goûter beaucoup la nouvelle. On aime bien le bordeaux et le champagne à la fois. Mais je ne suis pas libre. Je dois visiter ce matin l'exposition du palais Castagna... »

— « Vous ne ferez pas cela, » s'écria le fougueux Montfanon, dont le rude visage exprima derechef une de ces contrariétés qu'il soulageait par des tirades passionnées quand il était avec quelqu'un

qu'il aimait comme il aimait Dorsenne. « Vous ne seriez pas allé voir assassiner le roi en 93, que diable? Et c'est presque aussi tragique, cette mise à l'encan de la vieille demeure du pape Urbain VII, le successeur de Sixte-Quint !... C'est le commencement de l'agonie de cette autre très grande chose qui fut la noblesse romaine... Je sais. Je sais. Ils ont tout mérité, puisqu'ils ne se sont pas fait tuer jusqu'au dernier sur les marches du Vatican quand les Italiens ont pris la ville. Nous l'eussions fait, nous qui n'avions pas de papes parmi nos grands-oncles, si nous n'eussions été occupés à nous battre ailleurs... Ce n'en est pas moins une pitié que de voir le marteau des commissaires-priseurs levés sur un palais où il tient des siècles d'histoire. Jour de ma vie ! Si j'étais né prince d'Ardea, si j'avais hérité le sang, la maison, les titres des Castagna, et qu'il me fallût penser que je ne laisserai rien après moi de ce qu'avaient amassé mes pères, je vous le jure, Dorsenne, j'en mourrais de douleur. Et si vous songez que ce malheureux garçon est un enfant gâté de vingt-huit ans, entouré de flatteurs, sans parents, sans amis, sans conseillers, qu'il est allé jouer son patrimoine à la Bourse contre des bandits de la loyauté du sieur Hafner, que tous les trésors amassés par cette suite de papes, de cardinaux, d'hommes de guerre, de diplomates, auront servi à enrichir des boursicotiers véreux et d'ignobles brasseurs d'affaires, eh bien, vous trouverez cette aventure trop lamentable pour vous y mêler, même comme spectateur... Allons, je vous emmène à Saint-Claude... »

— « Et moi, je vous répète que je suis attendu, » répondit Dorsenne en dégageant son bras que son despotique ami avait déjà saisi de la main ; « c'est même très plaisant que je vous aie rencontré sur la route, ayant le rendez-vous que j'ai. Moi qui raffole des contrastes, je n'aurai pas non plus perdu ma matinée. Avez-vous la patience d'écouter l'énumération des personnes que je m'en vais rejoindre de ce pas? Ce ne sera pas très long, mais ne m'interrompez plus. Vous vous indignerez ensuite, si vous survivez au coup que je vous porte... Ah ! vous ne voulez pas que j'appelle votre Rome une *Cosmopolis;* et que direz-vous de la compagnie avec laquelle je visiterai, dans vingt minutes, le vieux palais d'Urbain VII?... Nous aurons votre belle ennemie Fanny Hafner et son baron de père pour représenter un peu d'Allemagne, un peu d'Autriche, un peu d'Italie et un peu de Hollande. Mais oui. Car il paraît que la mère du baron était de Rotterdam. N'interrompez pas. Nous aurons la comtesse Steno pour représenter Venise, et sa charmante fille Alba pour représenter un petit coin de Russie, car la chronique prétend que la comtesse l'a eue, non pas de feu Steno, mais de Wérékiew, André, vous savez, celui qui s'est tué à Paris, il y a cinq ou six ans, en se jetant dans la Seine, peu aristocratiquement, du haut du pont de la Concorde? Nous aurons un peintre, le célèbre Lincoln Maitland, pour représenter l'Amérique. C'est l'amant actuel de la Steno, qu'il a soufflée à Gorka, pendant le voyage de ce dernier en Pologne. Nous aurons la

femme de ce peintre, Lydia Maitland, et le frère de cette femme, Florent Chapron, pour représenter un peu de France, un peu d'Amérique et un peu d'Afrique. Car leur grand-père était ce fameux colonel Chapron dont il est parlé dans le *Mémorial*, et qui s'en est allé après 1815 faire le planteur dans l'Alabama. Ce vieux grognard sans préjugés a eu d'une mulâtresse un fils qu'il a reconnu et auquel il a laissé je ne sais combien de dollars. *Inde* Lydia et Florent. Ne souffrez pas trop, c'est presque fini. Nous aurons pour représenter l'Angleterre, catholique encore et mariée à la Pologne, Mme Gorka, la femme de Boleslas, et enfin Paris sous la forme de votre serviteur. C'est moi maintenant qui vais essayer de vous entraîner, car si vous vouliez vous joindre à notre troupe, vous, le féodal, ce serait complet... Venez-vous?... »

— « C'est pour le coup que vous vous la payeriez, ma pauvre tête grise, n'est-ce pas? » répliqua Montfanon. « Et il est quelqu'un, le malheureux, » s'écria-t-il en parlant de Dorsenne comme si ce dernier n'eût pas été là, « et il a écrit dix pages sur Rhodes qui valent du Chateaubriand, et il a reçu de Dieu les plus beaux dons : la poésie, l'esprit, le sens de l'histoire, et voilà dans quelle société il se délecte !... Mais, là, voyons, une fois pour toutes, expliquez-moi le plaisir qu'un homme de votre valeur peut trouver à fréquenter cette bohème internationale plus ou moins dorée, chez laquelle il n'y a pas un être qui soit à sa place, dans sa tradition et dans son milieu. Je ne vous parle plus de ce forban de Hafner

et de sa cabotine de fille, puisque vous avez pour elle, tout romancier d'analyse que vous êtes, les yeux de Mgr Guérillot. Mais cette comtesse Steno, à quarante ans qu'elle doit avoir, avec cette grande fille à côté d'elle, est-ce qu'elle ne devrait pas se tenir tranquille et vivre dans son palais de Venise, honnêtement, bravement, au lieu de tenir ici cette espèce de salon-passage où défilent tous les rastaquouères d'Europe, et de prendre amant sur amant, un Polonais après un Russe, un Américain après ce Polonais? Et ce Maitland, pourquoi n'a-t-il pas obéi au seul bon sentiment qu'ait son pays, à cette aversion pour le sang noir qui fait que vous ne trouveriez pas deux de ses compatriotes pour faire ce qu'il a fait, pour épouser cette octavone, avec dix fois plus de millions et une demi-douzaine de maréchaux de Bonaparte à la clef? Et cette jeune femme, si elle se sait trompée, elle aussi, c'est affreux, et c'est plus affreux si elle ne le sait pas! Et cette Mme Gorka, cette honnête créature, car je crois qu'elle l'est, et vraiment pieuse, qui ne s'est pas aperçue pendant deux ans que son mari était l'amant de la comtesse, et qui ne s'aperçoit sans doute pas davantage que c'est le tour du Maitland! Et cette pauvre Alba Steno, cette enfant de vingt ans que l'on promène à travers ces malpropres intrigues!... Et ce Florent Chapron, pourquoi ne met-il pas le holà aux adultères du mari de sa sœur? Je le connais, lui. Il est venu me voir à l'occasion d'un monument qu'il a fait élever à Saint-Louis en souvenir d'un sien cousin. Il respecte les

morts, et cela m'avait plu. C'est une dupe encore dans cette sinistre comédie à laquelle vous assistez, vous qui savez tout, sans que le cœur vous lève... »

— « Mais, pardon, pardon, » interrompit Dorsenne, « il ne s'agit pas de cela, homme inhabitable... Vous allez, vous allez, vous allez, et vous oubliez votre question... Quel plaisir je trouve à cette mosaïque humaine que je vous ai détaillée? Je vais vous le dire, et nous ne parlerons pas morale si vous le voulez bien, quand il s'agit uniquement d'intellect. Je ne me pique pas de juger la vie, moi, monsieur le ligueur, j'aime à la regarder et à la comprendre, et parmi tous les spectacles qu'elle peut donner, je n'en connais pas beaucoup de plus suggestifs, de plus particuliers et de plus modernes que celui-ci : vous vous trouvez dans un salon, à une table de dîner, à une partie comme celle où je vais ce matin. Vous êtes avec une dizaine de personnes qui toutes parlent la même langue, sont habillées par les mêmes fournisseurs, ont lu le même journal le matin, croient avoir les mêmes idées et les mêmes sentiments... Seulement ces personnes sont comme celles que je viens de vous énumérer, des créatures arrivées des points les plus divers du monde et de l'histoire. Vous les étudiez avec tout ce que vous savez de leur origine et de leurs hérédités, et, petit à petit, sous le vernis du cosmopolitisme, vous démêlez la race, l'irrésistible, l'indestructible race !... Sous la maîtresse de maison très élégante, très cultivée et très accueillante qu'est une Mme Steno, vous découvrez l'héritière des

doges, la patricienne du quinzième siècle, avec une physiologie de reine des mers, une énergie dans le désir et une candeur dans l'immoralité incomparables, tandis que chez un Florent Chapron ou chez une Lydia vous découvrez l'esclave primitif, le noir hypnotisé par le blanc, l'être inaffranchissable qu'ont fabriqué des siècles de servitude, — tandis que chez une Mme Gorka vous reconnaissez sous l'amabilité souriante le fanatisme de vérité qui a fait les puritains anglais, — tandis que derrière les raffinements d'artiste d'un Lincoln Maitland vous retrouvez le squatter invinciblement robuste et brutal, — comme dans Boleslas Gorka toute l'irritabilité nerveuse du Slave qui a ruiné la Pologne... Ces linéaments de la race sont à peine visibles dans le civilisé qui parle couramment trois ou quatre langues, qui a vécu à Paris, à Nice, à Florence, ici, de cette même vie élégante, si banale en apparence et si monotone. Mais que la passion donne son coup de pouce, que l'homme soit touché bien à fond, et c'est alors des conflits de caractères, presque d'espèces, d'autant plus étonnants lorsque les gens mis ainsi en face les uns des autres sont venus de plus loin. Ce sont des drames qui font tenir dans un angle de salon de véritables batailles de races... Et voilà pourquoi », conclut-il en riant, « j'ai passé six mois à Rome sans presque voir de Romains, tout occupé à observer ce petit clan qui vous révolte si fort. C'est le vingtième peut-être que j'étudie ainsi et j'en étudierai sans doute vingt autres, car étant tous produits par le hasard des rencontres, aucun

d'eux ne ressemble à un autre... Êtes-vous plus indulgent pour moi, maintenant que vous vous êtes, vous aussi, payé ma tête en me faisant disserter sur un coin de place, comme un héros de roman russe?... Allons, adieu... »

Montfanon avait eu pour écouter ce petit discours une mine impayable. Dans la solitude pieuse où il achevait de mourir, comme il disait, nul plaisir n'était plus vif pour lui que les discussions d'idées. Mais il y apportait la flamme d'un homme qui sent avec une ardeur extrême, et quand il se heurtait au dilettantisme à moitié ironique de Dorsenne, il en restait déconcerté parfois jusqu'à la souffrance, d'autant plus que l'écrivain et lui avaient quelques théories communes, notamment un souci extrême de l'hérédité et de la race. Mais ils en éprouvaient une émotion si différente que cette communauté de doctrine irritait le vieux gentilhomme autant qu'elle l'attirait. Une espèce de grimace mécontentée crispa son visage trop expressif. Il fit claquer sa langue avec une mauvaise humeur non dissimulée, et il dit :

— « Une question encore?... Et le résultat de tout cela, le but? Enfin, à quoi toute cette observation nous mène-t-elle?... »

— « A quoi voulez-vous qu'elle me mène? A comprendre, comme je vous ai dit, » répondit Dorsenne.

— « Et ensuite? »

— « Il n'y a pas d'ensuite à la pensée, » répliqua le jeune homme, « c'est une débauche comme une autre, et c'est la mienne... »

— « Mais parmi ces gens que vous regardez vivre ainsi, » continua Montfanon après un silence, « il y en a pourtant que vous aimez et que vous haïssez, que vous méprisez et que vous estimez? Vous n'avez pas l'idée qu'avec votre grande intelligence vous avez quelques devoirs envers eux, que vous pouvez les aider à valoir davantage?... »

— « Ça », dit Dorsenne, « c'est un autre sujet de discussion, que nous reprendrons un autre jour, car j'ai peur d'être en retard... Adieu. »

— « Adieu, » dit le marquis avec un visible regret de se séparer de son interlocuteur. Puis brusquement : « Je ne sais pas pourquoi je vous aime tant, car au fond vous incarnez, vous aussi, un des vices d'esprit qui me font le plus d'horreur, ce dilettantisme, mis à la mode par les disciples de M. Renan et qui est le fond du fond de la décadence. Mais vous en guérirez, j'en ai bon espoir. Vous êtes si jeune !... » Puis, redevenu jovial et moqueur : « Amusez-vous bien dans votre descente de la Courtille, et puis j'oubliais que j'avais une commission à vous donner pour un des comparses de votre troupe. Voulez-vous dire à Gorka que j'ai déniché le livre qu'il m'avait demandé avant son départ, sur la noblesse de son pays?... »

— « Gorka, » répondit Julien, « mais il est à Varsovie depuis trois mois pour des affaires de famille. Je vous ai même conté comment ça lui avait coûté sa maîtresse, ce voyage-là. »

— « Comment, » dit Montfanon, « à Varsovie?

Je l'ai vu ce matin comme je vous vois, qui passait en fiacre devant la fontaine du Triton. Si je n'avais pas été si pressé d'arriver chez ce jacobin de Ribalta, à temps pour sauver le Montluc, je l'aurais arrêté, mais nous filions trop vite tous les deux. »

— « Vous êtes sûr que Gorka est à Rome, Boleslas Gorka?... » insista Dorsenne.

— « Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? » dit Montfanon, qui continuait à goguenarder. « C'est assez naturel cependant qu'il ne veuille pas rester longtemps absent d'une ville où il a sa femme et sa maîtresse, d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. Je suppose qu'ils n'ont pas non plus de préjugés, votre Slave et votre Anglo-Saxon, et qu'ils se partagent leurs sensations vénitiennes avec un intellectualisme tout à fait moderne... Ce serait assez cosmopolite, cela... Allons, encore adieu... Transmettez-lui mon message si vous le voyez, et puis, » et son visage exprima de nouveau l'enfantine joie du bon tour joué à quelqu'un qu'il n'aimait pas, « et puis ne manquez pas de dire à Mlle Hafner que la fille de son papa n'aura jamais, jamais ce volume. Ce n'est pas pour des cabotines et des intrigantes, cela, Blaise de Montluc, monsieur, M. de Montluc, l'homme de Sienne et de Rabastens !... » Et riant comme un écolier en escapade, il serra le livre sous son bras plus énergiquement encore en répétant : « Elle ne l'aura pas... Entendez-vous? dites-le-lui bien. Elle-ne-l'aura-pas !... »

II

LE COMMENCEMENT D'UN DRAME

— « Voilà pourtant un homme intelligent qui ne doute jamais de ses idées, » se dit Dorsenne quand le marquis l'eut quitté. « C'est comme les socialistes de bonne foi, cela m'étonne toujours. M'en a-t-il servi, des tirades ! Mais quelle jeunesse d'âme dans cette vieille machine usée !... » Et il accompagna des yeux pendant une minute encore, avec un regard où il entrait au moins autant d'envie que de pitié, le mutilé de Patay en train de s'éloigner par la rue de la Propagande. Cette mutilation faisait encore ressortir la hauteur et la maigreur de la taille de Montfanon, qui marchait, en se redressant, de ce pas rapide propre aux maniaques. Ils suivent leurs idées au lieu de prendre garde aux objets. Cependant le soin que celui-ci avait eu d'éviter la ligne du soleil pour celle de l'ombre attestait l'instinct du vieux Romain qui sait le danger des premiers rayons du printemps sous ce ciel bleu, si aisément meurtrier. A une minute, Montfanon s'arrêta pour faire à un des nombreux mendiants qui foisonnent aux alentours de la place d'Espagne une aumône d'autant plus méritoire qu'avec son unique bras et chargé du livre d'heures, il lui fallait un véritable effort pour chercher dans sa poche. Dor-

senne était assez lié avec cet original personnage pour savoir que jamais le gentilhomme n'avait pu dire « non » à qui lui demandait une charité petite ou grande. Grâce à ce système, cet ennemi de la belle Fanny Hafner se trouvait sans cesse gêné avec quarante mille francs de rente et l'existence la plus simple. Aussi l'achat coûteux de la relique de Montluc prouvait-il que cette antipathie conçue contre la charmante fille du baron Justus était devenue une espèce de passion. En toute autre circonstance, le romancier, qui se délectait à de telles remarques, n'eût pas manqué de méditer ironiquement sur cette nuance d'âme, assez facile d'ailleurs à expliquer. Il y entrait beaucoup plus d'instinct irraisonné que Montfanon ne le soupçonnait lui-même. Le vieux ligueur n'aurait pas été logique, s'il n'eût eu en matière de races une partialité d'inquisiteur, et le simple soupçon de l'origine juive l'eût déjà très mal disposé pour Fanny. Mais c'était un juste, comme le lui avait dit Dorsenne, et si la jeune fille avait été une Juive avouée, pratiquant sa religion avec ferveur, il l'eût estimée en l'évitant, et jamais il n'en eût parlé avec cette amertume. Le vrai motif de son antipathie, c'est qu'il aimait le cardinal Guérillot, comme il faisait toutes choses, avec passion et avec jalousie, et il ne pouvait pardonner à Mlle Hafner d'être entrée dans l'intimité de ce saint prélat malgré lui, Montfanon, qui avait vainement prémuni l'ancien évêque de Clermont contre celle qu'il considérait comme la plus dangereuse des intrigantes. Elle avait beau, depuis des

mois, multiplier les preuves de sa vérité de cœur, et le cardinal les rapporter au terrible marquis, l'entêté personnage s'obstinait à ne pas y croire, et chaque nouvelle bonne action de son ennemie augmentait sa haine en exaspérant le malaise que lui donnait, malgré tout, un vague sentiment de son iniquité. Mais Dorsenne n'eut pas plus tôt commencé de marcher lui-même dans la direction du palais Castagna qu'il oublia vite et Mlle Hafner et les préjugés de Montfanon, pour ne plus penser qu'à une seule des phrases qu'avait prononcées ce dernier, à celle qui se rapportait au retour de Boleslas Gorka. Il fallait que cette nouvelle fût bien inattendue et qu'elle éveillât chez l'écrivain des préoccupations bien graves, car il ne jeta même pas un regard sur l'étalage du libraire français à l'angle du Corso, pour voir si l'étiquette désirée du « Quatorzième Mille » flamboyait enfin sur la couverture jaune de son dernier volume, de cette *Églogue mondaine*, parue en automne avec un succès que son absence de Paris depuis six mois, loin de toute coterie, avait pourtant rogné et diminué. Il ne pensa pas davantage à constater si le régime qu'il pratiquait, à l'imitation de lord Byron, contre l'embonpoint, lui conservait l'élégante silhouette dont sa fatuité de joli homme était fière, et cependant les glaces des devantures sont nombreuses sur la route qu'il suivit pour aller de la place d'Espagne au palais Castagna, lequel dresse sa masse sombre au bord du Tibre, à l'extrémité de la via Giulia et comme un pendant à l'admirable palais Sacchetti,

ce chef-d'œuvre de Sangallo. Dorsenne ne s'amusa pas davantage à son plaisir accoutumé, à cette tapisserie bariolée de souvenirs que la promenade à travers les rues de Rome déploie dans la mémoire de tout homme qui a de la lecture. Et cependant il longea, durant les vingt minutes qu'il mit à gagner son rendez-vous, une suite d'édifices où il tenait des siècles d'histoire. Ce fut d'abord le vaste palais Borghèse, le piano des Borghèse, comme l'a fait surnommer la forme de clavecin adoptée par l'architecte, monument de splendeur qui devait, moins de deux ans plus tard, servir de théâtre à une exposition plus mélancolique encore que celle du palais Castagna et à une ruine qui, elle, n'était pas méritée comme celle du viveur cosmopolite qu'avait été Ardea. Toute la Rome papale ne s'évoquait-elle pas devant cette masse imposante baptisée au nom du pontife qui a terminé Saint-Pierre et inscrit sur le fronton, à côté du prince des Apôtres, son orgueilleux *Paulus V Burghesius Romanus?* Dorsenne n'eut même pas un coup d'œil distrait pour la somptueuse bâtisse, pas plus qu'il ne remarqua, dix minutes plus tard, la façade de Saint-Louis, objet du culte de Montfanon. Si l'écrivain ne professait pas pour cette relique de la vieille France la piété du marquis, il ne manquait jamais d'y entrer pour faire ses dévotions littéraires à la tombe de Mme de Beaumont, à ce *Quia non sunt* d'une épitaphe que Chateaubriand a inscrite sur la pierre de cette douce morte avec plus de vanité, hélas ! que de tendresse. Pour la première fois, Dorsenne n'y songea point ;

il oublia aussi de se réjouir les regards à la fontaine rococo de la place Navone, de cette place où Domitien avait son cirque et qui rappelle les fastes cruels de la Rome impériale, — comme, à deux pas, la statue tronquée qui fait l'angle du palais Braschi, ce Ménélas devenu par l'ironie du sort le Pasquin des Pasquinades, rappelle la conquête morale de Rome par les artistes hellènes, — comme, à deux autres pas, la grande artère du corso Victor-Emmanuel démontre l'effort de renaissance de la Rome actuelle, — comme, à deux pas encore, la masse du palais Farnèse rappelle tout ensemble les grandeurs de l'art moderne et la tragédie des monarchies contemporaines. La pensée de Michel-Ange ne semble-t-elle pas encore empreinte dans le sombre travertin de cet immense sarcophage, qui fut le refuge du dernier roi de Naples? Mais il faut avoir l'âme entièrement libre pour se livrer à ce charme du dilettantisme historique qui émane des villes construites de passé, et quoique Julien se piquât, non sans motif, d'être un intellectuel supérieur à l'émotion, quoiqu'il admirât par-dessus tout le mot de celui qui prétendait n'avoir jamais éprouvé de chagrin dont une heure de lecture ne l'eût consolé, il n'avait pas son indépendance habituelle d'esprit durant cette course à pied qui le conduisait vers sa « mosaïque humaine », comme il avait dit pittoresquement, et il tournait et retournait sans cesse les questions suivantes :

— « Boleslas Gorka revenu? Et il y a deux jours j'ai vu sa femme qui ne l'attendait pas avant le

mois prochain. Montfanon n'est cependant pas un halluciné... Boleslas Gorka revenu? Et au moment où Mme Steno est réellement folle de Maitland, car elle en est folle. Avant-hier, chez elle, à dîner, elle le regardait! C'en était scandaleux. Gorka l'avait déjà pressenti cet hiver. Quand l'Américain a dû faire le portrait d'Alba une première fois, le Polonais a tout empêché. Il est bon, lui, Montfanon, lorsqu'il parle de partage entre ces deux hommes. Quand Boleslas est parti pour Varsovie, à peine si Maitland et la comtesse se connaissaient, et maintenant!... S'il est revenu ainsi, c'est qu'il aura su son remplacement. Quelqu'un l'aura averti, un ennemi de la comtesse, un confrère de Maitland. Ça se fait entre bons petits camarades, ces infamies-là... Que Gorka, qui tire le pistolet comme Casal, tue Maitland en duel, cela fera quelques faux Velasquez de moins, et je m'en soucie comme de mon premier article. Qu'il se venge sur sa maîtresse de cette trahison, voilà qui me serait égal encore, car cette Catherine Steno est une trop grande coquine... Mais ma petite amie, ma pauvre charmante Alba, que va-t-elle devenir s'il y a un scandale, du sang peut-être autour des folies de sa terrible mère, elle qui, par moments, soupçonne tout déjà et à qui cela fait tant de peine?... Gorka revenu?... Et il ne me l'a pas écrit, à moi qui ai reçu plusieurs lettres de lui depuis qu'il est parti, à moi, qu'il était venu prendre l'automne dernier pour confident de ses jalousies, sous prétexte que je connais les femmes, et avec la jolie petite vanité

du roman à m'inspirer!... Ce silence et ce retour, cela ne sent plus le roman, mais le drame, et avec un Slave aussi Slave que ce Slave-ci, on doit s'attendre à tout. Je saurai à quoi m'en tenir tout de suite, car il va être au palais Castagna. Il aura tenu à accompagner sa femme pour revoir son ancienne maîtresse une matinée plus tôt. Ancienne maîtresse?... Non. Ce n'est pas réglé, cette situation-là... Je l'aimerais mieux sur la Vistule, décidément. Il y était plus rassurant!... Pauvre charmante Alba!... »

Ce petit monologue intérieur n'était pas très différent de celui que se serait prononcé dans une circonstance analogue n'importe quel jeune homme intéressé par une jeune fille dont la mère se conduit mal. C'est une situation attendrissante, mais assez commune, et il n'était nul besoin que le romancier vînt l'étudier à Rome, tout un hiver et tout un printemps, au plus grand dam de ses ambitions littéraires. Si cet intérêt dépassait celui d'une étude, Dorsenne possédait un moyen très simple pour empêcher que « sa petite amie », comme il disait, ne fût malheureuse des déportements de cette mère que l'âge n'assagissait pas. Que ne demandait-il sa main? Il était riche d'un patrimoine que ses succès de librairie avaient encore augmenté. Car depuis le premier livre qui avait établi sa réputation, ces *Études de femmes* publiées en 1879, pas un seul de ses quinze romans ou recueils de nouvelles n'était resté inaperçu. Sa célébrité personnelle pouvait, à la rigueur, se parer d'une célébrité de famille,

car son grand-père était le petit-cousin de ce brave général Dorsenne que Napoléon ne put remplacer à la tête de la garde que par Friant. C'est tout dire d'un mot. Quoique les héritiers du héros de l'Empire n'eussent jamais reconnu ce cousinage, Julien y croyait, et quand il lui arrivait de dire, en réponse à des compliments sur ses livres : « A mon âge, mon grand-oncle, le colonel de la garde, avait fait bien autre chose,... » il était de bonne foi. Cette prétention douteuse n'était même pas nécessaire pour que, posé comme il l'était, la comtesse Steno, qui elle-même s'était vaguement déclassée par sa galanterie, l'acceptât pour gendre. Quant à se faire aimer de la jeune fille, avec sa belle physionomie, toute en intelligence et en finesse, et la tournure élégante qu'il gardait malgré ses trente-cinq ans, il y pouvait évidemment prétendre. Rien cependant n'était plus loin de sa pensée qu'un projet de cet ordre, car, en montant les marches de l'escalier du palais jadis habité par Urbain VII, il continuait en de tout autres termes le monologue poursuivi durant le chemin, cette espèce de *copie* involontaire qui s'écrit d'instinct dans le cerveau de l'homme de lettres, quand il a trop aimé la littérature. Elle prend par instants une forme presque rédigée, et c'est la plus marquée des déformations professionnelles, la plus inintelligible aussi aux illettrés, qui pensent flottant et qui ne subissent pas, heureusement pour eux, la continuelle servitude du mot trop précis et de l'idée trop consciente.

— « Oui, pauvre charmante Alba ! » se répé-

tait-il. « Quel malheur que ce mariage avec le frère de la comtesse Gorka ne se soit pas arrangé il y a quatre mois !... C'était passablement immoral que cette entrée dans la famille de l'amant de sa mère. Mais elle aurait eu moins de chances encore de jamais rien savoir, et la combinaison commode par laquelle cette mère l'a liée d'amitié avec cette femme, afin de mieux les aveugler toutes deux, aurait abouti à un peu de bien. Alba serait lady Ardrahan aujourd'hui, prise dans cette forte existence anglaise, qui vous refait de la vie morale comme la montagne vous refait du sang, au lieu qu'on va la marier à un imbécile quelconque d'ici ou d'ailleurs. Puis elle le trompera comme sa mère a trompé feu Steno, avec moi peut-être, par souvenir de notre joie et pure intimité de maintenant, — ce qui sera par trop mélancolique... Allons ! n'y pensons pas !... C'est l'avenir dont nous ne savons point s'il existe, au lieu que le présent existe, lui, et il a tous les droits... Le présent, c'est que j'aurai dû à la contessina mes plus fines sensations de Rome, cette vision de sa jeunesse, pas très heureuse, dans ce décor d'un si grand passé. Et c'est une sensation encore qu'il faut savoir goûter, que celle-ci : visiter ce palais à l'encan avec cette adorable enfant sur qui pèse cette menace de drame. Que veut la *lo-gique*, comme aurait dit mon ami Beyle? Me réjouir que la comtesse Steno soit galante, car autrement la maison n'aurait pas ce ton, et je n'aurais jamais vécu dans la familiarité de la petite. Me réjouir qu'Ardea soit un viveur doublé d'un fou, qu'il ait

perdu sa fortune à la Bourse et que le syndicat de ses créanciers, présidé par le sieur Ancona, ait fait main basse sur son palais. Car autrement je ne serais pas à monter les marches de cet escalier papal, ni à regarder ces débris de sarcophages grecs encastrés dans les murs, et ce jardin d'un vert si intense. — Quant à Gorka, il peut être revenu pour trente-six motifs autres que la jalousie, et Montfanon a raison, la Caterina est assez fine pour les rouler tous deux, le peintre et lui. Elle fera croire au Maitland qu'elle reçoit Gorka à cause de Mme Gorka, et pour l'empêcher de ruiner au jeu cette excellente femme. Elle racontera au Boleslas qu'il ne s'agit entre elle et Maitland que de dissertations platoniques sur les mérites comparés de Raphaël et de Pérugin... Et moi, je serais plus dupe que ces deux dupes en perdant cette visite-ci. Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance de voir vendre, comme un simple bohème, l'arrière-petit-neveu d'un pape... »

Cette seconde suite de réflexions ressemblait plus que la première au vrai Dorsenne, et à la sorte de dilettantisme raisonné dont il avait livré à Montfanon une confession atténuée qui le rendait inexplicable même à ses meilleurs amis. Ce jeune homme aux grands yeux noirs, largement ouverts dans un visage aux traits délicats, avec un teint olivâtre de moine espagnol rongé d'ascétisme, n'avait jamais eu qu'une passion, trop exceptionnelle pour ne pas dérouter l'observateur ordinaire, et développée dans un sens si singulier qu'elle devait revêtir tour à tour

pour les plus bienveillants les apparences d'une attitude presque outrageante ou bien celle d'un abominable égoïsme et d'une profonde corruption. Dorsenne l'avait dit avec sincérité, il aimait à comprendre, — pour comprendre, — comme le joueur aime à jouer, l'avare à entasser de l'argent, l'ambitieux à conquérir des places. Il y avait en lui cet appétit, ce goût, cette manie plutôt des idées qui fait le savant et le philosophe. Mais c'était un philosophe cousu par le caprice de la nature à un artiste, et par celui de la fortune et de l'éducation à un mondain et à un voyageur. Les spéculations abstraites du métaphysicien ne lui eussent pas suffi, non plus que la création continue, jaillissante et simple du conteur qui conte pour s'amuser de sa verve, non plus que l'ardeur à demi animale de l'homme de plaisir qui s'abandonne à la frénésie du vice. Il s'était inventé, un peu par instinct, un peu par méthode, un compromis entre ses tendances contradictoires qu'il formulait d'une façon assez pédantesque, quand il disait que son unique but était d' « intellectualiser des sensations vives ». En termes plus clairs, il rêvait d'éprouver de l'existence humaine le plus grand nombre des impressions qu'elle peut donner et de les penser après les avoir éprouvées. Il croyait, à tort ou à raison, démêler dans les deux écrivains qu'il appréciait le plus, Gœthe et Stendhal, une application d'un principe pareil. Sa constante étude avait donc consisté, depuis environ quatorze ans qu'il avait commencé de vivre et d'écrire, à traverser le plus de milieux

différents qu'il lui avait été possible. Mais il les avait traversés en s'y prêtant sans jamais s'y donner, avec cette idée, toujours présente dans l'arrière-fond de son esprit, qu'il existait de par ailleurs d'autres mœurs à connaître, d'autres caractères à regarder, d'autres personnages à revêtir, d'autres sensations sous lesquelles vibrer. L'instant où il devait se renouveler lui était marqué par l'achèvement de chacun des livres qu'il composait de la sorte, persuadé qu'une fois écrite et traduite, une expérience sentimentale ou sociale ne vaut plus la peine d'être prolongée. Ainsi s'expliquent l'incohérence d'habitudes et les contrastes d'atmosphère, si l'on peut dire, qui font la marque de son œuvre. Prenez au hasard son premier recueil de nouvelles, ces *Études de femmes* qui l'ont fait connaître. Elles sont d'un sentimental qui a mal aimé et qui a perdu des heures après des heures à prendre au sérieux par excès de romanesque le demi-monde avoué ou déguisé. A côté de cela, *Sans Dieu*, ce récit d'un drame de conscience scientifique, atteste une fréquentation continue du Muséum, de la Sorbonne et du Collège de France, tandis que *Monsieur le Premier* demeure l'un des tableaux les plus ressemblants du monde politique contemporain et qui ne peut avoir été tracé que par un familier du Palais-Bourbon et des bureaux de journaux. Mais n'a-t-on pas appris à Paris, un beau matin, que Dorsenne était candidat à la députation, — où il a d'ailleurs échoué, — par réclame, ont dit ses ennemis, par caprice, ont dit ses amis, au lieu qu'il n'avait

d'autre but que de se figurer la sensibilité spéciale à l'homme d'action? D'autre part, les deux volumes de voyage assez prétentieusement dénommés *Tourisme*, les *Portraits d'étrangères*, et cette *Églogue mondaine* dont le cadre flotte entre Florence et Londres, La Maloja et Bayreuth, révèlent de longs séjours hors de France, une analyse sur le vif des mondes italien, anglais et allemand, enfin une connaissance superficielle, mais exacte, des langues, des histoires et des littératures qui ne s'accorde guère avec l'*odor di femmina* comme répandue sur toutes ces pages. Ces contrastes sont de ceux qui supposent une âme douée de qualités étrangement complexes, dominée par une volonté très ferme, et, il faut bien le dire, d'une sensibilité médiocre. Ce dernier point paraîtra inconciliable avec l'extrême et presque morbide délicatesse de certaines œuvres de Dorsenne. C'était ainsi cependant. Il avait très peu de cœur. En revanche, il avait beaucoup de nerfs, et si le cœur est nécessaire pour sentir véritablement jusqu'à ce don complet de soi qui ne recule même pas devant la mort, les nerfs et leur irritabilité souffrante suffisent à celui qui veut peindre les passions humaines, l'amour surtout, avec ses joies et ses douleurs que l'on tait lorsqu'on les éprouve à un certain degré. Quoique Julien n'ait jamais eu qu'une demi-gloire, le succès était venu le prendre trop jeune pour ne pas lui avoir donné l'occasion de quelques aventures. Il passait pour en avoir eu bien davantage, à cause du goût très vif qu'il avait toujours professé pour la conversation féminine.

Dans chacun des milieux traversés au cours de son vagabondage sentimental, toujours il essayait de trouver une femme qui résumât dans son charme le charme épars de ce milieu. Il avait ébauché ainsi d'innombrables intimités. Quelques-unes avaient été franchement galantes. La plupart étaient demeurées platoniques. D'autres avaient consisté dans une simple coquetterie d'amitié, comme c'était le cas aujourd'hui avec Mlle Steno. Le jeune homme n'y avait jamais apporté plus d'amour-propre que d'entraînement. Toute femme, maîtresse ou amie, n'avait jamais été pour lui qu'une curiosité à satisfaire neuf fois sur dix, et cette dixième fois une volupté à goûter ou un parfum d'âme à respirer, puis un modèle à peindre. Mais comme il s'était sans cesse appliqué à ce que le modèle ne pût être reconnu à aucun signe extérieur, il n'avait jamais pensé qu'il fût coupable, en utilisant son prestige d'écrivain connu pour ce qu'il appelait « sa culture ». Il ne se doutait même pas de ce qu'il y avait de dépravé dans cet épicurisme cérébral fondé sur un constant abus de sa propre âme d'abord et de celle des autres. Il était capable de justice, la défense qu'il avait faite de Fanny Hafner à Montfanon l'avait prouvé ; d'admiration, son respect pour les nobles côtés de ce même Montfanon en faisait foi ; de pitié, car il n'aurait pas sans cela appréhendé tout de suite avec tant de sympathie le contre-coup que le retour du comte Gorka aurait sur la destinée de l'innocente Alba Steno. Mais la volte-face soudaine qui s'était accomplie dans ses pensées, rien qu'à

s'engager dans la cage du vaste escalier Castagna, s'accomplissait pour lui dans chaque circonstance analogue. L'excès de la réflexion venait sans cesse corrompre ou dissoudre sa sensibilité naturelle, et c'est ainsi qu'après avoir été vraiment bouleversé par cette nouvelle inattendue, par cette rentrée à Rome de l'amant que trompait Mme Steno, au point de se détailler, dans un quart d'heure de douloureuse inquiétude, tous les dangers que cette rentrée représentait pour Alba, il s'était repris en main avant même d'avoir revu la jeune fille. Et au lieu de s'empresser, comme il était naturel, pour savoir du moins à quoi s'en tenir, il s'était arrêté à une fenêtre et il griffonnait sur un mince cahier de notes tiré de sa poche, avec la pointe d'un crayon toujours à portée de ses doigts, d'une écriture ferme, précise et nette, comme il voulait que fussent son esprit et son art, cette petite note peu teintée de sentimentalisme :

— « *2 mai 90. — Palais Castagna. Merveilleux escalier tournant construit par Balthazar Peruzzi, si large et si long, avec de doubles colonnettes de dix marches en dix marches, comme celui de Santa Comba près de Sienne. Goûté surtout la vue d'un jardin intérieur si fermé, si encadré, si dessiné que les buissons rouges de fleurs, la sèche régularité des arbustes verts, les lignes nettes des allées sablées et grises, semblent autant de traits d'un visage. Idée du jardin* latin, *opposé au jardin* germanique *ou* anglo-saxon, *ce dernier respectant l'indéterminé de*

la nature, l'autre tout en ordre, tout en règle, humanisant et administrant jusqu'aux parterres. Soumettre la complexité de la vie à une pensée d'ensemble et très claire, marque constante de ce génie latin, pour un bouquet d'arbres comme pour tout un peuple, comme pour toute une religion. — Catholicisme. — C'est le contraire dans les races du Nord. — Protestantisme. — Profondeur du mot : les forêts ont appris à l'homme la liberté... »

Il avait à peine fini d'écrire cette citation, si bizarrement interprétée, et il refermait le petit carnet qu'il appelait tantôt son « garde-manger », et tantôt, plus brutalement encore, son « crachoir », lorsque le son d'une voix qu'il connaissait très bien le fit se retourner subitement. Il n'avait pas entendu monter un personnage qui s'était amusé à le laisser écrire, et qui n'était autre qu'un des acteurs de sa « troupe », pour parler toujours comme lui-même, une des personnes avec lesquelles la partie de ce matin s'était organisée l'avant-veille chez Mme Steno, celle justement que l'intolérant marquis avait déchirée avec le plus d'ardeur, le père de la belle Fanny Hafner, le baron Justus lui-même. L'ancien écumeur des marchés de Berlin et de Vienne, le trop fameux fondateur du *Crédit austro-dalmate*, était un petit homme très maigre, avec des yeux bleus, d'une acuité presque insupportable, dans un visage d'un teint comme neutre et d'une physionomie comme éteinte. Son attitude toujours également courtoise, sa mise toujours également simple et

soignée, sa parole toujours également sobre et retenue lui donnaient cette espèce de distinction effacée qui joue la supériorité chez les vieux diplomates. Mais le dangereux aventurier se trahissait par ce regard que Hafner n'était pas arrivé à voiler d'amabilité indifférente. L'homme du monde qu'il se piquait d'être devenu laissait transparaître, malgré tout, par des riens indéfinissables et surtout par ces prunelles, d'une inquiétude si singulière dans un personnage si riche, un énigmatique et amer passé de luttes obscures et contrastées, d'âpres convoitises, de froids calculs et d'indomptable énergie. Le fanatique Montfanon, qui se méprenait avec tant d'iniquité sur la fille, y voyait juste pour le père, — ou presque juste, car il y a plus de nuances et moins de parti pris même dans un type aussi complet de faiseur international que ce personnage qui n'a en effet ni religion, ni famille, ni patrie. Mais c'est la naissance qui l'a voulu. Fils d'un juif de Berlin et d'une Hollandaise protestante, Justus Hafner a été inscrit sur les registres de l'état civil comme appartenant au culte de sa mère. Seulement il a perdu cette mère dès le plus bas âge, et il n'a été élevé dans aucune autre liturgie que celle de l'argent. Chez son père, petit joaillier très persévérant et très habile, mais trop prudent pour hasarder et gagner beaucoup, il apprit le commerce des pierres précieuses, auquel il adjoignit bientôt celui des dentelles, des tableaux, des vieilles étoffes, des tapisseries, des meubles rares. Un coup d'œil infaillible, une patience d'Allemand mâtiné d'Israélite

et de Hollandais lui valurent vite un premier capital, que l'héritage du père vint augmenter. A vingt-sept ans, Justus n'avait pas moins de quatre cent mille marks. Deux opérations de Bourse imprudentes, entreprises pour forcer la chance et atteindre le premier million, dépouillèrent le trop audacieux courtier, qui recommença l'édifice de sa fortune en brocantant à nouveau des diamants et des bijoux. Il vint à Paris, et c'est là, dans un pauvre petit appartement de la rue Montmartre, qu'il reforma, en trois ans, son second capital. Il le manœuvra, cette fois, d'une manière si supérieure qu'en 1870 et à l'époque de la guerre il avait reconquis sa mise de fonds. L'armistice le trouva en Angleterre, où il s'était marié avec la fille d'un agent d'affaires viennois, venu à Londres afin de monter une vaste entreprise de ravitaillement pour les armées belligérantes. Les gains énormes faits par le beau-père et le gendre dans cette année-là les décidèrent à fonder une maison de banque qui eut son siège principal à Vienne et une succursale à Berlin. Justus Hafner, admirateur passionné de M. de Bismarck, commandita en outre un grand journal. Mais il faisait double emploi entre les mains du célèbre homme d'État, qui refusa d'aider l'ancien placier en pierres à satisfaire des ambitions politiques caressées dès le premier âge. Ce fut un cruel écroulement, tout moral celui-ci, dans la vie du laborieux personnage, qui, ayant jugé son avenir en Prusse, émigra définitivement à Vienne. La création du *Crédit austro-dalmate*, lancé avec une extraordinaire supé-

riorité de réclame, lui permit de réaliser enfin une au moins de ses chimères. Sa fortune, sans égaler celle des puissants financiers de l'époque, s'éleva avec une rapidité presque fantasmagorique à un chiffre assez haut pour lui permettre, dès 1879, ce luxe supérieur qui ne convient qu'aux cinq cent mille francs de rente. Contrairement aux habitudes des agioteurs de cette espèce, Hafner sut et put réaliser cette fortune à temps, et mettre ce prodigieux bénéfice en placements sûrs. Il se croyait donc à l'abri, lorsque le coup de foudre du procès de 1880 faillit détruire à jamais cet édifice si péniblement construit. Le *Crédit austro-dalmate* avait sombré d'une manière retentissante parmi d'innombrables désastres publics et privés, et des scandales tels que le suicide de la famille Schrœder. Des poursuites furent ordonnées contre un groupe de fondateurs, dont était Justus Hafner. Il fut parmi les acquittés mais avec des considérants si cruels pour sa moralité financière, au milieu d'une telle indignation publique, qu'il abandonna l'Autriche pour l'Italie, et Vienne pour Rome. Là, sans se préoccuper des premières rebuffades, il entreprit de réaliser ce qui avait été le troisième grand objectif de sa vie : la conquête d'une situation mondaine. A la période de l'avidité avait succédé, comme il arrive chez ces redoutables manieurs d'argent, la période de la vanité. Devenu veuf, il prépara le mariage de sa fille avec une force de vouloir et une complication de combinaisons égales à son effort d'autrefois, et ce *struggle for high life* était déguisé sous le parti

pris de haute politesse et de noble tenue le plus systématiquement adopté. Comment avait-il trouvé le moyen, à travers tant de luttes et si âpres, de se raffiner assez pour que le brocanteur primitif et le boursicotier véreux ne fussent pas trop reconnaissables chez le baron de cinquante-quatre ans, décoré de plusieurs ordres, installé dans un magnifique palais, père d'une charmante fille, et lui-même aimable causeur, cavalier courtois, élégant sportsman? C'est le secret de ces natures, taillées pour la conquête sociale comme un Napoléon pour la guerre et un Talleyrand pour la diplomatie. Cette question, Dorsenne se la posait sans cesse, et il ne la résolvait pas. Quoiqu'il se fût vanté de regarder le baron avec une curiosité tout intellectuelle, il ne parvenait pas non plus à se défaire d'un frisson d'antipathie chaque fois qu'il rencontrait les terribles yeux de ce terrible homme. Et encore ce matin-là, dans ce tournant d'escalier, il lui fut parfaitement désagréable que ces yeux l'eussent vu en train de prendre sa note innocente, quoiqu'il y eût à peine une nuance de douce ironie mondaine, — celle d'un grand seigneur qui protège un grand artiste, — dans la manière dont Hafner l'interpella :

— « Ne vous dérangez pas pour moi, cher maître, » lui disait-il. « Vous travaillez d'après nature, et vous avez bien raison... Je vois que votre prochain roman va rouler sur la ruine de notre pauvre prince d'Ardea... Ne soyez pas trop dur pour lui, ni pour nous... »

L'écrivain ne put s'empêcher de rougir à cette

bénigne plaisanterie. Aucune ne l'affectait plus péniblement, parce qu'elle était à la fois très juste et très injuste. Comment expliquer l'espèce d'alchimie littéraire grâce à laquelle il avait le droit d'affirmer qu'il ne faisait jamais de portrait, quoique pas une ligne de ses quinze volumes ne fût tracée sans un modèle vivant? Aussi mit-il une certaine mauvaise humeur à répondre :

— « Vous vous trompez, mon cher baron. Je ne prends de notes sur personne, et je n'ai pas l'habitude d'écrire des livres à clef... »

— « Les auteurs disent tous cela, » reprit le baron en haussant les épaules avec la bonhomie jouée dont il se départait si rarement, « et ils ont encore raison... En tout cas, c'est fort heureux que vous ayez eu ces quelques mots à écrire, car nous serons deux à arriver en retard à un rendez-vous où il y a des dames... Il est tout près d'onze heures et quart, et nous devions être là à onze heures précises... Moi, j'ai une excuse, j'ai attendu ma fille... »

— « Et elle ne vient pas?... » demanda Dorsenne.

— « Non, » répondit Hafner, « au dernier moment elle n'a pu se décider... Elle a eu une petite contrariété ce matin, je ne sais quel vieux livre qu'elle voulait acheter. Un plus malin a su qu'elle en avait envie, et il le lui a soufflé. Elle en sera quitte pour payer cette fantaisie vingt-cinq louis de plus... Mais ce n'est pas la vraie cause. La vraie cause, c'est qu'elle est trop sensible, et elle trouve

cela si triste, cette mise en vente de tout le mobilier de cette vieille famille... Enfin, je n'ai pas insisté. Que serait-ce si elle avait connu feu la princesse Nicoletta, la mère de Peppino? Quand je suis venu à Rome en visite pour la première fois, vers 75, si vous saviez ce que c'était que ce salon et comme la princesse était princesse !... C'était une Condolmieri, elle, de la famille d'Eugène IV, un pape du plus pur quinzième... »

— « Comme la vanité rend sot l'homme le plus fin ! » songeait Julien tout en emboîtant le pas au baron. « Il voudrait me faire croire qu'il a été reçu chez cette femme qui a été la plus *noire* des *noires*, la plus difficile sur le recrutement de son salon... Mais aussi comme la vie est plus complexe que ne la voient les Montfanon, tout de même ! Cette fille qui sent d'instinct ce que ce chouan de marquis sent par doctrine : la mélancolie de ces fins de noblesse, avec ce père qui laisse passer le bout de l'oreille du brocanteur et qui parle des papes du moyen âge comme d'un bibelot !... Le plus pur quinzième !... Pendant que nous sommes seuls, il faut que je lui demande, à ce vieux renard, ce qu'il sait du retour de Boleslas Gorka. Il est l'âme damnée de Mme Steno. Il doit être renseigné sur les faits et gestes du Polonais... » Précisément cette amitié de Hafner à l'égard de la comtesse, dont il était le conseiller financier, eût dû être pour Dorsenne une raison d'éviter à tout prix un sujet pareil, d'autant plus qu'il était très sûr de l'antipathie de cet homme. Le baron pouvait, par un seul mot perfidement

répété, lui nuire beaucoup auprès de la mère d'Alba. Mais le romancier, pareil sur ce point à la plupart des observateurs professionnels, n'avait de puissance d'analyse que d'une façon rétrospective. Jamais sa pénétrante intelligence ne lui avait servi à éviter une de ces petites fautes de langage qui sont les grandes fautes de conduite sur le mesquin échiquier du monde. Heureusement pour lui, il ne nourrissait aucune sorte d'ambition, que de son plaisir et de son art. Sans quoi il eût trouvé le moyen de se faire, et gratuitement, assez d'ennemis pour manquer toutes les académies et toutes les croix. Il choisit donc le moment où le baron, arrivé sur le palier du premier étage, respirait avec un peu d'essoufflement, et où l'agent de l'entrepreneur des ventes préposé au guichet vérifiait leur permis d'entrée à tous deux, pour dire à son compagnon :

— « Est-ce que vous avez vu Gorka depuis son arrivée? »

— « Comment? Boleslas est ici? » demanda Justus Hafner, qui ne manifesta d'ailleurs son étonneent d'aucune autre manière, sinon en ajoutant : « Je le croyais toujours en Pologne... »

— « Je ne l'ai pas vu moi-même, » dit Dorsenne. Il regrettait déjà d'avoir parlé trop vite. Il est toujours plus prudent de ne pas colporter le premier certaines nouvelles. Mais l'ignorance où le meilleur ami de la comtesse Steno et qui la voyait presque tous les jours était de ce retour, avait frappé le jeune homme d'une surprise trop vive pour qu'il n'insistât point. « Quelqu'un l'a rencontré

ce matin, de la véracité de qui je ne peux pas douter... » Puis, brusquement : « Cela ne vous fait pas peur, à vous, cette rentrée subite?... »

— « Peur? » répondit le baron. « Et pourquoi?... » Il avait regardé l'écrivain en prononçant cette phrase, avec cette même physionomie impassible qu'il avait toujours, et que démentait cependant un très petit indice, bien significatif pour qui le connaissait. Les deux hommes avaient passé, en échangeant ces quelques mots, dans la première salle de l'exposition des « objets d'art ayant appartenu à l'appartement de S. E. le prince d'Ardea », comme disait le catalogue, et le baron n'avait pas pris, comme c'était son geste habituel, le lorgnon d'or qu'il posait à la pointe de son nez devant le moindre étalage de bric-à-brac. Pour qu'il cheminât de son pied lent — un pied qui mesurait son pas avec une prudence de policier — à travers les bustes et les statues de cette première salle, dite « des Marbres » sur le catalogue, sans donner son coup d'œil d'ancien marchand aux tapisseries des Gobelins pendues sur les murs, il fallait que lui-même considérât comme très grave la révélation du romancier. Ce dernier en avait trop dit pour ne pas continuer :

— « Eh bien! moi qui ne suis pas lié avec Mme Steno depuis des années comme vous, j'ai eu froid pour elle quand on m'a annoncé ce retour. Elle ne sait pas ce que c'est que Gorka jaloux, et ce dont il est capable... »

— « Jaloux? Et au nom de quoi?... » interrompit Hafner. « Ce n'est pas la première fois que j'entends

prononcer le nom de ce pauvre Boleslas à propos de la comtesse... J'avoue que je n'ai jamais pris ces ragots au sérieux, et je n'aurais pas cru que vous, un habitué de son salon, un de ses amis, vous hésitiez là-dessus. Tranquillisez-vous... Gorka est amoureux de sa charmante femme, et il ne peut pas mieux choisir. La comtesse Caterina est une excellente personne, très Italienne, très en dehors. Elle s'intéresse à lui, comme à vous, comme à Maitland, comme à moi, avec son expansion naturelle ; à vous parce que vous écrivez de si beaux ouvrages, à Maitland parce qu'il peint comme nos meilleurs maîtres, à Boleslas à cause du chagrin qu'il a eu lors de la mort de son premier enfant, à moi parce que j'ai la charge si délicate de diriger une jeune fille... C'est mieux qu'une excellente personne ; c'est une femme vraiment supérieure, très supérieure... »

Il avait débité ce discours hypocrite avec une tranquillité si complète que Dorsenne en demeura abasourdi et en même temps irrité. Que Hafner ne pensât pas un mot de ce qu'il disait, le romancier en était sûr, lui qui, par les indiscrètes confidences de Gorka, savait à quoi s'en tenir sur les mœurs de la Vénitienne, et il connaissait le coup d'œil du baron ! En tout autre instant, il eût admiré la politique du vieux routier, si dressé aux ménagements de la plus timorée circonspection, qu'il appréhendait de même avoir écouté ce dont il était plus sûr que n'importe qui. En ce moment, l'écrivain jugea cette réserve d'autant plus puérile qu'elle lui faisait jouer un rôle, assez ordinaire, mais peu élé-

gant, celui d'un calomniateur qui déshonore une femme chez laquelle il a dîné l'avant-veille. Il pressa donc le pas, autant que la politesse le lui permettait, afin de ne pas demeurer en tête à tête avec le baron et aussi pour rejoindre les personnes de leur partie arrivées déjà. Ils sortirent de cette première salle pour entrer dans une seconde, dite « des porcelaines », puis dans une troisième, dite « de la fresque de Pierin del Vaga », à cause du plafond où ce maître a peint une réplique de son vigoureux morceau de Gênes : *Jupiter foudroyant les Géants*, et enfin dans une quatrième, dite « des *Arazzi* », à cause des panneaux merveilleux dont elle est décorée. De rares visiteurs s'y promenaient, car la saison était un peu avancée, et le choix singulier qu'avait fait de cette date le sieur Ancona, pour procéder à l'exécution immobilière du prince, attestait ou bien le calcul d'une haine profonde ou bien la ruse adroite d'un syndicat de revendeurs. Les antiques magnificences du palais allaient être adjugées pour la moitié de la valeur qu'elles auraient eue quelques mois plus tôt ou plus tard. Ce petit nombre de curieux faisait encore ressortir, par le contraste, la profusion de meubles, d'étoffes, d'objets d'art de toute nature qui encombraient ces vastes pièces. C'était un résidu étonnant de cinq cents ans de puissance et de luxe, où des chefs-d'œuvre dignes des grands Médicis, et d'ailleurs exécutés de leur temps, alternaient avec des fanfreluches du dix-huitième siècle, des bronzes du premier Empire avec des bibelots d'argent commandés

à Londres hier. Le baron Justus n'avait pu y tenir. Il avait enfin placé sur son nez busqué le fameux lorgnon, et il interpellait Dorsenne pour lui montrer un fauteuil curieux, la ciselure d'un cartel, la broderie d'une étoffe. Un regard lui suffisait pour juger sans se tromper. Si le romancier avait eu l'esprit capable d'observer, peut-être aurait-il aperçu, dans la connaissance minutieuse où le banquier était du catalogue, la trace d'une étude trop approfondie pour ne pas s'accorder à quelque projet mystérieux.

— « Il y a des trésors ici, » disait-il. « Tenez, ces deux potiches à couvercle bombé, avec ce fond orange rehaussé de dorures? Voilà des pièces qui ne se font plus en Chine. Le secret en est perdu... Et ce tête-à-tête en vieux Saxe décoré de fleurs?... Et cette chape pluviale dans cette vitrine? Quelle merveille!... Cela vaut celle de Pie II qui est à Pienza et qu'on avait volée. J'ai failli l'acheter à l'époque pour quinze cents francs. Elle en vaut quinze mille, vingt mille, tout ce qu'on veut... Voilà maintenant de la faïence hispano-mauresque. Elle aura été rapportée d'Espagne lorsque le cardinal Castagna, depuis Urbain VII, est allé à Madrid et qu'il a remplacé Pie V comme parrain de l'infante Isabelle. Ah! que de richesses!... Mais vous allez comme le vent, » ajouta-t-il, « et c'est peut-être mieux, car je m'arrêterais, et le cavalier Fossati, l'entrepreneur à qui ces terribles créanciers de Peppino ont confié sa vente, a des espions partout. Vous remarquez un objet, vous êtes connu pour être un *solider Mann*, comme on dit en Alle-

magne. Vous êtes noté. Je dois être sur sa liste... Je me suis tant laissé rouler par lui !... Hé ! c'est un homme très fin... Mais, tenez, j'aperçois ces dames. Nous aurions dû penser qu'elles étaient là... »

Et en souriant, — mais de qui? de Fossati, de lui-même, ou de son compagnon? — il fit lire à ce dernier le cartouche suspendu à la porte d'entrée d'une chambre transversale, avec cette inscription : — « Salon des coffres de mariage. » — Il y avait, en effet, rangées le long des murs, une quinzaine de ces caisses de bois peint et sculpté, de ces *cassoni* où ce fut la mode autrefois, dans les grandes familles italiennes, d'enfermer les trousseaux destinés aux nouvelles épousées. Ceux de la famille Castagna attestaient, par leurs écussons, quelles alliances le dernier des petits-neveux d'Urbain VII, l'actuel prince d'Ardea, compromettait dans cette faillite de sa fortune héréditaire. Trois jeunes femme très élégantes étaient occupées à les examiner, dans lesquelles Dorsenne reconnut aussitôt la blonde et frêle Alba Steno, Mme Gorka, avec sa haute taille, sa chevelure blonde aussi et son profil énergique d'Anglaise au menton trop fort, la jolie Mme Maitland et son teint comme doré qui semblait n'avoir pris du sang noir que juste de quoi bistrer son fin visage. Florent Chapron, le beau-frère du peintre, était le seul homme qui tînt compagnie à ces trois dames. La comtesse Steno et Lincoln Maitland étaient absents, et l'on entendait la voix musicale d'Alba qui épelait les blasons sculptés sur les targes de ces coffres, jadis ouverts dans d'autres

moments avec des frissons de curiosité tendre par des jeunes filles rieuses et rêveuses comme elle :

— « Regarde, Maud, » disait-elle à Mme Gorka, « voilà le chêne des Della Rovere, et, tiens, les étoiles des Altieri... »

— « Et moi, j'ai trouvé la colonne des Colonna, » répondait Maud Gorka.

— « Et vous, Lydia? » demandait Mlle Steno à Mme Maitland.

— « Et moi les abeilles des Barberini. »

— « Et moi les lis de Farnèse, » dit à son tour Florent Chapron, qui, s'étant relevé le premier, aperçut les nouveaux venus. Il les salua gaiement de son bon rire qui découvrait ses dents si blanches et semblait illuminer jusqu'à la sclérotique de ses yeux, toute bleutée de blanc. « Nous ne vous attendions plus, messieurs. Tout le monde a fait faux bond à notre rendez-vous. Lincoln était en train, il n'a pas voulu quitter son atelier. Il paraît que Mlle Hafner s'est dégagée hier auprès de ces dames. La comtesse Steno a un peu de migraine. Nous ne comptions plus sur le baron, qui est connu pour n'être jamais arrivé cinq minutes trop tard... »

— « Moi, j'étais sûre que Dorsenne ne nous manquerait pas, » fit Alba, en regardant le jeune homme avec ses larges prunelles d'un bleu aussi clair que celles de Mme Gorka étaient sombres. « Seulement je m'attendais que nous le rencontrerions dans l'escalier en nous en allant, et qu'il nous dirait avec stupeur : Comment? Je ne suis pas exact?... » Et elle continua : « Ne vous excusez pas, et répondez

à l'examen d'histoire romaine que nous allons vous faire passer... C'est un véritable cours que nous venons de suivre ici, avec tous ces vieux bahuts.... Quelles sont les armes de cette famille-ci? » insista-t-elle en invitant le jeune homme à se pencher sur la paroi d'un des coffres. « Vous ne savez pas?... Les Carafa, monsieur l'homme célèbre. Et quel pape ont-ils eu? Vous ne savez pas non plus?... Paul IV, monsieur l'écrivain... Si jamais vous venez nous voir à Venise, c'est là que je vous étonnerai sur les Doges... »

Elle avait mis une grâce si affectueuse à ce petit discours, et elle était si visiblement dans une de ses heures — trop rares, hélas ! — d'enfantine joie, que Dorsenne, préoccupé comme il venait de l'être à cause d'elle, en eut le cœur serré. Cette défection simultanée de Mme Steno et de Lincoln Maitland pouvait n'être que fortuite. Mais, persuadé comme l'était le jeune homme que la comtesse aimait Lincoln et ne doutant pas qu'elle ne fût sa maîtresse, cette double absence devait lui paraître singulièrement suspecte. Une pareille idée aurait suffi pour que l'innocente gaieté de la jeune fille lui fît un peu mal. Cette gaieté devenait tragique s'il était vrai que l'autre amant de la comtesse fût revenu à l'improviste, averti par quelque dénonciation. Aussi Dorsenne éprouvait-il une émotion véritable en demandant à Mme Gorka :

— « Comment se porte Boleslas?... »

— « Mais bien, je suppose, » dit la jeune femme. « Je n'ai pas de lettre aujourd'hui... Est-ce que ce

n'est pas un de vos proverbes : Pas de nouvelle, bonne nouvelle? »

Le baron Hafner se tenait à côté de Maud Gorka lorsqu'elle prononça cette phrase. Involontairement Dorsenne le regarda, et involontairement, si maître qu'il fût de lui-même, Hafner regarda Dorsenne. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'une simple hypothèse. Que Boleslas Gorka fût revenu à Rome à l'insu de sa femme constituait, quand on savait ses relations avec Mme Steno et l'infidélité de cette dernière, un événement gros de trop redoutables conséquences pour que les deux hommes ne fussent pas saisis de la même pensée : est-il temps encore d'empêcher un malheur? Chacun d'eux devait, dans cette circonstance, comme il arrive dans les crises importantes de la vie, montrer le fond même de son caractère. Pas un muscle du visage de Hafner ne tressaillit. Il s'agissait peut-être de rendre un service capital à une femme en danger, et qu'il aimait d'amitié autant qu'il pouvait aimer. Cette femme était la cheville ouvrière de sa situation mondaine à Rome. Elle était davantage encore. Tout un plan de mariage pour Fanny, encore secret, quoique sur le point d'aboutir, reposait sur Mme Steno. Mais il se trouvait ne pouvoir rendre ce service qu'après avoir passé une demi-heure dans les salles du palais Castagna, et il se mit en mesure d'employer cette demi-heure de la manière qui fût le plus profitable à ses achats possibles, — à moins qu'il n'eût encore un intérêt plus compliqué. Car il se retourna vers

Mme Górka, et il lui dit, avec sa politesse un peu soulignée :

— « Comtesse, si vous me permettez de vous donner un conseil, ne vous attardez pas devant ces coffres, tout intéressants qu'ils soient... D'abord, comme je le racontais à Dorsenne, le cavalier Fossati, l'entrepreneur de la vente, a sa police partout ici... Votre station, à vous quatre, est déjà remarquée, soyez-en sûrs, en sorte que, si la fantaisie vous prend d'un de ces bahuts, il le saura d'avance. Il s'arrangera pour que vous le payiez le double, le triple et au delà... Et puis, nous avons à voir tant d'autres richesses, notamment un carton de douze dessins de maîtres que d'Ardea ne soupçonnait même pas et que Fossati a découverts, le croiriez-vous? mangés aux vers dans une armoire d'un des greniers... »

— « Voilà qui intéresse votre collection, » reprit Florent, « et celle de mon beau-frère. »

— « Allons, » répondit Mme Gorka, avec sa bonne humeur habituelle, « il y a au moins deux de ces coffres dont je raffole et que je veux avoir... Je l'ai dit si haut que ce n'est plus la peine d'espérer que votre cavalier Fossati ne le sache pas, s'il a vraiment ce joli procédé d'espionnage... Mais quarante à cinquante livres de plus ne valent pas un mensonge, — ni même quarante mille... »

— « Hafner va te dire que ce ton n'est pas encore assez baissé, » dit Alba Steno en riant, « et il ajoutera son grand mot : Vous ne serez jamais diplomate... Mais, » ajouta la jeune fille en se tournant vers Dor-

senne, après s'être effacée devant la silencieuse Lydia Maitland, et s'arrangeant pour rester en arrière avec le jeune homme, « je viens de l'être, moi, un peu, diplomate, afin de savoir si vous avez quelque ennui... » Et son mobile visage avait changé d'expression pour regarder celui de Julien avec une véritable anxiété. « Oui, » dit-elle, « je ne vous ai jamais vu préoccupé comme vous semblez l'être ce matin. Est-ce que vous ne vous sentez pas bien? Est-ce que vous avez reçu quelque mauvaise nouvelle de Paris? Enfin, qu'avez-vous?... »

— « Moi, préoccupé?... » répliqua Dorsenne. « Vous vous trompez, je n'ai absolument rien, je vous l'assure. » Il était impossible de mentir avec une maladresse plus évidente, et si quelqu'un. méritait l'épigramme et le mépris du baron Hafner, c'était assurément lui. A peine Mme Gorka avait-elle parlé, qu'il avait, avec la rapidité des hommes d'imagination, vu en pensée la comtesse Steno et Maitland surpris par Gorka à cette minute même dans quelque appartement de rendez-vous, et une provocation, un meurtre immédiat peut-être. Et comme Alba continuait de rire de son rire clair, son impression du triste sort réservé à cette enfant s'était faite si forte que sa physionomie s'en était, en effet, comme voilée. Il se sentit ému à constater, quand elle le questionna, combien elle lui portait une amitié vivante et vraie. Son effort pour cacher cette émotion rendit sa voix si sèche, que la jeune fille reprit :

— « Je vous ai fâché en vous questionnant? »

— « Pas le moins du monde, » répondit-il, sans pouvoir trouver une parole d'amitié. Il se sentait, en ce moment, incapable de causer, comme ils faisaient d'ordinaire, sur ce ton d'une intimité à moitié moqueuse, à moitié sentimentale, et il ajouta : « Je trouve seulement que cette exposition est un peu trop mélancolique, voilà tout... » Et avec un sourire : « Mais ne perdons pas l'occasion de nous la faire montrer par cet incomparable *cicerone*, » et il la contraignit, en hâtant le pas, de regagner le groupe dirigé par Hafner parmi les magnificences de cet appartement presque désert. Et la promenade continua, et l'on entendait tour à tour la voix assourdie du baron commenter la mise en scène que le commissaire-priseur avait su donner à toutes choses, puis les voix claires des visiteuses et des visiteurs qui l'interrogeaient.

— « Voyez, » disait l'ancien brocanteur de Berlin et de Paris, — devenu, dans les comptes rendus mondains des journaux, un *amateur éclairé*, — « voyez comme ce charlatan de Fossati a eu soin de ne plus multiplier les bibelots maintenant que nous sommes dans les salons de réception... Ces fauteuils semblent attendre les invités. Ils sont connus. On les a publiés dans une Revue des arts décoratifs, à Paris... Et cette salle à manger à travers cette porte, avec toute la vaisselle plate dressée sur la table, ne croirait-on pas une fête préparée?... »

— « Baron, » demandait Mme Gorka, « regardez donc cette étoffe ; c'est du dix-huitième siècle, n'est-ce pas?... »

— « Baron, » interrogeait Mme Maitland, « cette tasse à couvercle, c'est du Vieux-Vienne ou du Capodimonte?... »

— « Baron, » disait Florent Chapron, « c'est un travail florentin ou milanais, cette dossière d'armure?... »

Et le lorgnon remuait sur le bout mince et mobile du nez du baron, et ses petits yeux aigus clignaient, ses lèvres minces se plissaient, et il répondait d'un mot aussi juste que s'il eût étudié par le menu les moindres détails du catalogue, et c'étaient des « mercis », aussitôt suivis d'autres questions auxquelles deux voix seulement ne se mêlaient pas, celle d'Alba Steno et celle de Dorsenne. Dans toute autre circonstance, ce dernier eût essayé de dissiper à son tour la tristesse grandissante de la jeune fille, qui ne lui parlait plus depuis qu'il avait repoussé son amicale inquiétude. D'ordinaire il s'en tourmentait plus qu'il ne se l'avouait lui-même. Ces passages d'une excessive gaieté à une dépression soudaine étaient certes habituels à la contessina, mais pourquoi les avait-elle surtout auprès de lui? Bien qu'ils fussent l'indiscutable indice d'un sentiment trop vif, le jeune homme n'y voulait voir qu'un signe de déséquilibre nerveux. Pourtant il s'en fût préoccupé, s'il n'avait eu, ce matin-là, sa pensée trop absorbée d'un autre côté. Il se demandait si, à tout hasard, après la manière dont Mme Gorka avait parlé, il ne serait pas plus prudent de faire connaître à Lincoln Maitland le retour clandestin de son rival. Peut-être le drame n'avait-il pas encore

eu lieu, et si seulement les deux personnes menacées savaient à quoi s'en tenir? Sans doute Hafner avertirait la comtesse Steno. Mais quand la verrait-il? Au lieu que lui, Dorsenne, pouvait annoncer tout de suite cette rentrée en scène de Gorka au beau-frère de Maitland, à ce Florent Chapron qu'il regardait en ce moment même promener sur tous les objets de cette exposition princière son beau regard tendre d'esclave dévoué. C'était une chose énorme que cette démarche et qui eût paru telle à tout autre que Julien. Mais ce dernier était en proie à cette sensation des heures comptées qui fait perdre tout sang-froid aux gens très nerveux et plus encore aux écrivains, habitués par leur métier à ne jamais bien distinguer le possible du réel. En outre, les relations de Florent Chapron et de Lincoln Maitland étaient d'une nature très spéciale et qui avaient trop intéressé le romancier pour que, dans cette minute d'extrême angoisse, il ne tînt pas compte de ses précédentes observations. Il savait que Florent, envoyé tout jeune chez les Jésuites de Beaumont en Angleterre par un père soucieux de lui éviter les humiliations que son sang lui réservait en Amérique, s'y était pris pour Lincoln, élève lui aussi de cette pension, d'une amitié exaltée. Il savait que cette amitié pour le camarade d'école s'était tournée en un enthousiasme égal pour l'artiste, quand le talent de son ancien camarade avait commencé de se révéler. Il savait que le mariage qui avait mis la fortune de Lydia au service de la gloire du peintre avait été l'œuvre de cet enthousiasme,

à une époque où Maitland, ruiné par la mauvaise administration de sa mère et encore trop peu apprécié du public pour vivre de son pinceau, était tenté par le désespoir. Le caractère exceptionnel de ce mariage aurait étonné un homme moins soucieux des singularités morales que n'était Dorsenne. Celui-ci avait trop remarqué le silence et l'effacement de cette sœur pour ne pas la considérer comme une sacrifiée. Il pensait que le culte pour la gloire de son beau-frère aveuglait Florent au point qu'il était le tout premier artisan de ce sacrifice.

— « Drame pour drame, » se dit-il au moment où la visite approchait de sa fin et après un assez long débat intérieur, « j'aime mieux qu'il y en ait un dans cette famille-là que dans l'autre. Je me reprocherais toute ma vie de n'avoir pas tout tenté... » On était dans la dernière salle, et le baron Hafner achevait de nouer avec ses longs doigts agiles les cordons de l'album de dessins apporté par un des employés de la vente, lorsque cette résolution s'empara du jeune homme d'une manière définitive. Alba Steno, qui avait continué de se taire, le regardait de nouveau, avec des yeux qui révélaient le combat de son intérêt pour lui et de sa fierté froissée. Elle voulait sans doute, au moment où ils allaient se séparer, lui demander, suivant leur intime et charmante coutume, quand ils se reverraient. Il n'y prit pas garde, — non plus qu'à d'autres yeux qui lui disaient d'être très prudent et qui étaient ceux du baron, — non plus qu'à

l'observation de Mme Gorka qui, remarquant enfin la mauvaise humeur d'Alba, en cherchait la cause où elle avait depuis longtemps deviné qu'était le cœur de la jeune fille, — non plus qu'à l'attitude de Mme Maitland dont les prunelles lançaient quelquefois des éclairs d'une perfidie égale à la douceur de son frère. Il attira ce dernier par le bras en lui disant tout haut :

— « Comme je voudrais avoir votre impression sur un petit portrait que j'ai remarqué dans l'autre pièce, mon cher Chapron... » Puis, arrêtés tous deux devant la toile quelconque qui avait servi de prétexte à cet aparté, il continua, d'une voix basse : « J'ai appris une nouvelle bien étrange. Imaginez vous que Boleslas Gorka est à Rome à l'insu de sa femme... »

— « C'est bien étrange en effet, » répondit le beau-frère de Maitland, qui ajouta simplement, après un silence : « Vous en êtes certain?... »

— « Aussi certain que nous sommes ici, » dit Dorsenne. « Un de mes amis, le marquis de Montfanon, l'a rencontré ce matin. »

Il y eut un nouveau silence entre les deux interlocuteurs, durant lequel Julien sentit que le bras sur lequel il appuyait le sien frémissait. Puis ils recommencèrent de marcher du côté des autres pendant que Florent disait, mais à voix haute : « C'est un excellent morceau de peinture malheureusement trop reverni... »

— « Que j'ai eu raison ! » pensa Julien. « Il m'a compris... »

III

BOLESLAS GORKA

Il n'y avait pas dix minutes que Dorsenne avait parlé à Florent Chapron, et déjà l'imprudent écrivain commençait de se demander s'il n'eût pas été plus raisonnable en ne se mêlant ni de près ni de loin à une aventure où son intervention était à tout le moins inutile. Cette appréhension d'un drame immédiat qui l'avait affolé, une première fois, après l'entretien avec Montfanon, et une seconde fois d'une manière plus forte en constatant l'ignorance de Mme Gorka au sujet du retour de son mari, — cette effrayante et irrésistible évocation d'une chambre clandestine, soudain pleine de sang, allait s'évanouir par le plus simple des événements. Les six visiteurs échangeaient leurs dernières impressions sur les mélancolies et les splendeurs de l'appartement Castagna, et ils achevaient de descendre ce vaste et svelte escalier à colonnettes, à travers les fenêtres duquel continuait de sourire sous le brûlant soleil, parmi les sombres verdures et les fleurs éclatantes, l'étroit jardin que Dorsenne avait comparé à un visage. Le jeune homme marchait un peu en avant auprès d'Alba Steno dont il essayait maintenant, mais en vain, d'égayer à nouveau la physionomie hostile et fermée. Tout d'un coup, au dernier

détour des larges et longues marches qui adoucissaient élégamment la pente, cette physionomie s'éclaira d'un étonnement et d'un plaisir. La contessina jeta un léger cri et elle dit : « Mais voilà ma mère !... » Et Julien aperçut cette Mme Steno qu'il avait vue, dans un accès presque insensé d'inquiétude, surprise, brutalisée, assassinée par un amant trahi. Elle se tenait debout sur la mosaïque grise et noire du péristyle, vêtue de la plus délicieuse et de la plus souple toilette du matin, en petit drap anglais. Ses cheveux toujours dorés étaient massés sous un grand chapeau à fleurs qu'enveloppait un voile blanc, sa main jouait avec la poignée d'argent ciselé d'une ombrelle blanche, et, dans le reflet de cette blancheur, avec son beau teint de blonde, avec ses beaux yeux bleus où la passion et l'intelligence éclataient, avec ses admirables dents qui brillaient dans son sourire, avec sa taille demeurée mince malgré l'opulence de son buste, elle semblait une créature si jeune, si vigoureuse, si peu touchée par la vie, que jamais un étranger ne l'aurait crue la mère de cette grande jeune fille qui était déjà auprès d'elle et qui lui disait :

— « Quelle imprudence ! Souffrante comme tu étais ce matin, être sortie avec ce soleil, et pourquoi?... »

— « Mais pour venir te prendre et te ramener ! » dit gaiement la comtesse. « J'ai eu honte de m'être écoutée. Je me suis levée, et me voici... Bonjour, Dorsenne. J'espère que vous avez ouvert les yeux tout grands là-haut. Il y a un roman à écrire avec

cette affaire d'Ardea. Je vous le conterai... Bonjour, Maud. Que vous êtes gentille d'avoir fait faire un peu d'exercice à cette paresseuse d'Alba! Elle aurait un autre teint si elle employait ses matinées à marcher... Bonjour, Florent. Bonjour, Lydia. Et le Maître n'est pas là?... Et vous, vieil ami, qu'avez-vous fait de Fanny?... »

Elle avait eu, pour distribuer ces simples « bonjours », une grâce si nuancée, un sourire si particulier pour chacun, — tendre pour sa fille, spirituel pour l'écrivain, reconnaissant pour Mme Gorka, amicalement étonné pour Chapron et Mme Maitland, — familier et confiant pour *Vieil Ami*, comme elle appelait le baron ; elle était si évidemment l'âme de cette petite société que sa seule présence avait comme allumé de la vie dans tous les yeux. Tous commencèrent de lui répondre à la fois, et elle répondait à chacun en marchant vers les voitures qui avaient attendu dans une cour d'honneur capable de contenir vingt carrosses de gala. Et, l'une après l'autre, ces voitures s'avancèrent : le duc de Hafner, le vis-à-vis de Mme Gorka, la victoria de Mme Maitland. Les chevaux piaffaient. Les harnais brillaient. Les valets de pied et les cochers se tenaient dans des livrées si correctes, le suisse du palais Castagna, avec sa longue redingote sur les boutons de laquelle se voyaient les châtaignes symboliques de la famille, avait sous son chapeau galonné une si magnifique prestance, que Julien se trouva soudain grotesque d'avoir imaginé un drame brutal et passionné à l'occasion de pareilles gens.

Demeuré le dernier, et regardant ce départ, il éprouva une fois de plus cette âcre sensation, habituelle à ceux qui, connaissant le dessous des splendeurs du monde, en aperçoivent toute la misère morale et l'enfantillage, et avec une gaieté ironique tout ensemble et indulgente :

— « Vous venez d'être un grand sot, mon ami Dorsenne, » se disait-il en s'asseyant plus démocratiquement dans un de ces petits fiacres ouverts qu'on appelle à Rome une *botte*... « Avoir peur d'une aventure tragique pour cette femme-là et qui se possède à ce degré, c'est à peu près se jeter à l'eau pour empêcher un requin de se noyer... Si elle n'avait pas sur la bouche les baisers de Maitland, je ne m'y connais pas, et dans les yeux toutes les flammes du plaisir !... Elle sortait de son rendez-vous. C'était écrit, pour moi, dans sa toilette commode, dans le rose de ses joues, dans ses petits souliers, faciles à enlever, qui n'avaient pas fait trente pas à pied. Et avec quelle *maestria* elle a jeté son filet de mensonges ! Sa fille, Mme Gorka, la Maitland, comme elle vous a ramassé ce fretin prestement ! Voilà pourquoi je n'aime pas le théâtre. Où trouver une actrice qui ait ce ton pour laisser tomber son : — Le Maître n'est pas là?... » Il se prit à rire tout haut, puis, comme il lui arrivait sans cesse d'imaginer des situations de caractères par delà les situations de sentiments que présente la réalité, sa rêverie affranchie de toute anxiété galopa sur ce nouveau chemin, et employant le mot familier aux cosmopolites d'origine allemande pour désigner une sottise de con-

duite : « J'ai fait une jolie *schlemylade,* » songea-t-il, « comme dirait Hafner, en racontant à Florent l'arrivée imprévue de Gorka. Pourquoi ne pas lui annoncer en propres termes que Maitland est l'amant de la comtesse?... Voilà une conversation à laquelle je voudrais pourtant assister, celle qui va se tenir entre les deux beaux-frères. Serais-je bien surpris d'apprendre que ce nègre en disponibilité est le confident des adultères de son grand homme? C'est un sujet à peindre que celui-là, qui n'a jamais été bien traité : ces amitiés passionnées d'un Tattet pour un Musset, d'un Eckermann pour un Gœthe, d'un Asselineau pour un Baudelaire, cette totale absorption de l'admirateur dans l'admiré. Florent a trouvé que le génie de son grand peintre avait besoin d'une fortune, et il lui a donné celle de sa sœur. S'il trouve que ce génie a besoin d'une passion pour se développer plus encore, il s'entremettra avec délices... Ma parole d'honneur ! il regardait la comtesse tout à l'heure avec reconnaissance. Pourquoi pas, après tout? Lincoln est un coloriste de premier ordre, quoique son désir d'être au courant l'ait égaré dans trop d'imitations. Mais c'est de sa race. La jeune Mme Maitland a de l'esprit comme une anse de panier ; et Mme Steno est une de ces femmes extraordinaires, vraiment créées pour exalter la vitalité d'un artiste. Jamais celui-là n'avait rien fait comme le portrait d'Alba... J'entends le dialogue tout à l'heure : — Tu sais, le Polonais est revenu. — Quel Polonais? — Celui de ta comtesse. — Comment? Tu crois à ces calomnies?...

Maitland sera très beau en prononçant cette phrase inévitable... Ah ! que de comédies on manque ici-bas !... Bon. Ce cocher a commis lui aussi sa schlemylade. Je lui ai dit rue Sistina, près de la Trinité des Monts, et le voici qui prend par la place Barberini au lieu de couper par Capo le Case. C'est ma faute aussi. Je ne regarde plus rien quand la folle du logis se met en branle. Admirons du moins le Triton du Bernin qui souffle de l'eau dans sa conque. Quel sculpteur génial que ce grand homme, et il n'a jamais pensé à la nature que pour la fausser ! Faites donc des esthétiques après cela... »

Ces incohérentes réflexions, durant lesquelles l'écrivain avait de nouveau traversé un tiers de Rome, se résumaient dans une bonne humeur décidément optimiste, comme on peut voir, lorsque le fiacre s'arrêta enfin devant l'adresse donnée. C'était celle d'un fort modeste restaurant décoré de cette enseigne toute toscane : « *Trattoria al Marzocco.* » Et le « *Marzocco* », le lion symbolique de Florence, figurait au-dessus de la porte, appuyant sa forte patte sur l'écusson orné du lis national. L'apparence de cette devanture ne justifiait guère le choix que l'élégant Dorsenne avait fait de cet endroit pour y manger chaque fois qu'il ne dînait pas dans le monde. Mais son dilettantisme n'adorait rien tant que ces sautes subites de sociétés, et le sieur Egiste Brancadori qui tenait le *Marzocco* était un de ces bouffons inconscients comme il allait en cherchant sans cesse dans la vie réelle, de ceux qu'il appelait

ses « *Thébains* », par souvenir du roi Lear. « Je veux dire encore un mot à ce savant Thébain, » s'écrie, on ne sait pourquoi, le prince devenu fou, lorsqu'il rencontre le pauvre Tom dans la lande. Pour que les amis parisiens de Dorsenne, les Casal, les Machault, les Vardes, ces habitués de la table du petit Cercle, ne le jugent pas trop sévèrement, il convient d'ajouter que ce Thébain, né à Florence, était en même temps un cuisinier de premier ordre et que le modeste restaurant avait sa légende. Elle divertissait toujours le paradoxal observateur qu'était Julien. Il disait souvent : « Qui osera jamais écrire les vérités de l'histoire? Celle-ci par exemple : le pape Pie IX ayant demandé à l'empereur Napoléon III de lui prêter quelques troupes pour protéger ses États, ce dernier y consentit, occupation qui eut deux résultats, une haine féroce de la moitié de l'Italie contre la France et la fondation du *Marzocco* par Egiste Brancadori, dit le Thébain ou le Docteur. » C'était encore une plaisanterie du romancier, qui prétendait avoir guéri sa dyspepsie en Italie, grâce à la savante et saine cuisine dudit Egiste. Plus simplement, Brancadori était l'ancien chef d'un grand seigneur russe, d'un des Wérékiew, le propre cousin du véritable père de la jolie Alba Steno. Ce Wérékiew, renommé à Rome pour la délicatesse de ses dîners, était mort subitement en 1866. Quelques habitués de sa maison, conseillés par un officier français de l'armée d'occupation et lassés des clubs, des hôtels et des restaurants ordinaires, s'étaient avisés de se syndiquer et de com-

manditer à leur profit le cuisinier du défunt. Ils avaient fondé avec lui, dans un petit local, une popotte d'espèce supérieure, qu'ils auraient pu, avec un peu de vanité, décorer du nom de cercle culinaire. En lui assurant un minimum de seize repas à sept francs par tête, ils avaient eu pendant quatre années une table exquise à laquelle s'étaient assis tout ce que Rome comptait alors de voyageurs distingués. L'année 1870 avait dispersé cette petite société de gourmets et de causeurs, et le cercle fermé s'était métamorphosé en un restaurant, mais presque inconnu, sinon de quelques artistes ou des diplomates qu'attiraient la tradition des anciennes splendeurs de l'endroit et surtout la connaissance des talents du « docteur ». Il n'était pas rare que les trois petites salles qui composaient l'établissement fussent remplies, vers les huit heures, de cravates blanches, de gilets blancs et de fracs de soirée. Pour le cosmopolite Dorsenne, c'était un coup d'œil singulièrement divertissant que celui-là : un coin d'ambassade d'Angleterre ici, un coin d'ambassade russe plus loin, deux attachés allemands ailleurs, deux secrétaires français auprès du Saint-Siège, un autre auprès du Quirinal. Ce qui intéressait davantage encore le romancier, c'était la conversation du « docteur » lui-même, du génial Brancadori, qui ne savait ni lire ni écrire. Mais il avait gardé un souvenir vivant de tous ses anciens convives, et quand il se sentait en confiance, debout au seuil de sa cuisine dont la propreté le rendait insolemment fier, il mimait des anecdotes de la

Rome si curieuse de sa jeunesse. Ses gestes d'illettré si conformes à la physionomie des choses, son masque mobile et son parler toscan, ce fin parler qui adoucit en *h* tous les *c* durs entre deux voyelles, donnaient une saveur à ses récits dont un curieux de vérité locale devait raffoler. Le matin surtout, quand il n'y avait guère personne dans le restaurant, il abandonnait volontiers ses fourneaux pour bavarder, et si Dorsenne avait donné l'adresse du *Marzocco* à son cocher en sortant du palais Castagna, ç'avait été dans l'espoir que le vieux chef lui esquisserait à sa manière l'histoire de la ruine d'Ardea. Brancadori était justement debout auprès du comptoir où trônait sa nièce, la signorina Sabatina, charmant visage florentin au menton un peu long, au front un peu large, au nez un peu court, à la bouche sinueuse, aux grands yeux noirs dans un teint doré, avec des cheveux ondulés, qui rappelait d'une manière saisissante le type favori du premier Ghirlandajo.

— « Tenez, mon oncle, » dit cette jeune fille aussitôt qu'elle eut aperçu Dorsenne, « où avez-vous mis la lettre que l'on a apportée pour le prince?... » En Italie, tout étranger est prince ou comte, et la profonde bonhomie qui règne dans les mœurs donne à ces titres, dans la bouche de celui qui les décerne ainsi, une amabilité le plus souvent exempte de calcul. Il n'y a pas de pays au monde où règne une plus véritable et plus charmante familiarité de classe à classe, et Brancadori en donna une preuve tout de suite en traitant de « caro lei », c'est-

à-dire de « mon cher », celui que sa nièce avait blasonné d'une couronne fermée, et il s'écriait, en fouillant dans les poches de la veste en alpaga qu'il portait par-dessus son tablier d'office :

— « *A testa bianca spesso cervello manca* (1)... — Je l'avais mise dans la poche de mon habit, pour être plus sûr de ne pas l'oublier... Et j'ai changé d'habit parce qu'il faisait chaud. Je l'ai laissé avec la lettre à l'appartement.... »

— « Vous l'enverrez chercher après le déjeuner, » dit Dorsenne.

— « Non, » reprit la jeune fille en se levant, « c'est à deux pas, et j'y cours. C'est le concierge du palais où habite Son Excellence qui l'a apportée lui-même en insistant pour qu'on la remette tout de suite... »

— « Eh bien, allez la chercher, » répondit Julien, qui ne put, malgré l'habitude, s'empêcher de sourire de cet anoblissement de sa maison après celui de sa personne, « et moi, je resterai à causer avec mon docteur en attendant qu'il me donne son ordonnance de ce matin, c'est-à-dire son menu... Devinez d'où je viens, Brancadori? » ajouta-t-il, sûr de provoquer la curiosité d'abord, puis le bavardage du cuisinier ; « du palais Castagna, où l'on va tout vendre... »

— « Ah ! per Bacco ! » s'écria le Toscan avec une visible douleur sur le parchemin de son vieux visage roussi au feu de quarante ans de casseroles,

(1) A tête blanche souvent cervelle manque.

« si défunt le prince Urbain voit cela de l'autre monde, le cœur lui en crève, je vous le jure... La dernière fois qu'il est venu dîner ici, c'était il y a dix ans, pour la saint Joseph ; il m'avait dit : « Vous « me ferez des beignets, Egiste, comme ceux que « nous mangions autrefois avec M. d'Épinay, « M. Clairin, Fortuny et ce pauvre Henri Regnault. » Et il était content ! Il s'attardait à me parler : « Egiste », me disait-il, « je peux aller à mon destin ! « Je n'ai qu'un fils, mais je lui laisse six millions « et le palais. Si c'était Gigi, je serais moins tran- « quille, mais avec Peppino... » — Gigi, c'était l'autre, l'aîné, qui est mort, le gai, qui venait ici tous les jours, du temps de ces messieurs, un brave garçon, mais si mauvais sujet !... Il fallait l'entendre raconter sa visite chez Pie IX le jour où il eut converti un Anglais. Oui, Excellence, il l'avait converti, en lui prêtant par erreur un livre de piété au lieu d'un roman. Cet Anglais prend le livre, le lit, en lit un autre à la suite, un troisième. Il se fait catholique. Le Gigi, qui n'était pas très bien au Vatican, court se vanter de ce haut fait au Saint-Père... « Regarde un peu, mon fils, » dit Pie IX, « de « quels moyens notre bon Seigneur Dieu va se « servir !... » Ah ! celui-là les aurait du moins mangés en s'amusant, ces millions, au lieu que Peppino... ! Ils ont tous passé dans les signatures. Pensez donc, le prince d'Ardea, ce nom en valait de l'argent ! Il joue à la Bourse, il perd, il rejoue, il perd encore, et le voilà à parafer des lettres de change après des lettres de change... Et je parafe,

et je parafe, et chaque fois qu'il faisait ce petit geste, comme moi avec mon crayon, — seulement, moi, je ne sais pas signer mon nom, — c'étaient des cent mille, des deux cent mille francs qui couraient le monde... Et maintenant il va falloir qu'il quitte sa maison et qu'il quitte Rome... Qu'est-ce qu'il y ferait, Excellence, je vous le demande? » Et secouant sa tête, il ajouta : « Il devra reconstruire sa fortune à l'étranger... Nous disons cela en Toscane : « Celui qui gaspille l'or avec les mains ira le « chercher avec les pieds... » Mais voilà Sabatina qui revient. Elle a fait la chose, leste comme un chat... »

L'impayable mimique du bonhomme, ses proverbes, le joli fond d'habitudes dessiné derrière son récit par le souvenir de cette fête de Saint-Joseph où toutes les boutiques de friture portent écrit le sacramentel : « Bignè, » le mot du goguenard Pie IX reproduit avec l'accent du vieux pape, l'originale évocation de l'héritier des Castagna signant et signant toujours, cette explication grossière de sa ruine, très vraie au demeurant, — tout dans ce récit avait amusé Dorsenne. Il savait assez l'italien pour apprécier les intraduisibles finesses de langue de cet homme du peuple. — Mais est-on jamais du peuple quand on est de Florence? — Il riait encore au moment où la madone en rupture de fresque, comme il appelait quelquefois la jeune fille, lui remit une enveloppe dont la suscription changea aussitôt son sourire en une moue de contrariété non dissimulée. Il repoussa de la main le menu

du jour que lui présentait le vieux cuisinier et il dit avec brusquerie : « Je crains bien de ne pas rester à déjeuner... » Puis, ouvrant la lettre : « Non, je ne peux pas, adieu. » Et il sortit, d'une manière si évidemment troublée et précipitée que l'oncle et la nièce échangèrent un regard en souriant. Ces véritables Méridionaux ne pouvaient croire chez un beau jeune homme tel que Dorsenne à d'autres soucis qu'à des soucis de cœur.

— « *Chi ha l'amor nel petto,...* » dit la signorina Sabatina.

— « *Ha lo spron nei fianchi,...* » répondit l'oncle.

Ce naïf adage, qui assimile au coup d'éperon donné dans les flancs du cheval la pointe aiguë que la passion nous enfonce dans la poitrine, n'était pas vrai de Dorsenne. L'application de ce proverbe à la circonstance n'était cependant pas entièrement fausse, et le romancier le commentait lui-même à sa façon, quoique sous une autre forme, en se répétant tout le long de la rue Sistina, pleine d'un soleil qui augmentait son énervement : « Non, pour ça, non, je ne veux pas me mêler de cette affaire-là. Je vais le lui dire tout haut et ferme... » Et il reprenait le billet dont la lecture lui avait soudain donné une crise d'inquiétude plus forte encore que les deux de la matinée. Il ne s'était pas trompé en reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture de Boleslas Gorka, et voici en quels termes, effrayants de mystère dans la situation présente, ce court message était rédigé :

« *Je vous sais tellement mon ami, cher Julien, et j'ai pour votre caractère si chevaleresque et si français une telle estime que j'ai décidé de m'adresser à vous dans une circonstance de ma vie tout à fait tragique. J'ai besoin de vous voir* immédiatement, *et je vous attends chez vous. J'envoie un billet pareil au Cercle de la Chasse, un chez le libraire du Corso, un autre chez votre antiquaire. Où que mon appel vous trouve, quittez tout et venez. Vous me sauverez plus que la vie. Pour une raison que je vous dirai, mon retour est absolument secret.* PERSONNE, *vous entendez, ne le connaît que vous. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage à l'ami si sûr que vous êtes et que j'embrasse de cœur.*

« B. G. »

— « Il est parfait ! » se répétait Dorsenne en froissant cette lettre avec une colère croissante. « Il m'embrasse de cœur !... Je suis son plus sûr ami !... Je suis chevaleresque, Français, la seule personne qu'il estime !... Quelle commission va-t-il me prier de faire pour lui, affreusement désagréable? Dans quel guêpier va-t-il me demander de me jeter, à moins qu'il m'y ait jeté déjà?... Je la connais, cette école des gaffeurs à protestations. — C'est entre nous à la vie et à la mort, n'est-ce pas? Rendez-moi service !.... — Et ils vous bouleversent vos habitudes, ils vous saccagent votre temps, ils vous embarquent dans des tragédies, et quand vous leur dites : Non, — là, carrément, — ils vous accusent d'égoïsme ou de trahison !.... C'est ma

faute aussi. Pourquoi ai-je écouté ses confidences? Est-ce que je ne sais pas cela depuis des années qu'un homme qui vous raconte ses amours, quand il ne vous connaît pas, car nous ne nous connaissions pas de huit jours, lui et moi, est une canaille, un cabotin ou un fou, les trois quelquefois? Et avec les canailles, les cabotins et les fous, il n'y a pas de relations possibles... Mais voilà. Il m'amusait, dans le commencement, quand il me détaillait son intrigue *sans me nommer la personne*, comme ils font tous. Il m'a encore amusé par son manège pour arriver à me la nommer sans manquer à ce que les gens du monde appellent l'honneur. Et dire que les femmes y croient, à cet honneur et à cette discrétion !... Et puis c'était le plus sûr moyen d'avoir mes grandes et petites entrées chez la Steno et d'approcher d'Alba... Je crois que je vais la payer cher, ma flirtation romaine... Nous allons bien voir. Si Gorka est Polonais, je suis Lorrain. Il y a un proverbe sur notre nom aussi, à nous autres, et l'héritier des Castellans ne me fera faire que ce qui me conviendra, pas un geste de plus. »

C'est avec cette mauvaise humeur et cette résolution que Julien s'engagea sous la porte de sa maison. Si cette demeure n'était pas le palais célébré par la signora Sabatina, elle n'était pas non plus la banale caserne moderne qui se multiplie aujourd'hui dans la Rome nouvelle, comme dans le Paris contemporain, comme dans le récent Berlin, comme dans certaines rues de Londres ouvertes ces temps derniers aux environs de Hyde Park. C'était

une vieille bâtisse, dressée en promontoire sur la place de la Trinité-des-Monts, à l'angle des deux rues Sistina et Gregoriana. Quoiqu'elle se trouvât réduite à l'état de simple pension plus ou moins bourgeoise, cette maison a son surnom marqué dans certains guides, et comme tous les coins de la vieille Rome elle garde les traces d'une glorieuse légende artistique. Les petites colonnes du porche qui la précède la font appeler le *Tempietto*, ou petit temple, et plusieurs personnages chers aux artistes y ont habité, depuis le paysagiste Claude Lorrain. A deux pas de là, presque en face, a vécu Poussin, et l'un des plus grands parmi les lyriques anglais modernes, Keats, est mort tout auprès, ce John Keats dont le tombeau se voit à Rome aussi, dans le cimetière que domine la pyramide de Cestius, avec cette mélancolique épitaphe tracée par lui-même :

Here lies one whose name was writ on water...

Il était rare que Dorsenne revînt chez lui sans se répéter la traduction qu'il avait essayée de ce beau vers :

Ci-gît un dont le nom fut écrit sur de l'eau...

Cette fois ce fut d'une manière beaucoup plus prosaïque qu'il effectua son entrée. Car il s'adressa au concierge avec l'accent d'un mari jaloux ou d'un débiteur traqué par des créanciers :

— « Vous avez donc donné la clef à quelqu'un, Tonino?... » demanda-t-il.

— « Mais M. le comte Gorka a dit que Son Excellence l'avait prié de l'attendre chez lui, » répondit le vieil homme avec une timidité rendue plus comique par la coupe formidable de sa moustache grise et de sa barbiche blanche qui faisaient de lui une caricature du feu roi Victor-Emmanuel. Il avait servi en 59 sous le *Galantuomo*, et il rendait ainsi son hommage de vétéran de Solferino à cette glorieuse mémoire. Avec cela, il était timide comme un petit enfant, et ses gros yeux toujours effarouchés roulaient avec épouvante sous des sourcils de grenadier au moindre embarras. Il répétait : « Oui, que Son Excellence l'avait prié de l'attendre,... » tandis que Dorsenne montait quatre à quatre en disant lui-même tout haut :

— « De plus en plus parfait... Mais, cette fois, la familiarité passe les bornes, et c'est presque tant mieux. Je vais me montrer si étonné et si mécontent dès l'abord que je serai tout à mon aise pour refuser à cet indiscret ce qu'il me demandera... »

Et se raidissant dans sa colère, l'écrivain se prémunissait à l'avance contre une faiblesse singulière qu'il se connaissait trop. Elle dérivait chez lui, non pas d'une volonté insuffisante, mais d'une perception trop vive des motifs et des mobiles auxquels obéissaient les personnes avec lesquelles il était en conflit. Il allait éprouver une fois de plus, la porte à peine ouverte, qu'il n'y a pas de pire dissolvant de la rancune que la curiosité intelligente. La sienne fut en effet éveillée aussitôt, quoi qu'il en eût, par un bien simple détail, mais qui

achevait de prouver dans quelles conditions étranges le grand seigneur polonais avait voyagé : son nécessaire, son pardessus et son chapeau étaient posés sur la table de l'antichambre, encore blanchis de la poussière du train. Évidemment Gorka s'était abattu tout droit de Varsovie sur la place de la Trinité-des-Monts. En proie à quel délire de passion? Dorsenne n'eut pas plus le loisir de se le demander qu'il n'eut la présence d'esprit de se composer une attitude serrée qui coupât court à la familiarité de son étrange visiteur. Au bruit qu'avait fait en s'ouvrant la porte de l'antichambre, Boleslas s'était précipité. Et déjà il saisissait les deux mains de l'hôte dont il avait violé le domicile. Il les lui serrait. Il le contemplait avec des yeux de fièvre, de ces yeux qui n'ont pas dormi depuis des heures et des heures, et il balbutiait en l'entraînant dans le petit salon :

— « Vous voilà, Julien, vous voilà !... Ah ! merci d'être venu à mon appel et tout de suite !... Laissez-moi vous regarder, que je sois bien sûr que j'ai un ami auprès de moi, quelqu'un en qui croire, avec qui parler, sur qui m'appuyer... Si cette solitude avait duré, je vous le jure, je serais devenu fou... »

Quoique l'amant de Mme Steno appartînt à cette race des nerveux excitables qui outrent sans cesse l'expression de leurs sentiments les plus sincères par une inconsciente griserie de la parole et du geste, son visage portait la trace d'un trouble trop profond pour n'être pas saisissant. Julien, qui l'avait vu partir, trois mois auparavant, si radieux

d'une beauté presque lumineuse, resta saisi de le retrouver changé à ce point par cette courte absence. C'était bien toujours le même Boleslas Gorka, célèbre comme joli homme, cet admirable animal humain si fin et si fort dans lequel il tenait des siècles d'aristocratie. — Les comtes de Gorka appartiennent à cette antique maison de Lodzia à laquelle se rattachent tant d'illustres familles polonaises, les Opalenice-Opalenski, les Bnin-Bninski, les Ponin-Poninski et beaucoup d'autres. — Seulement ses joues étaient maigres sous sa longue barbe brune à reflets fauves, une fatigue immense se lisait dans les paupières comme mâchurées de veilles, dans les méplats du masque creusé, dans les narines qui semblaient pincées, dans le teint dont la noble pâleur se fonçait en taches terreuses. Les traces de la souillure du voyage empreintes sur ce visage en accentuaient encore la cruelle altération. Et cependant l'élégance native de cette physionomie et de ce corps donnait de la grâce à cette lassitude. Boleslas, dans la vigoureuse et souple maturité de ses trente-quatre ans, réalisait un de ces types de beauté virile si accomplis qu'ils résistent aux plus dures épreuves. Les excès de l'émotion, comme ceux du libertinage, semblent parer seulement ces hommes-là d'un nouveau prestige ; et le fait est que dans le décor tout intellectuel de cette chambre d'écrivain, parmi cet amas de livres, de photographies, de gravures, de tableaux et de moulages, cette apparition d'une figure rongée par les âcres souffrances de la passion revêtait une

poésie à laquelle Dorsenne ne pouvait demeurer entièrement insensible. L'atmosphère imprégnée de tabac russe et la vapeur bleuâtre qui flottait dans cette chambre révélaient de quelle manière l'amant trahi avait trompé son impatience, et, au milieu du bureau, une coupe italo-grecque avec une bacchanale peinte en rouge sur fond noir, dont Julien était très fier, montrait les débris d'une trentaine de cigarettes presque aussitôt jetées qu'allumées. Les bouts de carton en avaient été mâchonnés avec un énervement qui se lisait dans l'être tout entier du jeune homme, pendant qu'il répétait d'un accent à faire trembler, tant il était sombre :

— « Oui, je serais devenu fou... »

— « Calmez-vous, mon cher Boleslas, je vous en supplie, » répondait Dorsenne. Qu'était devenue sa mauvaise humeur de l'escalier? Mais comment la conserver en présence d'un personnage si évidemment hors de lui-même? Et Julien continuait, parlant à son compagnon comme on parle à un enfant malade : « Voyons, asseyez-vous... Soyez un peu plus tranquille, puisque je suis là. Vous avez eu raison de compter sur mon amitié... Confessez-vous. Expliquez-moi ce qui se passe. S'il y a un conseil à vous donner, je suis prêt. Un service à vous rendre, je suis prêt encore... Mon Dieu ! dans quel état je vous retrouve !... »

— « N'est-ce pas? » dit l'autre avec une espèce d'ironique orgueil. Il suffisait qu'il eût un spectateur de ses chagrins, pour qu'il les étalât avec une secrète vanité, si réels fussent-ils. « N'est-ce pas, »

insista-t-il, « que l'on voit comme j'ai souffert?... Et là, ce n'est rien, » il montra son visage d'un geste découragé. « C'est ici qu'il faudrait lire, » et il se frappa la poitrine. Puis, passant ses mains sur son front et ses yeux, comme pour exorciser un cauchemar : « Mais vous avez raison. Il me faut du calme. Ou bien je suis perdu... » Et après un silence durant lequel il paraissait avoir ramassé ses idées et pris de nouveau une pleine conscience de sa volonté, car sa voix s'était faite décidée et brève, il commença : « Vous savez que je suis ici à l'insu de tout le monde et même de ma femme?... »

— « Je le sais, » répondit Dorsenne, « je quitte la comtesse à l'instant même. Nous avons visité ce matin le palais Castagna avec elle, Hafner, Mme Maitland, Florent Chapron. » Il prit un temps et il ajouta, pensant qu'il valait mieux ne pas mentir sur des points inutiles : « Il y avait aussi Mme Steno et Alba... »

— « Et personne d'autre? » interrogea Boleslas avec un regard si aigu que l'écrivain dut déployer toute sa force pour voiler lui-même le sien, et il répondit :

— « Personne d'autre. »

Il y eut un silence entre les deux hommes. Dorsenne venait de comprendre, à cette déconcertante interrogation, de quelle allure marcherait un entretien engagé de la sorte. Gorka, couché maintenant plutôt qu'assis sur le divan de l'étroite pièce, avait dans le reploiement de toute sa personne sur elle-

même quelque chose d'une bête qui, dans une minute, bondira. Visiblement il était arrivé chez Julien en proie à cette folie de *savoir* qui est pour la jalousie ce qu'est la soif pour certains supplices. Quand on aura bu cette goutte d'eau amère de la certitude, on n'agonisera pas moins. Pourtant on marcherait vers elle, les pieds nus sur des pavés ardents, sans même sentir cette brûlure. Les motifs qui avaient décidé Boleslas à choisir l'écrivain français pour lui arracher une révélation étaient d'ordres très divers et démontraient que le caractère félin de sa physionomie ne trompait pas. Il connaissait Dorsenne beaucoup mieux que Dorsenne ne le soupçonnait. Il le savait étourdi et nerveux d'une part, et de l'autre assez perspicace. Si donc il y avait une intrigue entre Maitland et Mme Steno, Julien l'avait pénétrée certainement, et, attaqué d'une certaine manière, il se trahirait non moins certainement. En outre, — car cette nature de violence, de ruse et d'étalage abondait en complexités, — Boleslas, qui admirait passionnément le talent du romancier, éprouvait une sorte d'indéfinissable attrait à se montrer devant lui sous son jour d'amant frénétique et déchaîné. Il était de ces gens qui se feraient photographier sur leur lit de mort, tant ils attachent d'importance naïve à leur personne, — ce qui ne les empêche pas de mourir vraiment et quelquefois très bravement. Il se fût sans doute indigné, de la meilleure foi du monde, si l'auteur d'*Une églogue mondaine* l'eût portraituré vivant dans un livre, lui et ses amours

avec la comtesse Steno, et cependant il ne s'était rapproché de l'écrivain cet hiver et il ne l'avait choisi pour confident qu'avec un vague désir de l'impressionner. Il avait rêvé de lui suggérer quelque création à sa ressemblance, tout en croyant céder simplement, et cédant en effet au besoin de se raconter dont on étouffe dans certaines crises morales. Oui, tout était complexe dans Gorka, car il ne se contentait pas de tromper sa femme avec la profondeur d'hypocrisie que supposait cette affreuse organisation de son adultère : cette noble et confiante créature liée d'amitié avec la fille de la maîtresse de son mari. Il prétendait la tromper avec remords, et n'avoir jamais cessé de lui porter une affection aussi douloureuse que respectueuse. C'était vrai aussi. Mais il fallait être Dorsenne pour admettre de pareilles anomalies, et cette sensation rare d'être compris dans les égarements les plus invraisemblables de son cœur achevait d'attacher le jeune comte à quelqu'un qui était tout ensemble un sûr confident, un peintre possible, un complice moral. Il s'agissait maintenant d'en faire, ce qui était moins facile, son policier involontaire.

— « Vous voyez, » reprit-il tout d'un coup, « à quelles misérables enquêtes de détail j'en suis descendu, moi qui ai toujours eu horreur de l'espionnage comme d'un affreux avilissement. Je viens de vous questionner sans franchise, quand vous êtes mon ami !... C'est toute mon histoire, ces deux mouvements que j'ai eus devant vous depuis deux minutes. J'ai voulu ruser avec vous, et puis j'ai eu

honte... La passion me prend. Elle me tord. N'importe quelle infamie se présente : tout à l'heure une vilenie, à un autre moment une action pire. Je m'y précipite, et puis j'ai peur. Oui, j'ai peur de moi !... Mais c'est que je viens de tant souffrir !... Vous ne comprenez pas? Eh bien ! écoutez, » continua-t-il en enveloppant de nouveau Dorsenne d'un de ces regards dont l'avidité scrutatrice ne laisse pas échapper un geste, un mouvement de paupières chez celui que l'on observe ainsi, « et dites si vous avez jamais imaginé pour un de vos romans une situation pareille à la mienne... Vous vous rappelez les transes mortelles où j'ai vécu cet hiver, avec la présence de mon beau-frère chez moi, et ce danger continu qu'il ne se fît mon dénonciateur auprès de ma pauvre Maud, par sottise, par vertu britannique, par antipathie. Est-ce qu'on sait jamais?... Vous vous rappelez aussi comme ce voyage en Pologne m'a coûté, après ces longs mois d'angoisse? Cet embarras d'affaires et cette maladie de ma tante survenus juste à l'époque où j'étais délivré d'Ardrahan me donnèrent une funeste impression... J'ai toujours cru aux pressentiments. J'en avais un, comme au jeu. Je sentais la série noire. Je ne me trompais pas. Dès la première lettre que je reçus, — de qui vous devinez, — je compris qu'il se passait à Rome quelque chose qui me menaçait dans ce que j'avais de plus cher au monde, dans cet amour auquel j'ai tout sacrifié, vers lequel j'ai marché en piétinant le plus noble cœur... Catherine allait-elle cesser de m'aimer? Quand on a enfermé deux années

de vie dans une passion, — et quelles années ! — on y tient par des fibres cruellement profondes... Je vous passe le récit de ces premières semaines employées à courir de-ci de-là, à faire des visites à des parents, à converser avec des hommes de loi, à soigner la vieille princesse malade, à remplir mon devoir envers mon fils enfin, puisque la moitié de cette fortune lui reviendra. Et toujours, toujours cette idée fixe : Catherine ne m'écrit plus comme autrefois, elle ne m'aime plus... Ah ! si je pouvais vous les montrer, ses lettres des autres absences?... Vous avez bien du talent, Julien, vous n'en avez jamais composé de plus belles... »

Il se tut, comme si la partie de sa confession de laquelle il s'approchait lui coûtait un trop grand effort, et Dorsenne insista à son tour :

— « Un changement de ton dans une correspondance ne suffit cependant pas à expliquer la fièvre où je vous vois... »

— « Non, » reprit Gorka, « mais il n'y eut pas qu'un changement de ton. Je me plaignis. Pour la première fois ma plainte ne trouva pas d'écho. Je menaçai de cesser d'écrire. Elle ne me répondit pas. J'écrivis pour demander pardon. Comme on est lâche ! Je reçus une lettre si froide que j'en écrivis une de rupture. Nouveau silence... Ah ! Vous vous rendrez compte à présent du terrible effet que me produisit dans un trouble pareil une autre lettre, non signée, celle-là, que je reçus il y a quinze jours. Elle m'arriva un matin, toute seule. Elle portait le timbre de Rome. Je ne reconnais pas l'écriture.

J'ouvre. Je vois deux feuilles de papier sur lesquelles étaient collés des mots imprimés, découpés à même un journal français. Je vous répète, pas de signature. C'était un billet anonyme... »

— « Et vous l'avez lu? » interrompit Dorsenne. « Quelle folie !... »

— « Et je l'ai lu, » répondit le comte. « Il débutait par des phrases d'une effrayante exactitude sur ma propre situation... Que nos histoires, à nous, soient connues des autres, nous devrions le savoir puisque nous connaissons les leurs... Nous devrions penser, par conséquent, que nous sommes en proie à la férocité de leur indiscrétion, comme ils sont en proie à la nôtre. Cela fait cruellement mal pourtant, je vous le jure, de le constater. Mais ce qui rendait cette exactitude du début de ce billet vraiment infernale, c'est qu'elle servait de garantie et de preuve à l'exactitude de la fin. Et la fin, c'était le récit détaillé, minutieux, implacable, d'une intrigue que Mme Steno avait nourrie pendant mon absence, et avec qui? avec l'homme de qui je me suis toujours le plus défié, avec ce gâcheur de couleurs, qui a dû faire une première fois le portrait d'Alba, — et cette fois, je l'ai empêché, — cela m'a bien servi d'ailleurs ! — avec ce drôle qui s'est abaissé à ce honteux mariage d'argent et qui se dit artiste, avec cet Américain de table d'hôte, avec Lincoln Maitland !... »

Quoique la haine enfantine et injuste des jaloux, — cette haine qui nous dégrade en abaissant celui que l'on nous préfère, — empoisonnât de son flot

amer le cœur de Gorka, comme elle empoisonnait cette fin de son discours, il n'avait pas cessé de surveiller Dorsenne. Il s'était levé du divan à moitié, et, appuyé sur ses poignets, il avait avancé la tête en prononçant le nom de son rival, comme pour envelopper l'écrivain de son observation. Ce dernier, par bonheur, avait été saisi d'indignation à la nouvelle de la lettre anonyme, et il répétait avec un étonnement qui ne permettait à son interlocuteur de rien deviner :

— « Quelle infamie ! Mais quelle infamie !... »

— « Attendez, » reprit Boleslas, « et ce n'était qu'un début... Le lendemain je recevais une autre lettre écrite et envoyée dans les mêmes conditions ; le surlendemain une troisième. J'en ai douze, entendez-vous? — douze, — dans mon portefeuille, toutes composées avec cette même atroce connaissance du milieu où nous vivons qui m'avait affolé dès la première. Concevez-vous cela comme supplice? Je recevais en même temps des lettres de ma pauvre femme, et tout concordait, dans cette triste série, d'une concordance affreuse. La lettre anonyme me disait : « Aujourd'hui, ils ont eu un rendez-« vous, de deux heures à quatre, » et Maud m'écrivait : « Je n'ai pas pu sortir aujourd'hui, comme « c'était convenu avec Mme Steno, elle avait la « migraine. » Et ce portrait d'Alba, que Catherine m'avait annoncé comme en courant? Les lettres anonymes m'en racontaient les péripéties, les prolongations de séance, de ces commodes séances, tandis que ma femme m'écrivait : « Nous sommes

« encore allés voir le portrait d'Alba, hier. Le peintre a défait ce qu'il avait fait... » Enfin, il m'a été impossible d'y tenir. Avec leur abominable précision de détails, les lettres anonymes m'avaient donné même l'adresse du lieu de leurs rendez-vous... Je suis parti. Je me suis dit : Si j'annonce mon arrivée à ma femme, ils la sauront, ils m'échapperont. Je voulais les surprendre. Je voulais... Est-ce que je le sais, ce que je voulais? Je voulais ne plus souffrir cette agonie d'incertitude. Je monte dans le train, je ne m'arrête ni jour ni nuit. Je laisse mon valet de chambre hier à Florence. Et ce matin j'étais à Rome... Mon plan s'était dessiné en route. Je prenais un appartement en face du leur, dans la même rue, dans la même maison peut-être. Je les épiais, un jour, deux jours, une semaine. Et puis... Le croiriez-vous? C'est dans le fiacre qui me conduisait droit vers cette rue que j'ai vu clair soudain en moi, et que j'ai eu peur. J'avais ma main sur la crosse de ce revolver. » Et il tira l'arme de sa poche pour la jeter sur le canapé, comme s'il voulait repousser une nouvelle tentation. « Je m'aperçus aussi clairement que je vous vois, tuant ces deux êtres, si je les surprenais, comme deux bêtes... En même temps, je vis mon fils et ma femme... Entre l'assassinat et moi, il y avait peut-être juste la distance qui me séparait de cette fatale rue... Et j'ai senti qu'il fallait fuir tout de suite, fuir cette rue, fuir ces coupables, s'ils le sont vraiment, me fuir moi-même. Votre nom a traversé mon esprit, et je suis venu vous crier : Mon ami,

voilà où j'en suis, je me noie, je suis perdu, sauvez-moi... »

— « Mais vous l'avez trouvé vous-même, le salut, » répondit Dorsenne. « C'est votre fils et c'est votre femme. Revoyez-les d'abord, et, si je ne vous promets pas que vous ne souffrirez plus, vous ne serez plus tenté par cette épouvantable idée... » Et il lui montra aussi le pistolet, dont le canon luisait sous le coup d'un rayon de soleil insinué par la croisée. Puis, comme la pitié très vraie dont l'avait secoué le récit de Boleslas n'abolissait pas plus l'auteur en lui que l'émotion n'avait aboli la finesse et la vanité chez le conteur lui-même, il ajouta : « Et vous l'aurez d'autant moins, cette idée, que vous aurez pu vérifier *de visu* ce que valent ces lettres anonymes. Douze lettres en quinze jours et composées avec ce procédé, de menu découpage de combien de journaux ! Et l'on prétend que nous inventons des noirceurs dans nos livres !... Si vous voulez, nous chercherons ensemble qui peut bien avoir élaboré cette jolie petite scélératesse. C'est Judas, Rodin, Iago, — ou Iaga... Mais ce n'est pas le moment de nous perdre dans ces hypothèses... Êtes-vous sûr de votre valet de chambre? Oui, puisque vous l'avez emmené et laissé. Vous lui envoyez une dépêche, et dans cette dépêche la copie d'une autre dépêche adressée à Mme Gorka. Votre homme l'expédiera ce soir même. Vous annoncez votre arrivée pour demain en faisant allusion à une lettre soi-disant écrite de Varsovie et qui se sera perdue. Vous prenez ce soir ici le train pour Florence, d'où vous

repartez cette nuit même. — Vous êtes à Rome demain matin, de nouveau et officiellement. Vous aurez évité, non pas le malheur de devenir un assassin, car vous n'auriez surpris personne, j'en suis bien sûr, mais celui beaucoup plus grave, pour l'avenir de votre ménage, d'éveiller les soupçons de Mme Gorka. — Est-ce promis?... » Et Dorsenne se leva pour préparer sur sa table une plume, du papier : « Allons, faites la dépêche tout de suite, et rendez grâce à votre bon génie qui vous a conduit chez un ami dont le métier consiste à imaginer le moyen de résoudre des situations insolubles... »

— « Vous avez raison, » dit Boleslas après avoir pris en main la plume que lui tendait l'autre, « c'est le salut, la sagesse... » Puis, jetant cette plume comme il avait fait le revolver : « Je ne peux pas... Non, je ne peux pas, tant que j'ai ce doute en moi... Non. C'est trop horrible. Je les vois trop... Vous me parlez de ma femme. Mais vous oubliez qu'elle m'aime. Et au premier regard elle lira en moi, comme vous y lisez... Vous ne vous rendez pas compte de ce qu'il m'a fallu d'efforts depuis deux ans pour qu'elle ne devinât rien. J'étais heureux, et il est aisé de tromper quand on n'a rien à cacher que du bonheur... Aujourd'hui, nous ne serions pas ensemble depuis cinq minutes qu'elle chercherait, — et elle trouverait... Non. Non. Je ne veux pas. Autre chose. Il me faut autre chose... »

— « Mais, malheureux, » répondit Julien, « je ne peux pas vous la donner, cette autre chose. Il n'y a point d'opium pour endormir des doutes

comme celui que ces horribles lettres anonymes ont mis en vous. On ne fait pas aux gens des piqûres de confiance, que diable ! comme des piqûres de morphine... Seulement, si vous ne suivez pas mon conseil, ce n'est pas un doute qu'aura Mme Gorka, c'est une certitude. Il est déjà trop tard peut-être. Voulez-vous que je vous dise ce que je vous ai caché tout à l'heure, quand je vous ai vu si troublé? Vous n'avez pas employé beaucoup de temps pour venir de la gare chez moi, et, probablement, vous n'avez pas mis deux fois la tête hors de votre fiacre. Eh bien ! on vous a rencontré. Qui? Montfanon. Et il me l'a dit ce matin presque sur le seuil du palais Castagna. Si je n'avais pas compris par une phrase de votre femme qu'elle ignorait votre présence à Rome, c'est moi, entendez-vous? moi qui la lui dénonçais... Jugez maintenant votre situation !... »

Il avait parlé avec un trouble qui n'était pas joué, tant il se sentait ému par l'évidence du danger que représentait l'obstination de Gorka. Ce dernier, qui avait recommencé de se replier sur lui-même, eut un éclair étrange dans ses yeux jaunes. Sans doute cet énervement de son interlocuteur marquait la minute qu'il attendait pour frapper un coup décisif. Il se leva d'un élan si brusque qu'il fit reculer Dorsenne. Il lui prit les deux mains comme tout à l'heure, avec une telle force que pas un tressaillement de celui qu'il serrait ainsi ne pût lui échapper :

— « Si, Julien, vous l'avez, ce moyen de me

soulager, vous l'avez,... » dit-il d'une voix devenue rauque par l'excès de l'anxiété.

— « Mais lequel? » demanda l'écrivain.

— « Lequel? — Vous êtes un honnête homme, Dorsenne, vous êtes un grand artiste, vous êtes mon ami, et un ami lié à moi d'un lien sacré, presque un frère d'armes, vous, le petit-neveu d'un héros qui a versé son sang à côté de mon grand-père à Somo-Sierra !... Donnez-moi votre parole d'honneur que vous êtes absolument certain que Mme Steno n'est pas la maîtresse de Maitland, que vous ne l'avez jamais ni pensé, ni entendu dire, et je vous croirai, et je vous obéirai. — Allons donc !... » continua-t-il en serrant les mains de l'écrivain avec plus de fièvre encore. « Vous voyez bien que vous hésitez !... »

— « Non, » dit Julien en se dégageant de cette farouche étreinte, « je n'hésite pas... Je vous plains. Quand je vous l'aurai donnée, cette parole, est-ce qu'elle aura cinq minutes de valeur pour vous?... Est-ce que vous ne serez pas persuadé tout de suite que je me parjure pour éviter un malheur?... »

— « Vous hésitez, » interrompit Boleslas, qui répéta ces mots deux fois encore. « Vous hésitez... » Puis, avec un éclat de rire terrible, tant il y passait de férocité frémissante : « C'était donc vrai ! D'ailleurs, j'aime mieux cela. C'est affreux de savoir, mais on souffre moins... De savoir !... Comme si je ne savais pas qu'elle a eu des amants avant moi, comme si ce n'était pas écrit dans tous les traits d'Alba qu'elle est la fille de Wérékiew, comme si je

n'avais pas entendu raconter vingt fois avant de la connaître qu'elle avait eu Branciforte, Vitale, Strabane, dix autres. Avant, pendant ou après, quelle différence y a-t-il?... Ah! j'étais bien sûr qu'en frappant chez vous, à cette porte de l'honneur, j'aurais la vérité, que je la toucherais, comme je touche cet objet. » Et il saisit sur la table une tête de marbre que ses doigts palpèrent avec frénésie. « Vous voyez que je la supporte en homme cette vérité. Vous pouvez me parler maintenant. Qui sait? C'est un grand amputeur de passions que le dégoût. Je vous écoute. Ne me ménagez pas!... »

— « Vous vous trompez, Gorka, » répondit Dorsenne; « ce que je vous ai dit, je vous l'ai dit très simplement. — J'étais et je suis persuadé que dans un quart d'heure, mettons dans une heure, mettons demain, mettons après-demain, vous me prendrez pour un menteur ou pour un imbécile. Mais, puisque vous interprétez ainsi mon silence, mon devoir est en effet de parler, et je parle... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais eu la moindre idée d'une aventure entre Mme Steno et Maitland, ni que leurs rapports m'aient paru avoir changé une seconde depuis votre absence. Je vous donne ma parole d'honneur que personne, entendez-vous? personne n'en a parlé devant moi. Et maintenant, agissez comme vous voulez, pensez comme vous voulez. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire... »

L'écrivain avait prononcé ces mots avec une fiévreuse énergie qui provenait de l'horrible contrainte

qu'il faisait à sa conscience. Mais le rire de Gorka l'avait d'autant plus épouvanté qu'au même instant la main libre du jaloux s'était, volontairement ou non, avancée du côté de l'arme qui continuait de luire, immobile, sur le canapé. Une vision nouvelle d'une catastrophe prochaine, immédiate, inévitable cette fois, s'était imposée à Julien. Sa bouche avait parlé, comme son bras se serait tendu, par un irrésistible instinct de sauver plusieurs vies humaines, et il avait fait ce faux serment, le premier et sans doute le dernier de son existence, sans plus réfléchir. Il ne l'eut pas plutôt proféré qu'il éprouva un tel accès de fureur intime qu'il eût presque mieux aimé à cette seconde-là ne pas être cru. Ce lui eût été un soulagement que son redoutable visiteur lui répondît par une de ces négations outrageantes qui permettent à un homme d'en souffleter un autre, tant son irritation de cette parole d'honneur ainsi arrachée était violente... Il vit au contraire la face de l'amant de Mme Steno se tourner vers lui avec une indicible expression de reconnaissance. Les lèvres de Boleslas tremblèrent, ses mains se joignirent, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux brûlés et roulèrent sur ses joues creusées. Puis, quand il fut capable de parler à son tour :

— « Ah ! mon ami, » gémit-il, « que vous m'avez fait du bien ! De quel cauchemar vous venez de me guérir ! Ah ! C'est maintenant que je suis sauvé ! Je vous crois, vous, je vous crois. Vous êtes de leur intimité. Vous les voyez presque chaque jour... S'il y avait entre eux quoi que ce fût, vous le sauriez.

Vous l'auriez entendu raconter. Ah ! Merci ! Donnez-moi votre main que je vous remercie... Oubliez ce que je vous ai dit tout à l'heure, ces calomnies que j'ai répétées dans un accès de délire. Je sais si bien qu'elles sont fausses ! Et tenez, laissez-moi vous embrasser comme je vous embrasserais si j'avais vraiment risqué de me noyer et si vous m'aviez tiré de l'eau... Ah ! mon ami, mon seul ami !... »

Et il s'élança pour serrer contre sa poitrine l'écrivain qui lui répondait les mots du commencement de leur entretien : « Calmez-vous, je vous en supplie, calmez-vous, » et, en lui-même, l'homme très brave et très loyal qu'était Dorsenne se répétait : « Je ne pouvais pourtant pas agir autrement, mais que c'est dur !... »

IV

DANGER PROCHAIN

— « Non, je ne pouvais pas agir autrement,... » se répétait Dorsenne au soir de cette terrible journée. Il avait perdu tout son après-midi à soigner Gorka. Il l'avait fait déjeuner. Il l'avait fait se coucher. Il l'avait veillé. Il l'avait conduit en voiture fermée à la gare de Portonaccio, qui est la première halte sur la ligne de Florence. Enfin il s'était appliqué de toute manière à ne pas laisser seul une minute cet homme dont il avait plutôt suspendu qu'apaisé

la frénésie, — au prix, hélas ! de son propre repos. Car une fois rendu lui-même à la solitude et rentré dans cet appartement de la place de la Trinité, où vingt détails attestaient le passage du visiteur disparu, le poids de cette parole d'honneur faussement donnée commença d'être bien lourd à l'écrivain, d'autant plus lourd qu'il se rendit compte enfin du plan suivi par Boleslas. La pénétration tardive dont il était coutumier lui permit de dégager la ligne générale de leur entretien. Il comprit que pas une des phrases de son interlocuteur, même les plus exaltées, n'avait été prononcée au hasard. De réplique en réplique, de confidence en confidence, il avait été, lui, Dorsenne, acculé à ce cruel dilemme qu'il n'avait su ni prévoir ni éviter : il avait dû ou bien accuser une femme, ou bien mentir d'un de ces mensonges qu'une conscience virile ne se pardonne pas facilement. Et il ne se le pardonnait pas.

— « C'est d'autant plus pénible, » se disait-il, « que cela n'empêchera rien. Du moment qu'il existe, de par le monde, une personne assez scélérate pour avoir écrit ces lettres anonymes, cette personne ne s'en tiendra pas là. Elle trouvera vite le moyen de déchaîner de nouveau ce furieux... Mais ont-elles été écrites, ces lettres? C'est un passionné terriblement lucide et retors que Gorka, et fort capable d'avoir forgé ce noir roman, à lui tout seul, pour avoir le droit de me poser la question qu'il m'a posée... Et cependant, non. Il y a deux faits indiscutables, c'est son état de jalousie exaspérée, et c'est son extraordinaire retour. L'un et l'autre

en supposent un troisième, un avertissement. — Mais donné par qui?... Faisons la part du côté slave. Il m'a parlé de douze lettres anonymes. Mettons qu'il en ait reçu une ou deux. Mais cette une ou ces deux, quel en est l'auteur?... »

Tout le développement immédiat du drame auquel Julien se trouvait mêlé tenait dans la réponse à cette question. Elle n'était pas aisée à formuler. Les Italiens ont un proverbe d'une singulière profondeur, dont l'écrivain français se souvint à ce moment même. Il en avait tant ri quand il l'avait entendu citer par le sentencieux Egiste Brancadori. Il se le redit tout d'un coup et il en comprit la portée. « *Chi non sa fingersi amico non sa essere nemico*... Qui ne sait pas feindre l'amitié ne sait pas haïr... » Dans le petit coin de société où se mouvaient la comtesse Steno, les Gorka et Lincoln Maitland, qui donc était assez hypocrite et assez haineux pour pratiquer ce conseil? Car une dénonciation vraiment positive et munie de faits précis avait pu seule toucher Boleslas au vif de sa jalousie, et de telles dénonciations supposent la familiarité quotidienne.

— « Ce n'est pourtant pas Mme Steno, » songea Julien, « qui s'est amusée à tout raconter elle-même à son amant, pour se donner des émotions?... J'ai connu le cas. Mais il s'agissait de Parisiennes détraquées et non pas de cette magnifique force amoureuse, de cette dogaresse du seizième siècle, retrouvée intacte dans la Venise de nos jours, comme un sequin de cette époque-là qui aurait gardé sa fleur

de coin. Éliminons-la... Éliminons aussi Mme Gorka, cette créature de vérité qui ne peut même pas condescendre au plus léger mensonge pour un bibelot qu'elle désire. C'est d'ailleurs ce qui la rend si facile à tromper. Quelle ironie !... Éliminons Florent. Il se ferait tuer au besoin comme un mameluk à la porte de la chambre où son génial beau-frère batifolerait avec sa comtesse... Éliminons l'Américain lui-même. J'ai encore rencontré ce cas : un amant fatigué d'une maîtresse et se dénonçant à qui de droit, afin d'être débarrassé d'une corvée d'amour. Mais c'étaient des roués, et ils n'avaient rien de commun avec ce butor, qui a du talent pour peindre comme les éléphants ont une trompe, — un outil de génialité cousu à un goujat. Quelle autre ironie ! Il a pu épouser son octavonne pour avoir de l'argent, — et c'est déjà énorme ! C'était une bassesse commise une fois pour toutes, qui l'affranchissait du commerce, et qui lui permettait de peindre tout ce qu'il voulait, et comme il voulait. Il se laisse aimer par la Steno, parce qu'elle est diablement belle, malgré ses quarante ans, et puis c'est une vraie grande dame, et qu'il soufflait à un vrai grand seigneur. Ça l'a flatté, ce Yankee. Il n'a pas pour un dollar de délicatesse morale dans le cœur. Mais de la rouerie, pas davantage... Éliminons aussi sa femme. En voilà une véritable esclave et que la présence seule d'un blanc annihile au point qu'elle n'ose pas regarder en face son négrier de mari... Ce n'est pas Hafner. Le subtil renard est capable de tout par finesse, même d'une bonne action. Mais

d'une coquinerie inutile et dangereuse? Jamais... Fanny est une sainte échappée toute vive de la légende dorée, quoi qu'en pense Montfanon. Autre ironie !... J'ai bien passé en revue le cercle des tout proches... J'allais oublier Alba... Mais c'est trop extravagant de même y penser.... Trop extravagant? Pourquoi?... »

Dorsenne était, quand il se formula cette fantastique interrogation, sur le point de se mettre au lit. Il prit, comme d'habitude, un des livres préparés sur sa table, pour en méditer quelques pages une fois couché. Il avait ainsi à portée de sa main les quelques ouvrages où il retrempait sans cesse sa doctrine d'intransigeant intellectualisme : c'étaient les *Mémoires* de Gœthe, le volume de la correspondance de George Sand où se trouvent les lettres à Flaubert, le *Discours de la Méthode* de Descartes et l'essai de Burckhardt sur la *Renaissance*. Mais après avoir, le coude sur son oreiller, feuilleté l'un de ces volumes, il le ferma sans en avoir lu vingt lignes. Il éteignit sa lampe et ne put dormir. L'étrange soupçon qui venait de traverser son esprit avait quelque chose de monstrueux, gratuitement appliqué à une jeune fille. Quel soupçon et quelle jeune fille ! L'amie préférée de son hiver, celle à cause de qui le romancier prolongeait son séjour à Rome, parce qu'elle était la plus gracieuse apparition de délicatesse et de mélancolie dans ce cadre d'un tragique et solennel passé ! Tout autre que Dorsenne n'aurait pas admis une pareille idée, fût-ce une seconde, sans se faire horreur à lui-même.

Celui-ci, au contraire, se mit soudain à creuser cette sinistre hypothèse, à la pousser, à la justifier. Personne plus que lui ne souffrait d'une déformation morale que l'abus d'un certain travail littéraire inflige à quelques écrivains. Ils sont tellement habitués à combiner des caractères artificiels à propos des créations de leur fantaisie, qu'ils accomplissent sans cesse une besogne analogue à propos des individus qu'ils connaissent le mieux. Ils ont un ami qui leur est cher, qu'ils voient presque chaque jour, qui ne leur cache rien et auquel ils ne cachent rien. Puis, s'ils vous parlent de lui à un an de distance, vous demeurez surpris de constater que, tout en continuant de l'aimer, ils vous en tracent deux portraits contradictoires avec la même sincérité et la même probabilité. Ils ont une maîtresse, et cette femme les voit avec épouvante changer d'attitude vis-à-vis d'elle qui a la conscience d'être demeurée la même, dans l'espace quelquefois d'un jour. C'est qu'ayant développé en eux à un degré très intense l'imagination de l'âme humaine, observer ne leur est jamais qu'un prétexte à construire. Cette maladive infirmité avait dominé la vie de Julien depuis sa première adolescence. Elle s'était rarement manifestée d'une manière plus inattendue qu'à l'occasion de cette charmante Alba Steno qui rêvait peut-être de lui, au moment même où, dans le grand silence de la nuit, il s'efforçait de se prouver qu'elle était capable de ce véritable parricide épistolaire :

— « Après tout, » se répétait-il, non sans vo-

lupté, car il y a de l'iconoclaste dans les intellectuels excessifs, et ils aiment à détruire leurs plus chères idoles morales ou sentimentales, comme pour se prouver mieux leur force, « après tout, ai-je vraiment compris quoi que ce soit à ses rapports avec sa mère? Lorsque je suis arrivé à Rome en novembre, et quand j'ai dû être présenté à la comtesse, que m'a-t-on dit, non pas une personne, mais neuf ou dix? Mme Steno a une liaison affichée avec le mari de la meilleure amie de sa fille, et cette petite en meurt de chagrin. Je suis allé dans la maison. J'ai vu cette enfant. Elle était triste ce soir-là. Je lui ai trouvé la physionomie de cette situation, et j'ai eu la curiosité de lire dans son cœur... Or, il y a six longs mois de cela. Nous nous sommes rencontrés presque tous les jours, souvent deux fois par jour. Elle est si hermétiquement boutonnée que je suis un tout petit peu moins avancé qu'au premier de ces jours. Je l'ai vue qui regardait sa mère, comme ce matin, avec des yeux tout amour et tout admiration. Puis je l'ai vue qui souffrait d'un mot de cette mère, d'une attitude, au point d'en pâlir. Je l'ai vue qui embrassait Maud Gorka comme on embrasse une amie que l'on plaint d'une pitié profonde, et je l'ai vue qui jouait au tennis avec cette même amie, gaiement, enfantinement. Je l'ai vue qui ne pouvait pas supporter la présence de Maitland dans une chambre, et puis c'est elle qui a demandé que l'Américain fît son portrait... Est-ce une innocente? Est-ce une hypocrite? Ou bien est-elle tourmentée par le doute, devinant, ne devinant pas,

croyant à sa mère, n'y croyant pas?... Est-elle assez ténébreuse en tout cas, avec ses yeux de la couleur de l'eau? A-t-elle assez une âme ambiguë de Russe et d'Italienne à la fois?... Ce serait une solution au problème, cela, qu'elle fût une fille d'une énergie intérieure extraordinaire, et que, sachant les deux intrigues de sa mère, et les détestant d'une égale haine, elle eût imaginé de précipiter les deux hommes l'un sur l'autre... C'est égal, pour une jeune fille, l'action est énorme... Avec cela que l'énorme n'est pas le quotidien de la vie passionnelle. Le moindre fait divers d'un journal n'est-il pas là pour nous montrer que le mot impossible ne doit jamais être prononcé quand il s'agit des aberrations du cœur?... J'irai chez la comtesse demain soir et je m'amuserai à retourner Alba, pour voir... Si elle est innocente, mon jeu sera bien inoffensif. Si par hasard elle ne l'était pas?... Ce serait un : — Quel dommage ! — de plus à dire devant un visage de madone... J'en ai tant dit !... »

On a beau professer vis-à-vis de son propre cœur un complaisant dandysme de misanthropie, des réflexions pareilles laissent après elles un arrière-goût de remords, surtout lorsqu'elles sont, comme celles-ci, absolument fantaisistes et fondées sur un simple paradoxe de dilettante. Quoi qu'on en ait, on subit cette impression de la calomnie, si haïssable pour quiconque en a une fois souffert soit dans soi-même, soit dans un être aimé. On sent trop l'inhumanité de certains soupçons, fussent-ils à

l'état de vague et flottante hypothèse. Aussi Dorsenne éprouva-t-il une véritable honte lorsqu'il se réveilla le lendemain matin et que, pensant au mystère des lettres anonymes reçues par Gorka, il se rappela quel criminel roman il avait édifié autour du charmant et tendre visage de sa petite amie. Heureusement pour ses nerfs qui se fussent exaspérés à retourner ce redoutable problème : « Si ce n'est personne de la société de la comtesse, qui donc les a écrites, ces lettres? » il reçut au saut du lit un volumineux paquet d'épreuves avec la suscription : « Urgentes. » Il se préparait à donner au public, en guise de carte de visite, tout un recueil de ses premiers articles demeurés épars dans vingt-cinq numéros de journaux, sous ce titre dont il était enchanté : *Poussière d'idées.* C'était un vaillant ouvrier littéraire que Dorsenne, malgré la prétention de titres semblables, ce qui est rare, et malgré les dispersions de sa vie passionnelle ou mondaine, ce qui est plus rare encore. D'habitude les étiquettes compliquées servent à masquer, en librairie, des marchandises de pacotille, et quant aux romanciers ou aux auteurs dramatiques qui se piquent de vivre pour écrire et qui cherchent l'inspiration ailleurs que dans la régularité des habitudes et qu'à leur table de travail, leur œuvre est frappée de stérilité par avance. Obscur ou célèbre, riche ou pauvre, un artiste doit être d'abord un artisan et en pratiquer les vertus fécondes : l'application patiente, la technicité consciencieuse, l'absorption modeste dans la besogne. Quand il s'asseyait à son « établi », — c'est

par cette métaphore de menuisier qu'il désignait son bureau, — Dorsenne était tout entier à son affaire. Il condamnait sa porte, il n'ouvrait ni lettres ni télégrammes, et il passait des dix heures d'affilée sans rien prendre que deux œufs et du café noir, comme il fit ce jour-là, repétrissant les essais de sa vingt-cinquième année avec le talent de la trente-cinquième, retouchant ici un mot, là une phrase, ailleurs rédigeant à nouveau la page entière, mécontent ici, là souriant à sa pensée. Et la plume allait, emportant avec elle toute la sensibilité de ce monstre intellectuel qui avait complètement oublié et Mme Steno, et Gorka, et Maitland, et la calomniée contessina, jusqu'à ce qu'il s'éveillât de cette ivresse lucide à la nuit tombante. Puis, comme il comptait, en rangeant les placards, le nombre des articles ainsi mis au point, il constata qu'ils étaient douze.

— « Comme les lettres de Gorka,... » dit-il tout haut en riant. Il sentait maintenant circuler dans ses veines cette allégresse légère que connaissent tous les écrivains de race quand ils ont peiné sur un travail qu'ils croient bon. « J'ai gagné ma soirée, » ajouta-t-il, toujours à voix haute. « Il faut nous habiller et aller chez Mme Steno. Un bon dîner chez le docteur. Une petite demi-heure de marche ensuite par un beau chemin. La nuit promet d'être divine. Je saurai si l'on a des nouvelles du Palatin,... » c'était le surnom qu'il donnait à Gorka dans ses instants de gaie humeur, « et je m'amuserai à imiter mon patron Hamlet quand il fit jouer le *trébuchet* devant son oncle. Je vais parler tout haut

de lettres anonymes. Si l'auteur de celles qu'a reçues Boleslas est là, je serai aux premières loges pour m'amuser. Pourvu que ce ne soit pas Alba... Décidément, le — Quel dommage ! — serait trop triste... »

Il était dix heures du soir quand le jeune homme, fidèle à ce programme, arriva devant la porte de la grande maison que Mme Steno occupait rue du Vingt-Septembre, à l'angle de la rue Porta-Salara. C'était une vaste construction moderne distribuée en deux portions distinctes : une bâtisse de rapport à gauche, et à droite un hôtel dans le style de ceux qui foisonnent aux alentours du parc Monceau. Cette villa Steno, comme disait l'inscription gravée en or sur le marbre noir de la porte, racontait l'histoire entière de la fortune de la comtesse, — cette fortune évaluée par la renommée, avec le grossissement habituel, tantôt à vingt, tantôt à trente millions. Mme Steno avait en réalité deux cent cinquante mille francs de rente. Mais comme en 1873 le comte Michel, son mari, était mort en ne laissant que des dettes, un palais à Venise à moitié écroulé, et un lot de propriétés aussi mal affermées que fortement hypothéquées, ce chiffre de revenu justifiait le mot de « femme supérieure » appliqué par ses amis à la mère d'Alba. Ses amies ajoutaient : « Elle a été la maîtresse de Hafner qui l'a payée en conseils de finance,... » atroce calomnie d'autant plus fausse qu'elle avait commencé de s'enrichir avant de même connaître de nom le baron. Voici comment :

à la fin de 1873, comme la jeune veuve, retirée dans cette somptueuse et délabrée demeure sur le Grand-Canal, luttait de son mieux avec les créanciers, un des plus grands banquiers de Rome était venu lui proposer une très avantageuse affaire. Il s'agissait d'un vaste terrain que la succession Steno possédait à Rome, dans les faubourgs, entre la Porta Salara et la Porta Pia, sorte de villino à demi abandonné que le défunt cardinal Steno, l'oncle du comte Michel, avait commencé de planter. Lui disparu, le terrain avait été loué par pièces à des maraîchers et à des jardiniers. Il était estimé à ce que l'on appelle là-bas le prix de vigne, c'est-à-dire qu'il valait environ quarante centimes le mètre carré. Le financier en offrait quatre francs, sous le prétexte d'une usine à fonder sur cet emplacement. C'était une assez grosse somme d'argent, touchable aussitôt. La comtesse demanda vingt-quatre heures pour réfléchir, et elle refusa, ce qui lui acquit à jamais l'admiration des hommes d'affaires qui connurent ce refus. En 1882, moins de dix ans plus tard, elle vendait ce même terrain quatre-vingt-dix francs le mètre. Elle avait compris, en jetant les yeux sur un plan de Rome et en songeant à l'Italie moderne, d'abord que les nouveaux maîtres de la Ville Éternelle mettraient toute leur ambition à la rebâtir, puis que la partie comprise entre le Quirinal et les deux portes Salara et Pia serait un des points principaux de ce développement, enfin que l'agiotage lui vaudrait une plus-value énorme sur la première offre, si elle attendait. Et elle avait attendu, s'appliquant à sur-

veiller l'administration de ses biens comme le plus sévère des intendants, améliorant les baux, se privant elle-même, bouchant des trous avec des bénéfices inespérés. — Elle avait ainsi vendu, en 1875, à la *National Gallery*, une suite de quatre panneaux de Carpaccio retrouvés dans une de ses maisons de campagne, cinq mille livres. — Enfin elle avait été aussi active et pratique dans sa vie matérielle que corrompue et audacieuse dans sa vie sentimentale ou plutôt galante. La légende qui voulait qu'elle eût trompé Steno avec Wérékiew, à Pétersbourg, où le diplomate était attaché, dès la première année de son mariage, fut confirmée par la légèreté de conduite dont elle fit preuve aussitôt libre. A Rome, où elle était venue habiter une partie de l'année après la vente de ses terrains, sur lesquels elle s'était réservé de quoi se bâtir cette double maison, elle avait continué de s'afficher comme à Venise, et de gérer sa fortune avec la même intelligence. Un placement très avantageux en *Acqua Marcia* lui avait permis de doubler en cinq ans l'énorme bénéfice de sa première opération. Et ce qui prouvera davantage encore la force singulière du bon sens dont cette femme était douée quand il ne s'agissait pas des choses de l'amour, elle s'était arrêtée sur ces deux gains, justement à l'époque où l'aristocratie romaine, possédée du délire de la Bourse, commençait de spéculer sur des valeurs montées à leur plus haut cours. Passer la soirée à la villa Steno, après avoir passé la matinée de la veille au palais Castagna, c'était réaliser un de ces para-

doxes de sensations contradictoires comme les aimait Dorsenne, car le pauvre Ardea avait été ruiné pour avoir essayé quelques années plus tard ce que la comtesse Catherine avait fait au bon moment. Lui aussi avait espéré une plus-value de terrains. Seulement il les avait achetés, ces terrains, à soixante-dix francs le mètre, et en 90 ils n'en valaient plus vingt-cinq. Lui aussi avait calculé que Rome s'agrandirait, et, sur ces terrains payés si cher, il avait commencé de faire bâtir des rues tout entières, s'imaginant qu'il deviendrait, comme le duc de Westminster à Londres, un propriétaire d'immenses quartiers. Seulement les entrepreneurs l'avaient volé. Ses maisons achevées ne se louaient pas. Pour achever les autres, il avait emprunté. Il avait joué à la Bourse afin de payer ses dettes, perdu, puis fait de nouvelles dettes afin de payer les différences. Sa signature, comme avait raconté le maître du Marzocco, s'était mise à courir le monde sous les formes variées que revêt la fatale, l'inexorable lettre de change. Le résultat était que sur tous les murs de Rome, y compris celui de la rue du Vingt-Septembre, qui touchait à la villa Steno, des affiches multicolores annonçaient la mise en vente, par les soins du cavalier Fossati, de la collection et des objets d'ameublement réunis au palais Castagna.

— « Prévoir, c'est pouvoir, » se disait Dorsenne en sonnant à la porte de Mme Steno et résumant ainsi l'invincible association d'idées qui venait de lui rappeler le palais du prince romain ruiné, devant

la villa de la Vénitienne triomphante : « Voilà le véritable alpha et oméga... Ils ont la manie ici de mettre ces deux lettres sur tous les bijoux. Ils devraient y joindre ce commentaire... »

Cette comparaison entre la destinée de Mme Steno et celle de l'héritier des Castagna avait déjà fait presque oublier à l'inconstant écrivain son projet d'enquête sur l'auteur des lettres anonymes. Elle devait s'imposer à son esprit davantage quand il entra dans le *hall* où la comtesse recevait chaque soir. Ardea lui-même s'y trouvait en effet, au milieu d'un groupe composé d'Alba Steno, de Mme Maitland, de Fanny Hafner et du richissime baron qui, seul debout, et appuyé contre une console, semblait un indulgent, un honorable vieillard sur le point de bénir toute cette jeunesse. Julien ne s'étonna pas de voir si peu de personnes dans ce vaste salon, pas plus qu'il ne s'étonna de l'aspect de cette pièce, encombrée de vieilles étoffes, de bibelots, de fleurs, de meubles de style, de divans garnis d'innombrables coussins. Il avait eu tout l'hiver pour observer, avec la conscience de tapissier qui distingue les romanciers modernes, cet intérieur pareil à des centaines d'autres à Vienne, à Madrid, à Florence, à Berlin, partout enfin où une maîtresse de maison plus ou moins cosmopolite s'applique à réaliser un idéal d'élégances parisiennes. Il s'était amusé, pendant des soirs innombrables, à démêler, dans ce décor presque international, les traits locaux, ceux qui distinguaient cette pièce de toutes

les autres du même genre. Aucun être humain n'arrive à être absolument factice, ni dans son habitation, ni dans son écriture. L'écrivain avait ainsi noté que ce salon portait une date, celle du dernier voyage de la comtesse à Paris, en 1880. Elle en était encore à la peluche et à la soie coulissée des grands rideaux. La tonalité générale, où dominait le vert, impertinence assez égoïste chez une blonde au teint éclatant, avait une gamme trop chaude et qui trahissait l'Italie. L'Italie se retrouvait dans le plafond peint et dans la frise qui courait autour, comme dans les quelques tableaux distribués de part et d'autre et qui ne se rencontrent pas aux ventes de l'Hôtel Drouot ou des amateurs parisiens. Il y avait là deux panneaux du Moretto de Brescia, notamment, dans la seconde manière de ce maître, dite sa manière d'argent à cause de la fluidité tendre et transparente du coloris, un *Souper chez le pharisien* et un *Jésus ressuscité sur le rivage* qui ne pouvaient provenir que d'un très vieux palais d'une très vieille famille. Dorsenne savait tout cela. Il savait aussi pour quelles raisons il retrouvait presque vide, à ce moment de l'année, ce *hall* si animé pendant tout l'hiver et dans lequel il avait vu défiler un véritable carnaval de visiteurs de passage : — grands seigneurs, artistes, hommes politiques russes et autrichiens, anglais et français, — pêle-mêle. La comtesse était loin d'occuper à Rome la position mondaine qu'auraient dû lui assurer son intelligence, sa fortune et son nom. — Car, étant née une Navagero, elle unissait sur son blason la croix d'or

de ce Sébastien Navagero qui monta le premier sur les murailles de Lépante à l'étoile du grand doge Michel. — Mais un trait de caractère particulier l'avait toujours empêchée de réussir de ce côté-là. Elle ne pouvait supporter ni l'ennui ni la contrainte d'une part, et de l'autre elle n'avait aucune vanité. Elle était positive et passionnée, à la manière de ces hommes d'argent auxquels leurs combinaisons réfléchies servent à mieux assurer les conditions de leurs plaisirs. Jamais Mme Steno n'avait su, par exemple, faire des frais pour quelqu'un qui lui déplaisait, sinon dans l'intérêt de ses passions. Jamais elle n'avait déployé de diplomatie dans les volte-face de ces passions elles-mêmes, et elles avaient été nombreuses avant l'avènement de Gorka auquel elle était demeurée fidèle deux ans, chose invraisemblable ! Jamais elle n'avait, sauf dans son intérieur immédiat, observé la moindre mesure lorsqu'il s'agissait pour elle d'aller vers l'objet de son désir. En outre, elle n'avait à Rome pour la soutenir aucun membre de cette grande famille à qui elle appartenait, et elle ne s'était rattachée à aucune des deux coteries entre lesquelles se distribue depuis 1870 la société de cette ville. D'esprit trop moderne et de mœurs trop hardies pour s'affilier au monde noir, elle n'avait pas été acceptée par la femme admirable qui règne au Quirinal et qui a su imposer autour d'elle une atmosphère de si noble élévation. Ces diverses causes auraient amené une sorte de demi-ostracisme si la comtesse ne s'en était rendu compte à l'avance, et si elle ne s'était appliquée à

se faire un salon à côté qui se recrutait presque uniquement parmi des étrangers. Le va-et-vient des nouveaux visages, l'imprévu des conversations, l'agrément des relations sans devoirs, tout de ce monde mouvant plaisait à la soif de divertissement qui s'unissait, dans cette nature puissante, spontanée, presque virilement immorale, à une vision très juste et très nette des réalités. Si Julien demeura une minute surpris à la porte du *hall*, ce ne fut donc pas de le retrouver, une fois de plus, dépeuplé par cette fin de saison ; ce fut d'y voir, parmi les personnes intimes, ce Peppino Ardea qu'il n'y avait pas rencontré de l'hiver. Et, véritablement, c'était une époque singulière pour se montrer dans des endroits nouveaux que celle où le marteau du commissaire-priseur était déjà levé sur tout ce qui avait été l'orgueil et la splendeur de son nom. Mais véritablement aussi l'arrière-petit-neveu d'Urbain VII, assis entre la sublime Fanny Hafner en bleu pâle et la jolie Alba Steno en rouge feu, en face de Mme Maitland si gracieuse dans sa toilette mauve, n'avait en aucune façon la physionomie d'un homme foudroyé par l'adversité. Le demi-jour savamment distribué des lampes hautes et basses éclairait d'un délicat reflet son fier et mâle profil, qui n'avait rien perdu de sa hauteur gaie. C'étaient les deux notes dominantes de ce visage, irrégulier et frappant, où il y avait de la fatuité jointe à de la bonhomie. Les yeux très noirs, très brillants et très mobiles, semblaient pouvoir, presque dans le même regard, mépriser et sourire,

tandis que la bouche avait, sous le voile de la moustache brune, du dédain tout ensemble et de la gourmandise, un pli de dégoût à la fois et de sensualité. Le menton rasé montrait des nuances bleuâtres qui achevaient de donner à la tonalité de tout le visage une expression de force, démentie par le corps un peu grêle et visiblement trop nerveux. L'héritier des Castagna était vêtu avec cette recherche d'anglomanie particulière à certains Italiens, et qui détonne toujours un peu, comme le salon de la comtesse. Celui-ci portait trop de bagues à ses doigts, un bouquet trop gros à sa boutonnière, et surtout il faisait trop de gestes et de trop vifs, pour permettre, avec son teint trop brun, une illusion d'une minute sur sa nationalité. Ce fut lui qui, de tout le groupe, aperçut le premier Julien, et il lui dit, ou plutôt il lui cria familièrement :

— « Tiens, Dorsenne ! Je vous croyais parti. On ne vous a pas vu au cercle depuis quinze jours... »

— « Il a travaillé, » répondit Hafner, « à quelque nouveau chef-d'œuvre, à un roman qui se passe dans le monde romain, j'en suis sûr... Méfiez-vous, mon prince, et vous, mesdames, désarmez le portraitiste... »

— « Moi, » reprit Ardea en riant de plus belle, « je lui donnerai des notes sur moi, s'il le veut, gros comme cela... Et je lui illustrerai son roman pardessus le marché, avec les photographies que j'ai eu la rage de faire autrefois... Tenez, mademoiselle, » ajouta-t-il en se tournant vers Fanny, « voilà encore comment on se ruine. J'avais la manie des instan-

tanés. C'est un petit jeu très innocent, n'est-ce pas? Ça m'a coûté trente mille francs par an, pendant quatre ans... »

Dorsenne avait bien entendu dire que c'était un mot d'ordre entre Peppino Ardea et ses amis, de prendre légèrement le désastre qui frappait la famille Castagna dans son dernier et unique rejeton. Il ne soupçonnait pas une pareille désinvolture. Il en demeura si déconcerté qu'il négligea de relever l'épigramme du baron, comme il eût fait à tout autre moment. Jamais l'ancien fondateur du *Crédit austro-dalmate* ne manquait de manifester ainsi d'une manière quelconque sa profonde aversion pour le romancier. Les hommes de son espèce, profondément cyniques et calculateurs, redoutent et dédaignent à la fois une certaine littérature. Elle leur paraît énoncer des vérités tout ensemble dangereuses à écrire et très médiocres en regard des partis pris qu'ils professent eux-mêmes dans la pratique. Celui-ci, en outre, avait trop de tact pour ne pas sentir la répulsion instinctive qu'il inspirait à Julien. Mais pour Hafner, toute force sociale était tarifée, le succès littéraire autant qu'un autre. Aussi eut-il peur, comme la veille dans l'escalier du palais Castagna, d'être allé trop loin, et il reprit, en mettant familièrement sur l'épaule de l'écrivain sa main aux longs doigts souples, qui ne se donnait jamais tout entière, comme s'il lésinait même sur l'étreinte :

— « Voilà ce que j'admire en lui, c'est qu'il se laisse taquiner par des profanes comme nous, sans jamais se fâcher. C'est le seul auteur célèbre qui

soit aussi simple... Mais c'est mieux qu'un auteur. C'est un véritable homme du monde... »

— « La comtesse n'est pas là?... » demanda Dorsenne en s'adressant à Alba Steno et sans plus répondre à la courtoisie si involontairement insultante du baron qu'il n'avait fait à sa malice et à l'offre bouffonne du prince. L'absence de Mme Steno lui avait de nouveau infligé une appréhension que la jeune fille dissipa en répliquant :

— « Ma mère est sur la terrasse. Nous avons eu peur qu'il ne fît trop frais pour Fanny... » C'était une phrase très simple que la contessina avait prononcée tout simplement, en s'éventant avec un grand éventail de blanches plumes souples et frisées. Chaque battement faisait comme s'envoler en auréole les mèches de ses cheveux blonds qu'elle portait bouclées sur son front un peu haut. Julien la connaissait trop pour ne pas se rendre compte cependant que sa voix, son geste, son regard, tout son être enfin trahissaient une nervosité poussée, à cette minute, jusqu'à la douleur. Était-elle encore sous l'impression de la bouderie de la veille, ou bien se trouvait-elle en proie à un de ces inexplicables passages qui avaient amené Dorsenne dans sa méditation de cette nuit à de si étranges soupçons? Ils lui revinrent, ces soupçons, avec le sentiment que, de toutes les personnes ici présentes, Alba était la seule dont l'aspect parût traduire une conscience du drame qui se préparait sans doute. Il se promit de chercher tout à l'heure, et une fois de plus, le mot de la vivante énigme qu'était cette singulière

fille. Qu'elle lui semblait belle, ce soir, avec celle de ses deux expressions qui lui donnait un masque presque tragique ! Les coins de sa bouche tombaient un peu, sa lèvre d'en haut, presque trop courte, découvrait ses dents serrées, et c'était dans ce bas de son mince visage une amertume si précocement douloureuse ! — Pourquoi? — Ce n'était pas le moment de procéder à cette enquête. Il fallait d'abord que le jeune homme allât saluer Mme Steno sur cette terrasse qui terminait, en un paradis de volupté italienne, le salon meublé à l'imitation de Paris. Des arbustes y frémissaient dans de grandes urnes de terre cuite ornementées de stucs. Des bustes s'y dessinaient sur la balustrade, et, au delà, les pins parasols de la villa Bonaparte découpaient leurs noires ombelles sur un ciel d'un bleu de velours, brodé de larges étoiles. Un vague arome d'acacias, venu d'un jardin tout rapproché, flottait dans l'air qui avait comme la souplesse d'une étoffe, tant il était léger et caressant, subtil et tiède. Cette atmosphère, douce jusqu'à en être moelleuse, suffisait à convaincre de mensonge la contessina qui avait évidemment voulu justifier le tête-à-tête de sa mère et de Maitland. Les deux amants étaient en effet auprès l'un de l'autre dans le parfum, le mystère et la solitude de cette obscure et paisible terrasse. Dorsenne qui arrivait de la pleine lumière du salon, mit une minute à distinguer, dans la pénombre, les traits de la comtesse qui, toute vêtue de blanc, était étendue sur une chaise longue en paille garnie de coussins de soie molle. Elle fumait une cigarette dont

le petit point de feu, à chaque aspiration nouvelle, l'éclairait assez pour montrer que, malgré la fraîcheur de la nuit, son beau cou long et flexible, où se tordait un collier de perles, était nu, nue la naissance de sa gorge et de ses blondes épaules, nu son bras admirable qui apparaissait, chargé de bracelets, hors de la grande manche flottante. En s'approchant, Julien reconnut, à travers les senteurs végétales de cette nuit de printemps, l'odeur très particulière du tabac de Virginie, dont usait Mme Steno depuis qu'elle s'était éprise de Maitland, au lieu des « papyros » russes auxquels Gorka l'avait habituée. C'est à des traits de cette insignifiance que se reconnaissent les femmes amoureuses d'un amour profondément, insatiablement sensuel, le seul dont la Vénitienne fût capable. Leur passionné besoin de se donner toujours davantage veut qu'elles épousent, pour ainsi dire, les moindres habitudes de l'homme qu'elles aiment de la sorte. Ainsi s'expliquent ces métamorphoses de goûts, d'idées, d'apparence même, si totales, qu'à six mois, qu'à trois mois de distance elles sont une autre personne. Auprès de ce gracieux et souple fantôme, Lincoln Maitland se tenait assis, sur une chaise trop basse pour que l'on pût mesurer la hauteur de sa taille. Mais ses larges épaules, que le frac de soirée dégageait dans leur amplitude, attestaient qu'avant d'avoir étudié l'Art, — *Art!* il fallait l'entendre prononcer ce mot à l'américaine, — et même en l'étudiant, il n'avait pas cessé de pratiquer les sports les plus athlétiques de son éducation tout anglaise. C'était ce terme de large

qui s'évoquait aussitôt qu'il était question de lui. Il montrait en effet au-dessus de ce large torse un large visage un peu rouge, coupé en deux par une large moustache rousse qui découvrait, dans de larges rires, les larges palettes blanches de ses fortes dents. De larges bagues brillaient sur ses larges mains. Enfin, il présentait le type exactement contraire à celui de Boleslas Gorka. Si le petit-fils des Castellans polonais rappelait la dangereuse finesse d'un félin, d'une mince et jolie panthère, Maitland pouvait être comparé à quelque brutal et puissant molosse, à un de ces dogues de la légende, d'une mâchoire et d'une musculature assez fortes pour étrangler des lions. Le peintre, en lui, résidait uniquement dans l'œil et dans la main, par suite d'un don aussi physique que la conformation du gosier chez un ténor. Mais cet instinct presque animal avait été développé, cultivé, fécondé à outrance par cette énergie de volonté dans le raffinement, trait si marqué des Anglo-Saxons du Nouveau Monde, lorsqu'ils s'éprennent de l'Europe au lieu de la détester. Pour l'heure actuelle, ce désir de raffinement paraissait réduit à la respiration passionnée de cette divine rose d'amour qu'était Mme Steno, — blonde rose presque trop épanouie et que l'automne de la quarantaine allait commencer de faner. Mais qu'elle était délicieuse encore, et comme Maitland semblait peu se soucier que sa femme fût dans la pièce à côté, dont les portes-fenêtres projetaient une clarté qui faisait mieux ressortir l'ombre propice de la voluptueuse terrasse. Il tenait dans sa main la main de

sa maîtresse qu'il abandonna quand il aperçut Dorsenne, lequel avait eu grand soin de déranger assez bruyamment une chaise en s'approchant du couple, et de dire à voix très haute avec un rire gai :

— « J'aurais fait un bien mauvais abbé galant du siècle dernier, car, la nuit, je n'y vois vraiment plus rien. Si votre cigarette ne m'avait pas servi de phare, comtesse, j'aurais donné droit sur la balustrade... »

— « Ah ! c'est vous, Dorsenne, » répondit Mme Steno avec une sécheresse qui démentait trop son amabilité habituelle pour que le romancier n'en tirât pas une double conclusion, d'abord qu'il était le *Terzo Incommodo* des comédies classiques, puis que Hafner avait rapporté ses propos inconsidérés de la veille. « Tant pis ! » songea-t-il. « Je l'aurais prévenue... A la réflexion elle m'en saura gré. Il est vrai qu'il ne s'agit guère de réflexion en ce moment-ci... » Tout en se prononçant cette petite phrase à voix basse et pour lui-même, il en prononçait d'autres, à haute voix, sur la température de la journée, sur les probabilités du temps pour le lendemain, sur la bonne humeur d'Ardea... Enfin ce furent vingt propos inutiles, afin de gagner le moment où il s'en irait de la terrasse et rendrait les amoureux à leur tête-à-tête, sans que sa discrétion eût cette hâte indiscrète, aussi désagréable que l'insistance.

— « Quand pourra-t-on retourner voir le portrait fini dans votre atelier, Maitland?... « demanda-

t-il, tout en continuant à rester debout pour se ménager sa sortie.

— « Fini !... » s'écria la comtesse, qui ajouta en se servant d'un diminutif qu'elle donnait à son ami, depuis ces dernières semaines : « Vous ne savez donc pas que Linco a de nouveau effacé toute la tête?... »

— « Toute la tête, non, » dit le peintre, « mais c'est vrai que le profil est à reprendre... Vous vous rappelez, Dorsenne, ces deux toiles par Pier della Francesca qui sont à Florence : le duc Federigo d'Urbino et sa femme Battista Sforza?... Vous ne les voyez pas, dans la même salle que la Calomnie de Botticelli, avec un paysage dans le fond?... C'est dessiné, comme ceci, » et il fit un geste du pouce, « avec un clou de fresque... Et ça y est. Ah ! comme ça y est !... Voilà ce que je cherche, cette ligne nécessaire, ce profil dans lequel tiennent tous les profils... Ce peintre-là, voyez-vous, Fra Carnevale et Melozzo, il n'y a rien de mieux en Italie... »

— « Et Titien, et Raphaël ? » interrompit Mme Steno.

— « Et les Siennois, et les Lorenzetti dont vous raffoliez autrefois? Vous m'en avez écrit, à propos de mon article sur votre exposition de 86, vous ne vous souvenez pas? » continua l'écrivain.

— « Raphaël?... » répliqua Maitland. « Au fond, voulez-vous que je vous dise ce que c'était que Raphaël? Un sublime entrepreneur. Et Titien? Un sublime tapissier... Les Siennois, c'est vrai, je les ai bien aimés, » ajouta-t-il en se tournant vers Dor-

senne, « j'ai passé un mois à copier le Simone Martini du municipe, ce Guido Riccio qui chevauche entre deux places fortes dans une lande grise, où il ne se dresse pas un arbre, pas une maison, mais seulement des lances et des tours. — Et ce Lorenzetti, si je me le rappelle ! Surtout cette fresque à San Francesco où le saint François présente son ordre au pape. C'est ce qu'il a fait de mieux... Il y a là un cardinal qui met son pouce sur sa bouche, comme cela !... » et un nouveau geste. « Eh bien ! j'en suis revenu, parce que, voyez-vous, c'est de l'anecdote. C'est du reportage sur une muraille. — Oh ! du grand reportage ! — Mais sans le sujet?... Flutt... » et il fit avec ses lèvres un petit sifflement, « au lieu que Pier della Francesca, Carnevale, Melozzo... » il s'arrêta pour chercher un mot qui résumât l'idée très compliquée qui s'agitait dans sa tête, et il conclut : « C'est de la peinture !... »

— « Pourtant l'*Assunta* de Titien et la *Transfiguration* de Raphaël? » reprit la comtesse, qui ajouta en italien avec un accent d'enthousiasme : « *Ah! Che bellezza.* »

— « Ne vous tourmentez pas, comtesse, » dit Dorsenne en riant de plus en plus, « c'est des opinions d'artiste... Tel que vous me voyez, j'ai imprimé, il y a dix ans, que Victor Hugo était un amateur et Alfred de Musset un bourgeois. Ils ne s'en portent pas plus mal, ni moi non plus... Mais, » ajouta-t-il, « comme je ne descends ni des doges ni des *Pilgrim Fathers*, moi, pauvre Gallo-Romain dégénéré, j'ai peur de l'humidité pour mes rhuma-

tismes et je vais vous demander la permission de rentrer... » Puis, tandis qu'il repassait la porte du salon : « Raphaël : un entrepreneur ! Titien : un tapissier ! Lorenzetti : un reporter ! » se répétait-il. « Et la dogaresse qui écoute ces discours sérieusement, elle dont l'Idéal doit être une bonne madone en chromo ! C'est de premier ordre !... Quant à Gorka, s'il ne m'avait pas fait perdre toute ma journée d'hier, je croirais que j'ai rêvé, tant il en est peu question... Et Ardea qui continue à blaguer sa ruine. Ce n'est pas mal pour un Italien. Mais il va tomber dans le mauvais goût et en parler trop !... » Comme il se dirigeait vers le groupe réuni dans l'angle du salon, juste au-dessous d'un des Moretto, il entendait en effet le prince raconter cette anecdote sur ce cavalier Fossati à qui se trouvait confié le soin de sa vente :

— « Combien pensez-vous gagner sur le tout? » ai-je fini par lui demander. — « Oh ! » m'a-t-il répondu, « peu de chose... Mais un peu, et encore un « peu, ça finit par faire beaucoup. » — Et avec quel air il a ajouté : « *E già il moschino è conte!* « Et « déjà le moucheron est comte !... » Ce moucheron, c'était lui. On l'appelait ainsi quand il faisait le brocanteur sur les routes d'Ombrie. — « Encore « quelques ventes comme la vôtre, mon prince, « et mon fils, des comtes Fossati, a le demi-million, « il entre au club et vous dit : tu, en jouant comme « vous au goffo. » — « Voilà ce qu'il y avait dans ce *già!*... Ma parole d'honneur, je ne me suis jamais autant amusé que depuis que je n'ai plus le sou... »

— « C'est que vous êtes optimiste, mon prince. » dit Hafner, « et quoi que prétende notre ami Dorsenne ici présent, il faut être optimiste dans la vie... »

— « Vous allez encore l'attaquer, mon père?... » interrompit Fanny d'un ton de respectueux reproche.

— « Lui, non, » reprit le baron, « mais ses idées, oui, et surtout celles de son école... Mais oui, mais oui, » insista-t-il, soit qu'il voulût détourner la conversation qu'Ardea s'obstinait à mettre sur sa ruine, soit que, trouvant très bien organisé un monde où des coups comme celui du *Crédit austro-dalmate* sont possibles, il éprouvât réellement une aversion profonde pour la mélancolie et le pessimisme, un peu factices d'ailleurs, dont les œuvres de Julien sont teintées. Et il continuait : « En vous écoutant, Ardea, tout à l'heure, et voyant s'approcher ce grand écrivain-là, je pensais par contraste à cette mode qu'ils ont aujourd'hui de voir la vie en noir... »

— « Vous la trouvez très gaie, vous?... » demanda brusquement Alba.

— « Bon, » répondit Hafner, « j'étais sûr qu'en parlant contre le pessimisme, je ferais causer la contessina... Très gaie? non, » continua-t-il ; « mais quand je pense aux malheurs qui auraient pu nous arriver à tous ici, par exemple, je la trouve très, mais très tolérable... Rien que de naître dans une autre époque, par exemple. Vous voyez-vous, il y a cent cinquante ans, vous, contessina, à Venise,

et exposée à être arrêtée tous les jours sur une dénonciation au Conseil des Dix? Et vous, Dorsenne, exposé à être bâtonné, comme M. de Voltaire, par quelque grand seigneur jaloux? Et le prince d'Ardea risquant d'être assassiné ou dépouillé à chaque changement de pape? Et moi-même, en ma qualité de protestant, chassé de France, persécuté en Autriche, inquiété en Italie, brûlé en Espagne?... »

Comme on voit, il avait soin de choisir entre ses deux hérédités. Il l'avait fait avec une bonhomie énigmatique qui était presque de l'ironie. Il s'arrêta pour ne pas mentionner ce qu'aurait pu être Mme Maitland avant la suppression de l'esclavage. Il savait que cette très jolie et très élégante jeune femme partageait les pires préjugés de ses compatriotes américains contre le sang noir et qu'elle s'employait de toute sa force à cacher cette tare originelle au point de ne jamais quitter ses gants. Il est juste d'ajouter qu'à peine si la nuance doucement dorée de son teint, ses cheveux légèrement crêpelés et un vague reflet bleuâtre dans le blanc de ses yeux pouvaient révéler le mélange de la race. Elle ne parut pas avoir compris le silence du baron, mais elle disposa d'un air distrait les plis de sa robe mauve, tandis que Dorsenne répliquait :

— « C'est un beau raisonnement et spécieux. Il n'a d'autre tort que de n'avoir pas beaucoup de sens. Car je vous défie bien de vous imaginer ce que vous auriez été dans cette époque dont vous parlez... On dit toujours cela : Si j'avais vécu il y a cent ans... Et l'on oublie qu'il y a cent ans on

n'aurait pas été le même, que l'on n'aurait eu ni les mêmes idées, ni les mêmes goûts, ni les mêmes besoins. C'est à peu près comme si vous aviez la prétention de vous imaginer ce que vous penseriez comme oiseau ou comme serpent... »

— « On peut toujours bien s'imaginer ce que ce serait que de n'être jamais née,... » interrompit Alba Steno. Elle avait dit cette phrase d'une manière si étrange que la petite discussion soulevée par Hafner en tomba du coup. Les paroles trop senties produisent cet effet dans ces causeries d'oisifs qui ne tiennent qu'à moitié aux idées qu'ils émettent. Et quoiqu'il y ait toujours un paradoxe à condamner l'existence dans un décor de luxe et quand on n'a pas plus de vingt ans, la contessina était évidemment sincère. D'où venait cette sincérité? De quel coin de son jeune cœur blessé jusqu'à l'ulcération? Dorsenne fut le seul à se le demander, car l'entretien tourna tout de suite, Lydia Maitland ayant montré de son éventail la manchette d'Alba, qui était à deux places d'elle, pour lui poser cette question d'une ironie aussi charmante, après le mot de la jeune fille, que certes involontaire :

— « C'est de la mousseline de soie, n'est-ce pas?... »

— « Oui, » répondit la contessina qui se leva, en cambrant sa taille, et elle tendit à la curiosité de sa jolie voisine son bras qui apparaissait frêle, nerveux et duveté de blond, à travers la transparence de la molle étoffe rouge qu'un nœud de ruban de la même couleur nouait sur sa mince épaule et

sur son poignet gracile. Et l'on entendait Ardea, penché du côté de Fanny, qui disait à la fille du baron Justus, plus belle que jamais ce soir-là, dans sa pâleur teintée d'un peu de rose par quelque secret intérêt :

— « Vous avez visité mon palais hier, mademoiselle?... »

— « Non, » répondit-elle.

— « Demandez-lui pourquoi, mon prince,... » dit Hafner.

— « Mon père !... » dit Fanny avec une supplication dans ses yeux noirs, à laquelle Ardea eut la délicatesse d'obéir en reprenant :

— « C'est dommage. Tout y est très ordinaire. Mais vous eussiez été intéressée par la chapelle. Au fond, c'est ce que j'en regretterai le plus, des objets devant lesquels les miens ont prié si longtemps et qui finissent numéros dans un catalogue !... Jusqu'au reliquaire qu'ils m'ont pris, parce qu'il était d'Ugolino da Siena !... J'en rachèterai le plus que je pourrai... Votre père vante mon courage. Je ne crois pas que j'aurai celui de me séparer de ces objets-là sans un vrai chagrin... »

— « C'est le sentiment qu'elle a pour tout le palais,... » dit le baron.

— « Mon père !... » interrompit de nouveau Fanny.

— « Allons, tranquillise-toi, je ne te trahirai pas,... » reprit Hafner tandis qu'Alba, profitant de ce qu'elle était debout, sortait du petit cercle des causeurs. Elle marcha vers une table dressée à

l'autre extrémité de la pièce et chargée d'un appareil du plus pur style anglais pour le thé et les boissons glacées, en interpellant Julien qui la suivait :

— « Voulez-vous que je vous prépare votre soda et votre eau-de-vie, Dorsenne?... »

— « Qu'avez-vous, contessina? » demanda le jeune homme à mi-voix, quand ils furent tous deux auprès de ce grand plateau où le cristal à facettes des verres et la monture des objets d'argent brillaient d'un éclat si blanc et si neuf sur le fond intense de la pièce... « Oui, » insista-t-il, « qu'avez-vous? Êtes-vous toujours fâchée contre moi?... »

— « Contre vous? » dit-elle. « Mais je ne l'ai jamais été. Pourquoi l'aurais-je été? » répéta-t-elle. « Vous ne m'avez jamais rien fait, vous... »

— « Quelqu'un vous a donc fait quelque chose? » interrogea Julien. Il voyait qu'elle était de bonne foi et qu'elle se rappelait à peine la mauvaise humeur de la veille. « Ce n'est pas un ami tel que moi que vous pouvez tromper, » continua-t-il. « Rien qu'à vous voir vous éventer, j'ai compris que c'était à votre tour d'avoir un ennui. Allez, je vous connais si bien !... »

— « Je n'ai aucun ennui, » répondit-elle avec un froncement impatienté de ses longs et soyeux sourcils dont la fin mettait comme une ombre d'or à ses tempes. « Je ne peux pas supporter d'entendre mentir d'une certaine manière. Voilà tout !... »

— « Et qui a menti? » reprit Dorsenne.

— « Vous n'avez donc pas écouté Ardea parler de sa chapelle tout à l'heure, lui qui croit en Dieu

à peu près autant que Hafner, dont personne n'a jamais su s'il était juif ou chrétien?... Vous n'avez pas regardé cette pauvre Fanny le regarder pendant ce temps-là? Et vous n'avez pas remarqué avec quel tact le baron a fait cette allusion à la délicatesse qui avait empêché sa fille de visiter avec nous le palais Castagna? Et cette comédie de ces deux hommes ne vous a rien donné à penser?... »

— « Voilà donc pourquoi Peppino est ici? » dit Julien. « Alors il y aurait projet de mariage entre l'héritière des millions du papa Hafner et l'arrière-petit-neveu du pape Urbain VII... Voilà qui va me faire un joli sujet de causerie avec quelqu'un de ma connaissance !... » Et la seule idée de Montfanon apprenant une pareille nouvelle lui donna un accès de fou rire tandis qu'il continuait : « Ne me regardez pas avec indignation, chère contessina... Mais je ne peux pas trouver matière à grande mélancolie dans toute cette histoire. Fanny épousant Peppino? Et pourquoi pas? Vous-même vous m'avez déjà conté qu'elle est à moitié catholique, et que son père veut seulement qu'elle attende son mariage pour se faire baptiser. Elle sera donc heureuse. Ardea gardera le beau palais que nous avons vu hier, et le baron couronnera sa carrière en rendant à un gogo ruiné à la Bourse, sous forme de dot, ce qu'il aura pris à d'autres. Les gendres des bandits de finance, c'est la revanche de l'actionnaire... »

— « Taisez-vous, » dit la jeune fille d'une voix plus sombre, « vous allez me faire horreur. — Qu'Ardea ait perdu tout scrupule et qu'il veuille

vendre son nom de prince romain le plus cher possible à n'importe quel acheteur, voilà qui m'est d'autant plus égal que nous autres Vénitiens, nous ne nous en laissons pas imposer par la noblesse de Rome. Nous avions tous eu des doges dans nos familles, quand les pères de ces gens-là faisaient encore les bandits dans la campagne en attendant qu'un pauvre moine de leur nom devînt pape. Que M. le baron Hafner place sa fille comme on prétend qu'il a placé des bijoux en doublé dans sa jeunesse, voilà qui m'est bien égal aussi... Mais elle, vous ne la connaissez pas... Vous ne savez pas quel être charmant et enthousiaste, et simple, et sincère, et qui jamais, jamais ne se doutera, d'abord que son père est un voleur, et puis qu'il la brocante comme un bibelot pour avoir des petits-fils qui soient en même temps arrière-petits-neveux de pape, et enfin que ce Peppino ne l'aime pas, qu'il veut sa dot, et qu'il aura pour elle à peu près les sentiments que l'on a pour celle-ci... » Et elle montra Mme Maitland du regard. — « C'est encore plus affreux que je ne vous le dis,... » fit-elle énigmatiquement, comme quelqu'un qui se sent emporté par sa propre parole et qui en a presque peur.

— « Oui, » dit Julien, « ce serait bien triste, mais êtes-vous sûre que vous n'exagérez pas? Il n'y a pas tant de calcul dans la vie, allez... C'est plus médiocre et plus facile... Peut-être le prince et le baron ont-ils un vague projet... »

— « Un vague projet!... » interrompit Alba en crispant ses minces épaules. « Il n'y a jamais rien

de vague avec Hafner, sachez-le... Et si je vous disais que je suis sûre, entendez-vous, sûre, que c'est lui qui tient entre les doigts toutes les créances du prince et qui le fait vendre par cet Ancona pour lui mettre le marché à la main?... »

— « C'est impossible ! » s'écria Dorsenne. « Vous l'avez vu hier vous-même qui méditait d'acheter tel ou tel objet... »

— « Ne me faites pas parler davantage, » fit Alba en passant sur son front et sur ses yeux, à deux ou trois reprises, sa main, où ne brillait la pierre d'aucune bague, cette main très souple et très blanche dont les mouvements trahissaient son extrême nervosité. « Je vous en ai déjà trop dit... Ce ne sont pas mes affaires, et la pauvre Fanny n'est pour moi qu'une amie toute récente, quoique je la trouve si touchante et si tendre... Je pense qu'elle est sur le point d'engager toute sa vie et qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir personne pour lui crier : On vous ment !... Cela me fait une excessive pitié... Voilà tout... C'est enfantin !... »

Il est toujours cruellement pénible de constater chez un être jeune cette vision exacte des dessous sinistres de la vie, qui, une fois entrée dans un esprit et dans un cœur, ne permet jamais plus l'insouciance si naturelle à la vingtième année. Cette impression d'un précoce désenchantement, Alba Steno l'avait donnée bien des fois à Dorsenne. Ç'avait même été son principal attrait pour ce curieux de nature féminine, qui encore à cette minute demeura saisi devant la terrible absence

d'illusion que révélait un pareil coup d'œil et si âprement net sur les projets du père de Fanny. D'où les savait-elle? Évidemment de Mme Steno elle-même, soit que le baron et la comtesse eussent parlé devant la jeune fille trop ouvertement pour lui permettre un doute, soit qu'elle eût deviné les intentions qu'on ne lui disait pas, derrière et par-dessous les mots qu'on lui disait. En la voyant ainsi, la bouche amère, les yeux aigus, si visiblement en proie à une sourde fièvre de révolte intérieure, de nouveau Dorsenne eut l'intuition, qu'il avait eue déjà si souvent, de sa complète perspicacité. Elle ne pouvait pas n'avoir pas appliqué la même force de pensée à la conduite de sa mère. Il lui sembla que tout en remontant, comme elle était en train de le faire, la mèche de la lampe d'argent sous la grande théière, elle regardait du côté de la terrasse où l'extrémité de la robe blanche de la comtesse s'entrevoyait à travers l'ombre. Tout d'un coup les folles idées qui l'avaient tant agité la veille lui revinrent à la mémoire, et ce projet d'imiter son patron Hamlet, comme il avait dit, en jouant dans le salon de Mme Steno le jeu du prince danois devant son oncle. Distraitement, avec l'air de son indifférence habituelle, il releva la fin de la phrase que venait de jeter la jeune fille, et il reprit :

— « Soyez tranquille, Ardea ne manque pas d'ennemis. Hafner en a davantage. Il se trouvera bien quelqu'un pour dénoncer leur petit manège, s'il y a manège, à la belle Fanny... Une lettre anonyme est si vite écrite... »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots qu'il s'interrompit, avec le saisissement d'un homme qui manie une arme qu'il croit déchargée et qui entend soudain la balle partir. C'était, au fond, par acquit de conscience vis-à-vis de son propre scepticisme qu'il avait parlé de la sorte, et il ne s'attendait pas à voir un nouveau nuage de douleur passer sur le fier et mobile visage d'Alba. Elle eut dans le pli de sa bouche une expression plus dégoûtée, ses yeux traduisirent plus de sombre mépris, en même temps que ses mains, occupées à la besogne du thé, tremblèrent davantage, et elle dit, d'un accent trop ému pour ne pas faire regretter à son ami ce jeu d'une cruelle curiosité :

— « Ah ! ne lui souhaitez pas cela ! Ce serait pire encore que son ignorance présente. Au moins, maintenant elle ne sait rien du tout, et si quelque misérable faisait ce que vous venez de dire, elle saurait à moitié, sans être sûre... Mais comment pouvez-vous sourire à des suppositions pareilles?... Non ! Pauvre douce Fanny ! J'espère qu'elle ne recevra pas de lettres anonymes. C'est si lâche, et cela fait si mal !... »

— « Je vous demande pardon si je vous ai froissée, » répondit Dorsenne. Il venait de toucher, il le sentait, à une plaie saignante de ce cœur, et de comprendre avec épouvante que non seulement Alba Steno n'avait pas écrit les lettres anonymes adressées à Gorka, mais qu'au contraire elle en avait, elle-même, reçu. Et de qui? Quel était le mystérieux dénonciateur qui avertissait de cette

manière abominable la fille de Mme Steno après l'amant? Julien en frissonna jusque dans les moelles, et il continuait : « Si j'ai souri, c'est que je crois Mlle Hafner, au cas où ce malheur lui arriverait, assez intelligente pour traiter de semblables avis comme ils le méritent. Une lettre anonyme, ça ne doit même pas se lire. Quelqu'un d'assez infâme pour se servir d'armes de cette sorte ne mérite pas qu'on lui fasse l'honneur de seulement regarder ce qu'il écrit... »

— « N'est-ce pas? » dit la jeune fille. Elle avait eu dans ses prunelles, soudain dilatées, un éclair d'une véritable reconnaissance qui acheva de convaincre son interlocuteur que cette fois il avait vu juste. Il venait de prononcer précisément la parole dont elle avait besoin. Il eut soudain, devant cette évidence, un accès de honte et de pitié, — de honte, parce qu'il avait fait dans ses pensées une si gratuite insulte à cette malheureuse créature ; de pitié, parce qu'elle devait avoir subi un coup bien meurtrier si, vraiment, on lui avait dénoncé sa mère. Et il ne pouvait pas plus le lui demander qu'elle-même n'avait pu montrer la lettre infâme à cette mère qui disait souvent : « J'élève ma fille d'après les principes anglais, dans la plus complète indépendance... » Elle avait d'heureux résultats, cette indépendance qui permettait qu'un billet de cet ordre arrivât droit à la pauvre petite ! C'était dans l'après-midi de la veille ou ce matin qu'elle avait dû recevoir l'horrible lettre, car, dans la visite au palais Castagna, elle

avait été gaie tour à tour et boudeuse, mais si enfantinement, au lieu que ce soir, ce n'était plus l'enfant qui souffrait, c'était la femme. Et Dorsenne insista :

— « Vous comprenez si nous autres écrivains nous y sommes exposés, à ces abominations... Un livre qui réussit, une pièce qui plaît, un article que l'on vante, et les envieux de se mettre à la besogne pour nous insulter sans signer, ou nous-mêmes, ou ceux que nous aimons... Dans ce cas-là, je vous le répète, je brûle sans lire, et si jamais dans la vie pareille misère vous arrive, croyez-moi, petite comtesse, suivez la recette de votre ami Dorsenne. Car il est votre ami, vous le sentez, n'est-ce pas? Votre vrai ami?... »

— « Moi?... » fit vivement la jeune fille. « Pourquoi voulez-vous que l'on m'écrive des lettres anonymes? Je n'ai pas de gloire, moi, ni de beauté, ni de millions, et pas d'envieux... » Et comme Dorsenne la regardait avec le regret d'en avoir trop dit puisqu'elle se repliait de nouveau devant lui, elle força sa bouche amère à sourire, et elle reprit : « Si vous êtes vraiment mon ami, au lieu de me faire perdre mon temps à des conseils dont je pense bien n'avoir jamais besoin, à moins que je ne devienne un grand écrivain, aidez-moi à servir le thé, voulez-vous?... Il doit être prêt... » Et elle souleva de ses doigts minces le couvercle de la bouilloire qu'elle pencha ensuite sur la théière en ajoutant : « Allez demander à Mme Maitland si elle en prend ce soir, et aussi à Fanny... Ardea, lui, est un homme

à grogs, et le baron un homme à eaux minérales... Il faut même sonner pour qu'on lui apporte son verre de Vichy... Bon... Vous m'avez mise en retard. Voici une nouvelle visite, et rien ne sera prêt... Tiens, » s'écria-t-elle, « c'est Maud... » tout de suite, avec une stupeur qui lui arracha une demi-exclamation, « et son mari !... »

Les deux battants de la porte du *hall* venaient en effet de s'ouvrir et de donner passage à Maud Gorka. Toujours belle, de cette beauté britannique si grande et si forte, elle rayonnait de bonheur dans sa robe de crêpe de Chine noire avec des nœuds orange, qui faisait ressortir sa fraîche et ferme carnation. Derrière elle était apparu Boleslas. Mais ce n'était plus le voyageur qui, trente-six heures auparavant, débarquait place de la Trinité-des-Monts, fou d'inquiétude, frénétique de jalousie, souillé de la poussière du wagon, les cheveux épars, les cils poudreux, les mains noires. C'était, un peu amaigri, mais à peine lassé, le comte Gorka élégant que Dorsenne connaissait, mince et musqué dans son frac de soirée, une orchidée à la boutonnière, la bouche souriante, et portant beau. Pour l'écrivain, et sachant ce qu'il savait, ce sourire et ce sang-froid avaient quelque chose de plus terrible que la colère de la veille. Il le comprit à la manière dont le Polonais lui donna la main. Une nuit et un jour de réflexion avaient détruit son œuvre, et si Boleslas avait joué la comédie au point d'endormir la défiance de sa femme et de la décider à cette

visite de ce soir, c'est qu'il était résolu à ne plus consulter personne et à mener lui-même son enquête. Il réussissait du premier coup d'ailleurs. Son regard fauve avait certainement aperçu la robe blanche de Mme Steno sur la terrasse, tandis que l'heureuse Maud expliquait ce retour inattendu avec sa noble ingénuité :

— « Voilà ce que c'est que de donner à un père qui n'est pas raisonnable de mauvaises nouvelles de notre *boy*... Je lui écris que Luc a un peu de fièvre l'autre jour. Il me répond pour me demander ce qui en est. Je ne reçois pas sa lettre... Il s'affole, et le voici... »

— « Je vais prévenir maman, » dit Alba qui passa en effet sur la terrasse, avec un empressement trop lent encore au gré de Dorsenne. Il avait un tel sentiment du danger qu'il ne pensa pas à sourire, comme il eût fait en toute autre occasion, devant la réussite absolue du mensonge assez grossier qu'ils avaient, Boleslas et lui, imaginé la veille, et dont le comte avait dit avec une fatuité trop justifiée : « Maud sera si heureuse de me revoir, qu'elle croira tout. » — C'était une scène à la fois simple et tragique, — de ce tragique mondain où les événements sont d'autant plus effrayants qu'ils s'accomplissent sans un éclat de voix, sans un geste, parmi des phrases de convention et dans un décor de fête. Deux spectateurs au moins, outre Julien, en comprenaient l'importance : Ardea et Hafner. Car ni l'un ni l'autre ne se faisait certes la moindre illusion sur les rapports présents de Mme Steno et de

Maitland, non plus que sur sa situation passée vis-à-vis de Gorka. L'écrivain, le grand seigneur et l'homme d'affaires avaient, malgré les différences d'âge et de milieu, une grande expérience de circonstances analogues. Ils savaient de quelle présence d'esprit une femme courageuse est capable, quand elle est surprise comme l'était la Vénitienne. Tous les trois ont souvent déclaré depuis qu'ils n'avaient jamais imaginé un plus admirable sang-froid, une sérénité plus superbement audacieuse que celle dont Mme Steno fit preuve à ce moment décisif. Elle parut sur le seuil de la porte-fenêtre étonnée et ravie, — juste dans la mesure où il convenait qu'elle le fût. Son teint de blonde, que les moindres émotions devaient empourprer de sang, resta délicieusement rose. Pas un battement de ses longues paupières d'une grâce turque ne voila ses profonds yeux bleus, qu'un rayonnement intérieur continua d'illuminer. Avec son sourire qui découvrait ses belles dents de la couleur des grosses perles dont était paré son cou, avec les émeraudes mêlées à ses cheveux blonds, avec ses puissantes épaules apparues dans les échancrures de son blanc corsage, avec sa taille opulente et fine, avec la splendeur de ses bras dont elle avait enlevé les gants pour se caresser aux baisers de Maitland et qu'éclairaient d'autres émeraudes, avec sa démarche empreinte d'une certitude altière, elle était véritablement une femme d'un autre âge, la sœur de ces radieuses princesses que les peintres de sa Venise évoquent sous des portiques de marbre, parmi des apôtres et

des martyrs qui sont des magnifiques et des matelots. Elle alla droit à Maud Gorka qu'elle embrassa tendrement, puis, serrant la main de Boleslas, elle dit de sa voix chaude où il y avait par instants comme des passages de contralto, adoucis par l'habitude du dialecte caressant de la lagune :

— « Mais quelle bonne surprise !... Et vous ne pouviez pas venir dîner avec nous?... Voyons, asseyez-vous là tous deux et racontez-moi l'odyssée du voyageur... » Et se tournant vers Maitland qui l'avait suivie dans le salon avec la double et insolente tranquillité du géant et de l'homme aimé : « Soyez gentil, mon petit Linco, et allez me chercher mon éventail et mes gants que j'ai oubliés sur l'appui de la chaise longue... »

A cette seconde, Dorsenne, qui n'avait plus qu'une peur, celle de rencontrer les yeux de Gorka, — il ne les aurait pas supportés, — se trouvait de nouveau près d'Alba Steno. Le visage de la jeune fille tout à l'heure si fermé, comme serré d'angoisse, était maintenant illuminé. Il semblait qu'un poids immense eût été enlevé à la pensée de la jolie contessina.

— « Pauvre enfant ! » songea le romancier. « Elle ne peut pas croire que sa mère aurait ce calme si elle était coupable. C'est la réponse à la lettre anonyme que l'attitude de la comtesse. On lui avait donc tout écrit?... Mon Dieu ! Qui cela peut-il être? Que va-t-il sortir du drame engagé maintenant de cette manière?... »

Et il tomba dans une rêverie profonde que n'interrompit point le bruit des conversations auxquelles il ne se mêla plus. Il lui aurait suffi d'observer au lieu de méditer, pour que la vérité sur l'auteur des lettres anonymes lui apparût, claire comme le courage de Mme Steno à affronter le danger, — comme la confiance aveugle de Mme Gorka, — comme l'imperturbabilité dédaigneuse de Maitland devant son rival et la rage contenue de ce rival, — comme la finesse de Hafner à soutenir la conversation générale, — comme l'assiduité d'Ardea auprès de la riche Fanny et l'émotion de cette dernière, — claire enfin comme la joie délivrée d'Alba. Tous ces visages, à l'entrée de Boleslas, avaient traduit des sentiments différents. Un seul avait, pendant quelques minutes, exprimé la joie du crime et l'avidité de la haine satisfaite. Mais comme c'était celui de cette petite Mme Maitland, de cette silencieuse, traitée si couramment par lui de sotte et d'insignifiante, Dorsenne n'y prit pas plus garde que les autres témoins de cette réapparition foudroyante de l'amant trahi. Toutes les nations ont une métaphore pour exprimer cette idée qu'il n'est pire eau que l'eau dormante. Les eaux tranquilles roulent profondes, — disent les Anglais, et les Italiens : — Les eaux tranquilles ruinent les ponts. — Ces divers adages ne seraient pas exacts si on ne les oubliait pas dans la pratique, et l'analyste professionnel du cœur féminin les avait parfaitement oubliés ce soir-là.

V

LA COMTESSE STENO

Pour une femme moins courageuse que la comtesse, moins capable de regarder en face une situation et de marcher droit sur elle, une pareille soirée eût marqué le prélude d'une de ces nuits d'insomnie où l'imagination, affolée, épuise à l'avance les pires angoisses d'un danger seulement probable. Ces crises de terreur aboutissent d'ordinaire à ces résolutions de ruse, à ces partis pris d'un mensonge presque acharné, objet de l'indignation de l'homme qui ne comprend pas que l'hypocrisie est la seule force de l'être faible. La comtesse Steno, elle, ne savait pas ce que c'était que la faiblesse et que la peur. Créature d'énergie et d'action, qui se sentait d'avance à la hauteur de tous les dangers, elle n'attachait pas de sens au mot inquiétude. Aussi dormit-elle, durant la nuit qui suivit cette soirée, d'un sommeil aussi profond, aussi réparateur que si Gorka n'était jamais revenu, la vengeance au cœur, la menace aux yeux. Vers les dix heures, le lendemain matin, elle se trouvait dans le petit salon, ou mieux le bureau attenant à sa chambre à coucher, en train de vérifier des comptes apportés par un de ses hommes d'affaires. Levée à sept heures, suivant son habitude, elle avait pris le bain glacé dans

lequel, été comme hiver, elle fouettait chaque jour son magnifique sang de blonde vigoureuse. Elle avait déjeuné à l'anglaise, suivant le principe auquel elle prétendait devoir la conservation de son estomac, d'œufs, de viande froide et de thé. Elle avait fait une toilette compliquée de jolie femme, passé chez sa fille pour savoir comment la petite avait dormi, écrit cinq lettres, — car son salon cosmopolite l'astreignait à la corvée d'une immense correspondance, qui rayonnait entre le Caire et New-York, Saint-Pétersbourg et Bombay, en passant par Munich, Londres et Madère, et elle était aussi fidèle en amitié qu'elle était inconstante en amour. Sa grande et haute écriture, si élégante dans sa correction apprise, avait couvert des pages et des pages sans qu'elle nourrît, à l'égard de son ancien amant, d'autres préoccupations que celle-ci : « J'ai rendez-vous chez Maitland à onze heures. Ardea doit être ici à dix pour causer de son mariage. J'ai les comptes de Finoli à vérifier. Pourvu que Gorka n'ait pas l'idée de venir, lui aussi, ce matin... » Les personnes chez qui la sensation de l'amour est très complète, mais très physique, sont ainsi. Elles se donnent et elles se reprennent tout entières. La comtesse n'éprouvait pas plus de pitié que de peur en pensant à l'amant trahi. Elle était décidée à lui dire : « Je ne vous aime plus, » franchement, nettement, carrément, et à lui offrir le choix entre la brouille définitive et une solide amitié. Son unique contrariété portait sur l'instant de cette explication, qu'elle souhaitait voir reculée

jusqu'à l'après-midi, où elle serait libre, — contrariété qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de refaire, avec sa certitude accoutumée, les additions et les multiplications de l'intendant. Il se tenait debout, montrant une de ces larges faces bronzées à ossature puissante et à bajoues tombantes, comme Bonifazio en donne à ses pharisiens et à ses mauvais riches. Il administrait les sept cents hectares de la terre de Piove, près de Padoue, celle de ses propriétés que Mme Steno préférait. Elle en avait décuplé le revenu par le desséchement d'une lagune stérile et souvent fiévreuse, dont le fond, situé d'un mètre au-dessous du niveau de la mer, s'était trouvé d'une fertilité surprenante, et elle discutait les opérations probables des semaines à venir, avec cette connaissance détaillée et précise de l'exploitation rurale, qui reste le véritable trait de l'aristocratie italienne et la raison permanente de sa vitalité. Toute noblesse dure, même sans privilèges légaux, quand elle demeure profondément historique et terrienne :

— « Alors tu estimes la récolte des vers à soie à environ cinquante kilos de cocons par once?... »

— « Oui, Excellence, » répondit l'intendant.

— « Cent onces de jaunes : cent fois cinquante font cinq mille,... » reprit la comtesse. « Et à quatre francs cinquante?... »

— « Peut-être cinq, Excellence, » reprit l'intendant.

— « Mettons vingt-deux mille cinq cents, » dit la comtesse, « et autant pour les Japonais... Cela

nous ferait rentrer dans nos dépenses de bâtisses... »

— « Oui, Excellence. Et pour le vin? »

— « Je suis d'avis, après ce que tu m'as dit de la vigne, que tu vendes au plus vite à l'agent de Kauffmann tout ce qui reste de la récolte passée, mais pas à moins de six francs la Brentina. Tu sais qu'il faut que nos fûts soient débarrassés et réparés dès le mois d'août... Si nous en manquions cette fois, pour la première année où nous fabriquons notre vin avec la nouvelle machine, ce serait trop déraisonnable... »

— « Oui, Excellence. Et pour les chevaux? »

— « Je crois que c'est une occasion à ne pas laisser échapper non plus. Mon avis est que tu prennes l'express de Florence, aujourd'hui même, à deux heures. Tu es à Vérone demain matin. Tu conclus l'affaire. Les chevaux seront rendus à Piove le soir même... Nous avons fini juste à temps,... » conclut-elle en rangeant les papiers de l'intendant. Elle les mit elle-même dans leur enveloppe, qu'elle lui rendit. Elle avait une ouïe d'une finesse extrême, et elle venait d'entendre ouvrir la porte de l'antichambre. Il semblait que le gros administrateur emportât, dans son gros portefeuille, toutes les préoccupations de cette femme extraordinaire. Car, après avoir conclu par des chiffres et des ordres de cette précision cet entretien, ou plutôt ce monologue, elle eut son plus clair et son plus léger sourire pour recevoir le nouvel arrivant, qui était heureusement le prince d'Ardea. Elle dit au domestique :

— « J'ai à causer avec le prince. Si on me demande, ne recevez pas et ne renvoyez pas non plus. Apportez la carte... » Puis se tournant vers le jeune homme : « Eh bien ! *Simpaticone?...* » C'était le gentil surnom qu'elle lui donnait. « Comment avez-vous achevé votre soirée d'hier?... »

— « Vous allez ne pas y croire, » répondit Peppino Ardea en riant, « moi qui n'ai plus rien à moi, pas même mon lit bientôt !... Je suis allé au cercle et j'ai joué... Je me suis mis en banque, et pour la première fois de ma vie j'ai gagné... »

Il était si gai en racontant cette enfantine équipée, il gaminait de nouveau si sincèrement avec sa ruine, que la comtesse le regarda presque avec stupeur, comme lui-même l'avait regardée, elle, en entrant. On se connaît si peu soi-même, et l'on se rend si peu compte de ses propres singularités de caractère, que chacun d'eux s'étonnait à part soi de trouver l'autre si calme. Ardea ne comprenait pas que Mme Steno ne fût pas au moins inquiète du retour de Gorka et des conséquences qui en pouvaient résulter. Elle admirait, elle, que dans le désastre de sa fortune, cet étrange garçon trouvât cette jovialité à son service. Il avait visiblement pioché sa toilette du matin avec autant de complaisance que s'il n'eût pas eu à tenter une démarche capitale pour son avenir, et son veston à carreaux joliment contrariés, la couleur de sa chemise, celle de sa cravate, ses bottines jaunes, la fleur de sa boutonnière, tout s'harmonisait pour faire de lui une aimable et incorrigible poupée de frivolité spiri-

tuelle. Il avait payé si cher cette irréflexion que la comtesse se mit tout d'un coup à le plaindre. Elle éprouva ce besoin que les êtres robustes ont devant les êtres désarmés, celui d'agir pour cet enfant, de le secouer malgré lui, et elle attaqua aussitôt la question du mariage avec Fanny Hafner. Dans son solide bon sens et avec son instinct de toujours tout arranger, Mme Steno apercevait dans cette union tant d'avantages pour chacun, qu'elle avait une hâte de la conclure aussi vive que s'il se fût agi d'une affaire personnelle. Ce mariage convenait au baron qui lui en parlait depuis des mois. Il convenait à Fanny qui se convertirait au catholicisme avec le consentement de son père. Il convenait au prince qui, du coup, serait tiré de tous ses ennuis. Il convenait enfin au nom de Castagna. Quoique Peppino en fût le seul représentant en ce moment, et que, par une vieille tradition de famille, il portât un titre différent du titre patronymique du pape Urbain VII, cette vente à l'encan du célèbre palais produisait, dans la presse et l'opinion, un scandale qu'il était décent de faire cesser. La comtesse oubliait qu'elle avait assisté sans protester aux dessous ténébreux de cette mise en vente. N'avait-elle pas su autrefois par Hafner qu'il se trouvait avoir acheté à vil prix un lot énorme de lettres de change du prince? Ne connaissait-elle pas assez le baron pour être sûre que le sieur Noé Ancona, le créancier implacable qui faisait vendre le palais, n'était que l'homme de paille de son terrible ami? Dans un mouvement de mauvaise humeur contre

le baron, ne l'avait-elle pas, elle-même, accusé auprès d'Alba de ce plan très simple : acculer Ardea à la catastrophe définitive pour lui offrir le salut sous la forme de l'union avec Fanny, et pour exécuter en même temps une excellente opération? Car une fois débarrassés des hypothèques qui les grevaient, et pour peu que l'on pût attendre, les terrains du prince et leurs constructions reprendraient leur vraie valeur, et l'imprudent spéculateur se retrouverait de nouveau tout aussi riche, peut-être davantage. N'était-ce pas encore une raison de plus pour vaincre au plus tôt les dernières hésitations du jeune homme devant ce mariage sauveur?

— « Voyons, » lui dit-elle après un instant de silence et sans autre préambule, « il s'agit maintenant de parler affaires... Vous avez dîné à côté de ma petite amie, hier, vous avez eu toute la soirée pour l'étudier... Répondez-moi franchement : ne ferait-elle pas la plus jolie princesse romaine qui soit allée s'agenouiller dans sa robe de noces au tombeau des apôtres? Vous ne la voyez pas, dans sa toilette blanche et sous son voile, descendant, devant cet admirable escalier de Saint-Pierre, du huit ressorts attelé de superbes chevaux que lui aura donné son père? Fermez les yeux et regardez-la en pensée... Serait-elle jolie? Le serait-elle?... »

— « Très jolie, » répondit Ardea en souriant à la vision tentatrice que Mme Steno venait d'évoquer, « bien qu'elle ne soit pas blonde. Et vous savez, pour moi, une femme qui n'est pas blonde... Ah! comtesse! Quel dommage qu'à Venise, il y a

cinq ans, un certain soir... Vous vous rappelez?... »

— « Comme ça vous ressemble ! » interrompit-elle en riant très haut de son rire sonore et clair. « Vous venez me voir ce matin pour me parler d'un mariage, inespéré avec votre réputation de joueur, de soupeur et de mauvais sujet, d'un mariage qui remplit des conditions presque folles tant elles sont complètes : beauté, jeunesse, intelligence, fortune, et même, chose invraisemblable, si j'ai bien regardé ma petite amie, commencement d'intérêt, d'un très vif intérêt... Et pour un peu, c'est à moi que vous allez faire une déclaration... Allons, allons ! » Et elle lui tendit à baiser sa belle main où brillaient de glorieuses émeraudes. « Vous êtes pardonné. Mais répondez par oui ou par non... Faut-il que je fasse la demande? Si c'est oui, je vais vers les deux heures au palais Savorelli. Je parle à mon ami Hafner. Il parle à sa fille, et il ne dépendra pas de moi que vous n'ayez leur réponse à eux ce soir ou demain. Est-ce oui? Est-ce non?... »

— « Ce soir !... Demain !... » s'écria le prince en secouant la tête avec le geste du plus comique effarement. « Mais je ne peux pas me décider comme ça. C'est un guet-apens ! J'arrive pour causer, pour vous consulter... »

— « Et sur quoi? » fit observer Mme Steno, avec une vivacité presque impatientée. « Qu'est-ce que je peux bien vous dire que vous ne sachiez déjà? Dans vingt-quatre heures, dans quarante-huit, dans six mois, qu'y aura-t-il de changé, je vous prie? Il faut voir les choses telles qu'elles sont,

cependant. Demain, après-demain, les jours suivants, serez-vous moins ruiné?... »

— « Non, » dit le prince. « Mais... »

— « Il n'y a pas de mais, » reprit-elle sans plus le laisser parler qu'elle n'avait laissé parler son intendant. Le despotisme naturel aux personnalités puissantes dédaignait de se déguiser chez elle, quand il s'agissait de décisions pratiques sur lesquelles elle avait pris parti. « La seule objection sérieuse que vous m'ayez faite quand je vous ai parlé de ce mariage, il y a six mois, c'était que Fanny ne fût pas catholique. Je sais aujourd'hui qu'elle ne demande qu'à se convertir. N'en parlons donc point... »

— « Non, » dit le prince « Mais... »

— « Quant à Hafner, » reprit la comtesse, « vous me direz que c'est mon ami et que je suis partiale; mais cette partialité même est une opinion... C'est précisément le beau-père qu'il vous faut... Ne hochez pas la tête... Il vous réparera tout ce qui peut être réparé de votre fortune... Vous avez été volé, mon pauvre Peppino, comme dans un bois. Vous me le racontiez vous-même... Devenez le gendre du baron, et vous me direz des nouvelles de vos voleurs... Je sais... Il y a ses origines et le procès d'il y a dix ans avec tous les *pettegolezzi* auxquels il a donné lieu. Tout cela n'a pas le sens commun. Hafner a eu des commencements rudes. Il était d'une famille juive d'origine, — vous voyez, je ne vous prends pas en traître, — mais convertie depuis deux générations, en sorte que l'histoire de

son changement de religion depuis qu'il habite l'Italie est une calomnie comme le reste. Il a eu un procès dont il est sorti acquitté. Vous ne voulez pas être plus juste que la justice, n'est-ce pas?... »

— « Non, mais... »

— « Qu'attendez-vous alors? » conclut Mme Steno. « Que ce soit trop tard? Comme pour vos terrains?... »

— « Hé! Laissez-moi souffler, respirer, m'éventer, » dit Ardea, qui prit en effet l'éventail de la comtesse sur le bureau. « Moi qui n'ai jamais su le matin ce que je ferais le soir, moi qui ai toujours vécu comme on voyage, suivant ma fantaisie, vous me demandez de prendre, en cinq minutes, la résolution de me lier pour toujours!... »

— « Je vous demande de savoir ce que vous voulez, » reprit la comtesse. « C'est très amusant d'être un fantaisiste, quand on voyage, justement. Quand il s'agit d'arranger sa vie, ces enfantillages-là sont trop dangereux. Je ne connais qu'une chose, moi : voir son but et y marcher tout droit. Le vôtre est très net : sortir de ce désastre. La route n'est pas moins nette : c'est le mariage avec une fille qui a cinq millions de dot. — Oui ou non, voulez-vous la prendre?... Ah? » fit-elle tout d'un coup en s'interrompant, « je n'aurai pas une minute à moi ce matin, et j'ai rendez-vous à onze heures! » Elle regarda la pendule de voyage posée sur sa table, qui marquait dix heures vingt-cinq. Elle avait entendu la porte s'ouvrir. C'était le valet de pied qui se tenait déjà devant elle et qui lui présentait

une carte sur un plateau. Elle prit cette carte, la regarda, fronça la barre de ses beaux sourcils blonds, regarda de nouveau la pendule, parut hésiter, puis : « Faites attendre dans le petit salon rond et dites que je viens tout de suite, » reprit-elle et se retournant vers Ardea : « Vous vous croyez sauvé. Vous ne l'êtes pas. Je ne vous permets pas de vous en aller avant que je revienne. J'en ai pour un petit quart d'heure... Voulez-vous des journaux? En voici... Des livres? En voilà... Du tabac? Cette boîte est pleine de cigarettes... Dans un quart d'heure je suis là et j'aurai votre réponse. Je la veux, entendez-vous? Je la veux... » Et sur le seuil, avec un nouveau sourire, employant cette fois un petit terme de patois usuel dans l'Italie du nord et qui n'est qu'une corruption de *schiavo* ou serviteur : « *Ciao, Simpaticone...* »

— « Quelle femme !... » se dit Peppino Ardea quand la porte se fut refermée sur la robe claire de la comtesse. « Quelle femme ! Oui, quel dommage qu'à Venise, il y a cinq ans, je n'aie pas été libre !... Qui sait? Si j'avais osé quand elle m'a reconduit à mon hôtel dans sa gondole?... Elle venait de quitter Vitale. Elle n'avait pas encore Boleslas... Elle m'aurait conseillé, dirigé. J'aurais joué à la Bourse, comme elle, avec les conseils de Hafner. Mais pas en qualité de gendre ! Je n'en serais pas acculé au rastaquouérisme conjugal... Et elle n'aurait pas d'aussi mauvais tabac... » Il venait d'allumer une des cigarettes de Virginie, présent de Maitland. Il la jeta en faisant la grimace avec son sans-façon

d'enfant peu élevé, au risque de brûler la natte mince qui couvrait le marbre frais du sol, et il passa dans l'antichambre, afin de prendre son étui à lui, dans la poche du léger pardessus avec lequel il était prudemment sorti dès huit heures. Tout en allumant une des cigarettes de cet étui, rempli d'un soi-disant tabac égyptien, mêlé d'opium et de salpêtre, que la mode lui rendait préférable au tabac très authentique de l'Américain, il jeta les yeux machinalement sur le plateau que le domestique avait reposé au sortir de la chambre. La carte du visiteur inconnu pour lequel Mme Steno l'avait quitté s'y voyait encore. Ardea y lut, avec un étonnement qui confinait à la stupeur, ces mots : « Comte Boleslas Gorka... »

— « Elle est plus admirable que je ne croyais, » songea-t-il en rentrant dans le bureau désert. « Elle n'avait pas besoin de me demander de ne pas m'en aller. Je le crois bien, que je resterai pour la revoir au sortir de cette conversation-là !... »

C'était en effet Boleslas que la comtesse avait retrouvé dans le salon rond qu'elle avait choisi aussitôt comme la pièce la plus propice à l'orageuse explication qu'elle prévoyait. Il était isolé à une des extrémités du *hall*, et faisait comme pendant à la terrasse. C'était, avec la salle à manger, tout le rez-de-chaussée, ou mieux l'entresol de l'hôtel. L'appartement de Mme Steno, ainsi que l'autre petit salon où se tenait Peppino, étaient au premier, de même que les chambres réservées

à la contessina et à sa gouvernante allemande Fraulein Weber, pour le moment en voyage. La comtesse ne s'y était pas trompée. Au premier coup d'œil échangé la veille avec Gorka, elle avait deviné qu'il savait tout. Elle s'en était d'ailleurs bien doutée lorsque Hafner lui avait transmis les quelques mots de l'indiscret Dorsenne sur la présence clandestine du Polonais à Rome. Elle ne se méprit pas davantage cette fois aux intentions de Boleslas, et elle ne l'eut pas plus tôt regardé en face, qu'elle se sentit en péril. Quand un homme a été l'amant d'une femme comme cet homme avait été le sien, avec une vibrante communion de volupté renouvelée sans cesse pendant deux années, cette femme garde à son égard une sorte d'instinct physiologique et quasi animal. Un geste de lui, l'accent d'une parole, un souffle, une rougeur, une pâleur, sont des signes pour elle que son intuition traduit aussitôt avec une infaillible certitude. Comment et pourquoi cet instinct divinatoire s'accompagne-t-il de l'oubli absolu des anciennes caresses? C'est un cas particulier de cet autre insoluble et mélancolique problème : la naissance et la mort de l'amour. Mme Steno, elle, n'avait aucune sorte de goût pour des réflexions de cet ordre. Comme toutes les créatures très vigoureuses et très simples, elle se constatait et elle s'acceptait. De même que la veille, elle se rendit compte que la présence de son ancien amant ne remuait plus dans son être cette corde intime qui l'avait rendue si faible pour lui pendant vingt-

cinq mois, si indulgente à ses moindres caprices. Elle demeurait aussi froide que le marbre du bas-relief de Mino da Fiesole encastré dans le mur juste au-dessus du haut fauteuil au dossier duquel il s'appuyait. Et lui-même, malgré la crise de fureur lucide qu'il subissait en ce moment et qui le rendait capable des pires violences, il eut l'intuition de cette complète insensibilité où sa présence la laissait. Il l'avait vue si souvent, au cours de leur longue liaison, lui arriver à des rendez-vous du matin, vers cette heure-ci, dans des toilettes semblables, si fraîche, si souple, si jeune dans sa maturité, si gourmande de baisers, si frémissante de désir. Elle avait maintenant dans ses yeux bleus, dans son sourire, dans toute sa personne, ce je ne sais quoi de gracieux et d'inaccessible à la fois qui donne à un amant abandonné la frénésie de brutaliser, de frapper, de meurtrir une femme qui lui sourit de ce sourire-là, pour qu'elle sente du moins par lui, quand ce serait de la douleur. En même temps elle était si belle, dans la radieuse lumière tamisée par les stores baissés, qu'elle lui inspirait une égale envie de la prendre dans ses bras, qu'elle le voulût ou non. Il avait reconnu, dès qu'elle était entrée dans la pièce, le violent arome d'une composition ambrée dont elle se servait pour son bain, et ce rien avait achevé d'exaspérer sa passion, d'autant plus que, le domestique lui ayant d'abord répondu que Mme Steno avait une visite, il s'était demandé si elle n'était pas en conversation avec Maitland. Ces sentiments passionnés, mais encore contenus,

frémissaient dans l'accent de la phrase bien simple avec laquelle il l'accueillit. A de certaines minutes, les mots ne sont rien, c'est le ton qui est tout. Et pour la comtesse, celui du jeune homme était terrible :

— « Je vous dérange? » dit-il en s'inclinant et sans prendre que du bout des doigts la main qu'elle lui avait tendue en entrant. « Excusez-moi, je vous croyais seule. Et si vous voulez me fixer un autre moment pour le petit entretien que je prends la liberté de vous demander?... »

— « Mais non, mais non, » répondit-elle sans lui permettre de finir sa phrase ; « j'étais avec Peppino Ardea qui m'attendra, qui nous attendra, » reprit-elle gentiment. « D'ailleurs, vous me connaissez, en toutes choses je suis pour le tout de suite. Quand on a quelque chose à se dire, il faut se le dire, un, deux, trois... D'abord ce n'est plus à dire, et puis c'est mieux dit. Il n'est rien de tel que d'attendre et de se taire pour rendre les plus faciles explications difficiles et brouiller les meilleurs amis... »

— « Je suis très heureux de vous trouver dans des dispositions pareilles, » répliqua Boleslas avec une ironie qui crispa son beau visage dans un sourire de haine atroce. La bonne humeur tranquille et simple qu'elle venait d'étaler lui perçait le cœur, et il continua, déjà moins maître de lui : « C'est en effet une explication que j'ai cru avoir le droit de vous réclamer et que je viens vous réclamer... »

— « Réclamez, mon cher, » dit la comtesse en le regardant bien en face et sans baisser ses yeux fiers où ce mot impératif avait allumé une flamme. Si elle avait été admirable la veille, en affrontant, comme elle avait fait, le retour de son ancien amant au sortir de son tête-à-tête avec le nouveau, peut-être le fut-elle davantage à cette seconde où elle n'avait plus, pour la soutenir, la galerie de ses intimes. Elle n'était pas bien sûre que le forcené à qui elle tenait tête ne fût pas armé, et elle le croyait parfaitement capable de la tuer, là, sans qu'elle pût se défendre. Mais c'était une partie à jouer, ou plus tôt, ou plus tard ; et elle la jouait sans trembler. Elle n'avait pas menti en disant tout à l'heure à Peppino Ardea : « Je ne connais qu'une chose, voir son but et y marcher droit... » Elle voulait une rupture définitive avec Boleslas. Pourquoi eût-elle hésité sur le moyen? Lui s'était tu, cherchant ses mots. Il reprit :

— « Me permettrez-vous de remonter à près de trois mois en arrière, quoique ce soit, paraît-il, un long espace de temps pour une mémoire de femme? Je ne sais si vous vous rappelez notre dernière entrevue. Pardon. Je veux dire notre avant-dernière, puisque nous nous sommes revus hier au soir. Conviendrez-vous que la façon dont nous nous sommes quittés alors ne paraissait pas annoncer la façon dont nous nous sommes retrouvés?... »

— « J'en conviendrai, » dit la comtesse avec un nouvel éclair d'orgueil blessé dans ses yeux, « quoique je ne goûte pas beaucoup cette manière

de vous exprimer. C'est la seconde fois que vous me parlez comme un accusateur, et si vous preniez cette attitude, il serait inutile de continuer... »

— « Catherine !... » Ce cri du jeune homme, chez qui la colère grandissait, acheva de décider celle qu'il interpellait ainsi à brusquer le dénouement d'un entretien où chaque réplique devait être un éclat nouveau de rancune.

— « Eh bien?... » interrogea-t-elle en croisant ses bras dans un geste si impérieux qu'il s'arrêta de sa menace, et elle reprit : « Écoutez, Boleslas, voici dix minutes que nous nous parlons pour ne rien nous dire, parce que nous n'avons ni l'un ni l'autre le courage de poser la question entre nous, telle qu'elle est, telle que nous la savons et la sentons. Au lieu de m'écrire, comme vous m'avez écrit des lettres qui m'ont rendu les réponses impossibles, au lieu de revenir à Rome comme un malfaiteur en vous cachant, au lieu d'arriver chez moi, hier au soir, avec ce visage de menace, au lieu de m'aborder ce matin avec la solennité d'un juge, pourquoi ne m'avez-vous pas questionnée simplement, franchement, comme quelqu'un qui sait que je l'ai beaucoup, beaucoup aimé?... Avoir été amants, c'est donc une raison pour se détester quand on cesse de l'être?... »

— « Quand on cesse de l'être !... » répondit Gorka. « Ainsi, vous ne m'aimez plus? Ah ! je le savais, je l'avais deviné dès la première semaine de cette fatale absence !... Mais de croire que vous me le diriez un jour, comme cela, de cette voix

tranquille qui est un blasphème horrible pour tout notre cher passé, non, je ne l'ai pas cru. Je ne le crois pas encore, même en l'entendant... Ah ! C'est trop, c'est trop infâme... »

— « Et pourquoi? » interrompit la comtesse en redressant sa tête avec plus de hauteur encore. « Il n'y a qu'une chose infâme en amour, c'est le mensonge... Hé ! Je le sais, vous autres hommes, vous n'êtes pas habitués à rencontrer des femmes vraies, et qui aient le respect, la religion de leur sentiment. Mais je l'ai, moi, ce respect. Je la pratique, moi, cette religion. Je vous répète que je vous ai beaucoup aimé, Boleslas. Je ne vous l'ai pas caché autrefois. Je ne me suis pas disputée à vous. J'ai été loyale avec vous, comme la vérité même... J'ai la conscience de l'être encore en me reprenant et en vous offrant, comme je le fais, une amitié solide, une amitié d'homme à homme qui ne demande qu'à vous prouver la sincérité de son dévouement. »

— « Moi, une amitié avec vous ! Moi ! Moi ! Moi !... » s'écria Boleslas. « Ai-je eu assez de patience en vous écoutant comme je vous ai écoutée?... Je vous regardais me mentir et flétrir le mensonge dans la même haleine !... Et pourquoi ne me demandez-vous pas d'avoir aussi de l'amitié pour celui par qui vous m'avez remplacé?... Ah çà ! vous me prenez donc pour un aveugle, et vous vous imaginez que je n'ai pas vu hier ce Maitland auprès de vous, et que je n'ai pas su au premier coup d'œil quel rôle il jouait dans votre intimité?

Vous n'avez donc pas compris que je devais avoir une raison capitale pour revenir comme je suis revenu? Vous ne savez donc pas que l'on ne joue point avec quelqu'un qui vous aime comme je vous aime?... Ce n'est pas vrai. Vous n'avez pas été loyale avec moi, puisque vous avez pris cet homme pour amant quand vous étiez encore ma maîtresse. Et vous n'en aviez pas le droit ; non, non, non, vous ne l'aviez pas !... Et quel homme ! Si c'était Ardea, Dorsenne, n'importe qui dont je n'eusse pas à rougir pour vous?... Mais cette brute, ce drôle qui n'a rien, rien pour lui, ni beauté, ni naissance, ni élégance, ni esprit, ni talent ; car il n'a point de talent, il n'en a pas !... Il n'a rien, que son encolure de taureau ! — C'est comme si vous m'aviez trompé avec un laquais... Non. C'est trop hideux. Ah ! Catherine, jure-moi que ce n'est pas vrai. Dis-moi que tu ne m'aimes plus, je me soumettrai, je m'en irai. Tout, j'accepterai tout, pourvu que tu me jures que tu n'aimes pas cet homme... Mais jure, jure donc... » ajouta-t-il, en lui prenant la main d'une étreinte si violente qu'elle jeta un petit cri et se dégagea en lui disant :

— « Laissez-moi, vous me faites mal. » Et elle continua : « Vous êtes fou, Gorka, et c'est votre seule excuse... Je n'ai rien à vous jurer. Ce que je sens, ce que je pense, ce que je fais ne vous regarde plus après ce que je vous ai dit... Croyez ce qu'il vous conviendra de croire... Mais, » et l'irritation de la femme amoureuse, blessée dans l'homme qu'elle adore, la remuait tout entière, « vous ne me

parlerez pas deux fois d'un de mes amis comme vous venez de vous le permettre... Vous m'avez manqué gravement, et je ne vous le pardonnerai pas... Au lieu de cette amitié que je vous offrais si honnêtement, nous n'aurons plus ensemble que des rapports de monde... Voilà ce que vous avez voulu... Tâchez de ne pas vous les rendre impossibles à vous-même. Soyez correct, au moins dans la forme. Souvenez-vous que vous avez une femme, que j'ai une fille, et que nous leur devons de leur épargner le contre-coup de cette triste rupture... Dieu m'est témoin que je l'aurais voulue tellement autre !... »

— « Ma femme? Votre fille?... » dit le jeune homme avec une amertume affreuse. « C'est bien l'heure en effet de vous en souvenir et de les mettre entre vous et ma juste vengeance !... Elles ne vous ont pas gênée autrefois, les deux pauvres créatures, quand vous avez commencé de vous faire aimer de moi?... Cela vous était commode alors qu'elles fussent amies. Et je m'y suis prêté !... Et j'ai accepté cette bassesse, — pour que vous veniez aujourd'hui vous abriter derrière ces deux innocentes !... Non, cela non plus ne sera pas. Non, vous ne me quitterez pas ainsi. Puisque c'est l'unique point où je puisse vous frapper, je vous y frapperai. Je vous tiens par là, entendez-vous? et je vous garde. Ou bien vous mettrez cet homme à la porte, ou je ne respecte plus rien. Ma femme saura tout... Hé ! Tant mieux ! Il y a trop longtemps que j'étouffe de mentir... Votre fille saura tout... Elle vous

jugera plus tôt comme elle doit vous juger un jour... »

Il avait marché sur elle en parlant de la sorte avec un geste si cruel qu'elle avait dû reculer. Encore quelques minutes, et cet homme réalisait sa menace. Il allait la frapper, briser les objets autour de lui, provoquer un scandale affreux. Elle eut assez de présence d'esprit pour couper court à ce danger par une audace plus courageuse encore. Un bouton de sonnette électrique se trouvait à la portée de sa main. Elle le pressa tandis que Gorka lui disait avec un rire de mépris :

— « Il ne vous restait plus que cet affront à me faire : appeler vos domestiques pour vous défendre... »

— « Vous vous trompez, » répondit-elle, « je n'ai pas peur. Je vous répète que vous êtes fou et je veux seulement vous le prouver en vous rappelant à la réalité de votre situation... Priez Mlle Alba de descendre, » dit-elle à l'homme que son coup de sonnette avait fait venir. Ce fut, cette petite phrase, la goutte d'eau froide qui brise soudain un jet furieux de vapeur. Elle avait trouvé le seul moyen d'arrêter net cette terrible scène. Malgré la menace de tout à l'heure, elle savait que le mari de Maud reculerait toujours devant la jeune fille, amie de sa femme, et dont il connaissait si bien la délicatesse et la sensibilité. Gorka était capable des plus redoutables égarements et des plus cruels dans un accès de passion encore exaspéré par la

vanité. Il y avait en lui un élément chevaleresque qui devait paralyser toute sa frénésie devant Alba. Quant à l'immoralité de cette combinaison de défense qui mêlait sa fille à sa rupture avec un amant vindicatif, la comtesse n'y songea point. Elle disait souvent : « C'est ma caramade, c'est mon amie... » Et elle le pensait. S'appuyer sur elle dans ce moment de crise lui fut aussi naturel que de prêter elle-même son épaule à la main de son enfant lorsqu'elles nageaient toutes deux en été, au Lido, et qu'elles allaient un peu trop loin en pleine mer. Dans la tempête d'indignation qui secouait Gorka, ce subit appel à l'innocente Alba devait lui paraître et lui parut un suprême degré de cynisme. Durant le court espace de temps qui sépara la sortie du valet de pied et l'arrivée de la jeune fille, il ne prononça plus que ces mots répétés en se promenant de long en large tandis que son ancienne maîtresse le défiait de son regard :

— « Je vous méprise... Je vous méprise... Ah ! que je vous méprise !... » Puis, quand il entendit la porte s'ouvrir : « Nous reprendrons cette conversation, madame... »

— « Quand vous voudrez, » répondit Catherine Steno ; et à sa fille qui entrait : « Tu sais que la voiture nous attend pour onze heures moins dix et qu'il est déjà moins le quart. Es-tu prête?... »

— « Tu vois, » dit la jeune fille en montrant à ses mains des gants gris perle à côtes noires qu'elle achevait de boutonner, et, sur sa tête, un large chapeau de tulle noir qui faisait comme une grande

auréole obscure et transparente à ses cheveux blonds. Son buste mince était serré dans le corsage très ajusté que Maitland avait choisi pour son portrait, sorte de cuirasse d'une serge d'un bleu noir, qui s'achevait à son cou et à ses poignets par des bandes de velours d'une nuance plus sombre. La ligne blanche d'un petit col et de manchettes d'homme achevait de donner à cette frêle silhouette une grâce d'adolescence plus jeune que son âge. Elle était visiblement descendue, sur l'invitation de sa mère, avec la hâte et le sourire de cet âge. Puis de voir l'expression de Gorka et l'éclat fiévreux des prunelles de la comtesse lui avait de nouveau donné ce qu'elle appelait, d'un terme bizarre, mais trop juste, la sensation de « l'aiguille au cœur », d'une pointe aiguë et fine qui lui traversait la poitrine à gauche. Elle avait dormi d'un sommeil si profond, elle aussi, après cette soirée de la veille où elle avait cru trouver dans l'attitude de sa mère entre le comte polonais et le peintre américain une preuve si certaine d'innocence. Elle l'admirait tant, cette mère, elle la trouvait si intelligente, si belle, si bonne, que de douter d'elle lui était un supplice à ne pas le supporter ! Et il y avait des mois qu'elle en doutait. Une conversation affreuse sur la comtesse, surprise dans un bal entre deux femmes qui ne savaient pas Alba derrière elles, avait été le principe de ce doute, qui, tour à tour, avait grandi et diminué, qui l'avait abandonnée ou terrassée suivant des signes aussi peu décisifs que la tranquillité de Mme Steno la veille ou que son trouble

ce matin. Ce ne fut qu'une impression, toute rapide, tout instantanée, vraiment ce passage d'une aiguille qui ne laisse après elle qu'une gouttelette de sang, et elle avait encore son sourire de l'entrée pour demander à Boleslas : — « Comment Maud a-t-elle reposé? Comment va-t-elle ce matin? Et mon petit ami Luc?... »

— « Mais ils vont très bien, » répondit Gorka. Le dernier frémissement de sa colère, arrêtée du coup par la présence de la jeune fille, se manifesta, mais pour la comtesse seulement, par cette phrase pourtant bien simple, à laquelle sa voix et son regard donnèrent une amertume extrême : « Je les ai retrouvés comme je les avais quittés, eux... Ah ! Ils m'aiment beaucoup... Je vous rends à Peppino, comtesse, » ajouta-t-il en marchant vers la porte. « Et vous, mademoiselle, je ferai vos amitiés à Maud... » Il avait reconquis, pour s'en aller ainsi, toute la gentilhommerie qu'une longue ascendance de grands seigneurs sauvages, mais de grands seigneurs tout de même, avait déposée en lui. S'il fut correct dans son salut à Mme Steno, il sut mettre une grâce spéciale dans l'inclination plus profonde qu'il eut pour prendre congé de la contessina. Ce n'était qu'un rien, mais que la comtesse était trop fine pour ne pas sentir. Elle en fut remuée, elle que les désespoirs, les fureurs et les menaces avaient trouvée si impassible ou si courroucée. Toute la souplesse de cette nature slave qui l'avait si longtemps charmée n'était-elle pas dans la volte-face qu'il avait eu le tact d'exécuter sans la moindre

apparence de contrainte? Pendant un instant, elle demeura vaguement humiliée du succès remporté sur cet homme, qu'elle aurait volontiers, cinq minutes plus tôt, fait jeter à la porte par ses gens. Elle se taisait, oubliant jusqu'à la présence de sa fille, quand celle-ci la rendit à la sensation de la réalité en lui disant :

— « Alors je remonte prendre mon voile et mon ombrelle?... »

— « Et tu me rejoins dans le petit bureau, où je vais finir de causer avec Ardea, » répondit la mère, qui ajouta : « J'aurai peut-être une nouvelle à t'annoncer en voiture, qui te fera plaisir !... » Elle avait retrouvé son vaillant sourire, et elle ne se doutait pas, tandis qu'elle reprenait elle-même sa conversation avec Peppino, que la pauvre Alba, aussitôt rentrée dans sa chambre, avait essuyé sur ses joues pâles deux grosses larmes et qu'elle avait rouvert, pour la relire, l'infâme lettre anonyme reçue la veille. Elle en savait cependant par cœur toutes les perfides phrases !... Fallait-il que l'esprit qui les avait composées fût infernalement égaré par la vengeance, pour n'avoir pas craint de faire tenir à cette innocente enfant une dénonciation ainsi rédigée : « *Un ami véritable de Mlle S... la prévient qu'elle se compromet plus qu'il ne convient à une jeune fille encore à marier, en jouant auprès de M. Maitland le rôle qu'elle a déjà joué auprès de M. Gorka. Il y a des aveuglements si volontaires qu'ils deviennent des complicités...* » Ces mots énigmatiques pour tout autre, mais pour la contessina

d'une horrible clarté, avaient été, comme ceux des lettres dont Boleslas parlait à Dorsenne, découpés à même un journal, mis ensemble, puis collés sur une feuille de papier trop impersonnel pour permettre aucune recherche. Le raffinement d'une haine acharnée se reconnaissait à la difficulté que le Judas avait dû vaincre pour découvrir les noms propres imprimés, sans doute dans quelque compte rendu d'une fête mondaine. Dieu ! Comme Alba avait tremblé de tout son corps la veille au matin, en lisant ce billet, d'une émotion redoublée par l'horreur de sentir planer sur elle et sur sa mère une pareille cruauté de scélératesse ! Comme ensuite les quelques paroles échangées avec Dorsenne lui avaient fait du bien, et surtout cette sérénité de la comtesse à l'entrée de Boleslas Gorka ! Fragile paix et qui s'en était allée rien qu'à voir sa mère et le mari de sa meilleure amie vis-à-vis l'un de l'autre, avec les traces dans leurs yeux, dans leurs gestes, sur leur visage, de cette effroyable scène. Cette idée : « Pourquoi étaient-ils ainsi? Que se sont-ils dit? » lui faisait trop mal de nouveau. Tout d'un coup elle froissa dans sa main, avec violence, cette maudite lettre anonyme qui donnait comme une forme concrète à sa douleur et à son soupçon, et, allumant une bougie, elle en approcha le papier, que la flamme eut bien vite transformé en un débris noir. Elle le broya, ce débris, elle le roula entre ses petites mains jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une poignée de cendres, qu'elle dispersa au vent par la fenêtre. Puis elle regarda ses gants, d'un gris si

tendre tout à l'heure et maintenant flétris de cette poussière couleur de fumée. C'était le symbole, ce résidu de souillure, de la tache que cette lettre, même brûlée, devait laisser sur sa pensée. Eux aussi, ces gants, lui firent horreur. Elle se les arracha des doigts plutôt qu'elle ne les quitta, et, quand elle descendit pour rejoindre Mme Steno, il n'était pas plus possible de saisir sur ses mains, gantées à nouveau, les traces de ce tragique enfantillage, qu'il n'était pas possible de discerner sous le grand voile qu'elle avait noué autour de son chapeau la trace des larmes de ses yeux. Elle trouva cette mère, dont elle souffrait tant, coiffée elle aussi d'un large chapeau de soleil, mais clair, avec un voile blanc, à l'intérieur duquel ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son teint rose mettaient comme une lumière, la taille prise dans une robe de couturier, d'une étoffe et d'une coupe plus jeunes que celle de sa fille, et, rayonnante de plaisir maintenant :

— « Eh bien ! » disait-elle à Peppino Ardea, « je vous félicite d'avoir pris votre parti. La démarche sera faite aujourd'hui même, et vous me remercierez toutes les heures de votre vie. »

— « En attendant, » répondit le june homme, « je me connais. Je vais regretter ma résolution tout l'après-midi... Il est vrai, » ajouta-t-il philosophiquement, « que je regretterais tout autant de ne pas l'avoir prise... »

— « Tu as deviné qu'il s'agit du mariage de Fanny, » disait Mme Steno à sa fille quelques mi-

nutes plus tard, toutes les deux assises comme deux sœurs, dans la victoria qui les emportait vers l'atelier de Maitland.

— « Alors, » demanda la contessina, « tu penses que cela se fera? »

— « C'est fait, » répondit Mme Steno. « Je suis chargée de la demande... Vont-ils être heureux tous les trois !... Ce diable de Hafner a-t-il visé cela longtemps ! Quand je pense qu'en 1880, après son procès, tu m'entends, il est venu me voir à Venise, — vous jouiez, Fanny et toi, sur le balcon du palais, — il me questionna beaucoup sur le Quirinal, sur le Vatican, sur le monde noir et sur l'autre... Puis il conclut en me montrant sa fille : « Je ferai de la petite une princesse romaine !... »

La Dogaresse était si heureuse à la pensée du succès de sa négociation, si heureuse aussi d'aller, comme elle y allait, à l'atelier de Maitland au trot de ses deux cobs anglais qui marchaient si vite qu'elle n'aperçut pas du tout sur le trottoir Boleslas Gorka qui la regardait passer. Alba était de son côté si troublée par cette nouvelle preuve, et indiscutable celle-là, de l'inconscience de sa mère, qu'elle ne remarqua pas non plus le mari de Maud. Ce qui lui avait rendu presque insupportable la veille l'attitude du baron Hafner et du prince d'Ardea vis-à-vis de Fanny, ç'avait été de pressentir, sans se l'avouer, une douloureuse analogie entre l'atmosphère de mensonge où vivait la pauvre fille et l'atmosphère où elle croyait parfois vivre elle-même. Cette ana-

logie la ressaisit, et elle sentit de nouveau « l'aiguille au cœur » à se souvenir de ce qu'elle avait appris autrefois par la comtesse sur l'intrigue dont le baron Justus Hafner avait en effet enlacé son futur gendre. Elle eut un accès d'infinie mélancolie, et elle tomba dans un de ses silences accoutumés, tandis que la comtesse racontait, en riant toujours, les indécisions de Peppino. Que lui importaient les fureurs de Boleslas en ce moment? Et que pouvait-il contre elle? Cette insouciance absolue de la scène qui venait d'avoir lieu entre eux, Gorka s'en était rendu compte, rien qu'à voir passer la victoria. Longtemps il resta immobile sur le trottoir, à suivre du regard le grand chapeau clair et le grand chapeau sombre qui descendaient dans le fourmillement de la large rue du Vingt-Septembre. Une idée s'empara de lui tout d'un coup : Mme Steno et sa fille allaient ainsi à l'atelier du peintre Maitland !... Il n'eut pas plus tôt conçu ce cruel soupçon qu'il lui devint impossible de ne pas le vérifier sur l'heure. Il s'élança dans un fiacre qui passait, juste au moment où Ardea, sorti de la villa Steno après lui, le rejoignait en lui disant :

— « Où vas-tu? Peux-tu me prendre avec toi, que nous causions?... »

— « Impossible, » répondit-il, « j'ai un rendez-vous très pressé ; mais dans une heure j'aurai peut-être besoin de te demander un service... Où seras-tu?... »

— « Chez moi, » dit Peppino. « Viens déjeuner. »

— « C'est entendu, » reprit Gorka, et, se dres-

sant, il dit à l'oreille du cocher, trop bas pour que son ami pût l'entendre : « Un louis de bonne main pour toi si tu me mets en cinq minutes au coin de la rue Napoléon III et de la place Victor-Emmanuel... » Le cocher ramassa ses guides, et, par la souveraine magie de la *mancia*, la rosse éreintée qui traînait la *botte* se trouva transformée en un bon et solide cheval de race romaine, la *botte* elle-même en une voiture légère comme la plus rapide des *carrozzelle* toscanes, et le tout disparut par une ruelle transversale, tandis que le sage Peppino se disait à part lui :

— « Voilà un brave garçon qui ferait beaucoup mieux de rester avec son ami Ardea, au lieu de courir où il court. Cette histoire-là finira par quelque duel... Si je n'avais pas cette sottise à liquider, » et il se montrait à lui-même avec la pointe de sa canne une affiche de vente de son propre palais, « je m'amuserais à leur prendre la Caterina à tous les deux... Mais c'est pour après mon mariage, ces petites fêtes. En ce moment, *operia seria* sur toute l'affiche. »

Comme on l'a vu, le fin matois qu'était le prince ne s'était point trompé sur la direction du fiacre hélé par Gorka. C'était bien du côté de l'atelier occupé par Maitland que courait l'amant délaissé. L'insensé voulait se démontrer à lui-même que la mise à nu de sa douleur n'avait servi de rien, et qu'à peine débarrassée de lui, Mme Steno s'était rendue chez l'autre. A quoi cela lui servirait-il de le savoir, et que prouverait cette évidence? La

comtesse s'était-elle cachée de ces séances, — de ces commodes séances, — comme le jaloux avait dit à Dorsenne? Leur seule image brûlait ses veines d'un feu plus fiévreux que l'image des autres rendez-vous. Car de ces derniers, malgré les lettres dénonciatrices, malgré le tête-à-tête de la terrasse, malgré l'insolent *Linco* qu'elle avait proféré devant lui, malgré la scène de tout à l'heure, il pouvait douter encore, au lieu que les longues intimités de l'atelier lui étaient certaines. Elles l'affolaient, et, en même temps, par cette étrange contradiction, signe commun de toutes les jalousies, il avait comme faim et comme soif de se les rendre plus présentes. Il était donc descendu de sa voiture au coin qu'il avait indiqué à son cocher et d'où il pouvait fouiller du regard la rue Leopardi où se trouvait la maison de son rival. C'était une grande bâtisse du style moresque construite par le célèbre artiste espagnol Juan Santigosa, qui avait dû tout vendre cinq ans auparavant, maison, atelier, chevaux, tableaux finis, ébauches commencées, pour acquitter d'immenses pertes de jeu. Florent Chapron avait acheté à ce moment-là ce faux Alhambra aux portes cintrées dont il louait une partie à son beau-frère. Pendant les quelques minutes qu'il attendit sur cet angle de trottoir, Boleslas Gorka se souvint d'avoir visité cet hôtel l'année précédente, au cours d'une de ces tournées d'atelier dont les femmes du monde sont si friandes, à Rome aussi bien qu'à Paris, en compagnie de Mme Steno, d'Alba, de Maud et de Hafner. Un instinct irraisonné lui avait rendu le

peintre et sa peinture antipathiques dès cette première rencontre. Avait-il eu assez raison?... Tout d'un coup, en se penchant un peu de manière à voir sans être vu, il aperçut une victoria qui entrait dans cette longue rue Leopardi, puis dans cette victoria le chapeau noir de Mlle Steno et le chapeau éclatant de sa mère. Encore deux minutes, et l'élégante voiture s'arrêta devant la maison moresque dont la blancheur brillait au milieu des autres bâtisses de cette rue, pour la plupart inachevées, avec une insolente somptuosité. Les deux femmes descendirent, et elles disparurent derrière la porte qui se referma, tandis que le cocher faisait repartir ses chevaux au pas de bêtes qui vont rentrer à l'écurie. Il les contenait pour qu'ils ne s'échauffent point, et les braves *cobs* s'actionnaient d'impatience dans leurs harnais qu'ils avaient besoin de baigner d'écume. Évidemment la comtesse et Alba étaient dans l'atelier pour une longue séance. Qu'avait appris Boleslas qu'il ne sût déjà? Était-il assez ridicule sur le trottoir de ce square au centre duquel se dresse la ruine d'un réservoir antique appelée, pour une raison plus que douteuse : le trophée de Marius? D'un regard le jeune homme enveloppa ce tableau : la victoria vide qui tournait en sens inverse, la vaste place, cette ruine, la ligne des hautes maisons, son fiacre. Il s'apparut à lui-même comme si grotesque d'être ici à espionner ce dont il était trop sûr, qu'il éclata d'un rire nerveux, et il remonta dans sa voiture en donnant sa propre adresse au cocher : « Palazzetto Doria. Place de Venise. » Le

fiacre s'ébranla lentement cette fois, car l'homme avait compris que la frénésie d'arriver vite ne bouleversait plus son client. Par une nouvelle métamorphose, le rapide cheval romain était redevenu une vulgaire rosse, et le véhicule une pesante, une sordide machine qui roulait le long des rues, à la grâce de Dieu. Boleslas s'abandonnait lui-même à cet affaissement, réaction inévitable après l'accès de violence qu'il venait de traverser. La vision de l'atelier dans lequel se trouvait maintenant Mme Steno recommença de se préciser pour le jaloux avec plus de netteté à mesure qu'il s'éloignait. Il aperçut en pensée son ancienne maîtresse qui se promenait dans ce décor de tapisseries, d'armures, d'études commencées, comme il l'avait vue si souvent se promener dans son fumoir, à lui, avec le sourire de la femme amoureuse en train de toucher aux objets parmi lesquels vit son amant. Il aperçut Alba immobile et qui servait de chaperon à cette nouvelle intrigue de sa mère, avec la même naïveté qu'elle avait mise autrefois à protéger leur liaison. Il aperçut Maitland et son regard indifférent de la veille, ce regard de l'homme préféré, si sûr de son triomphe qu'il n'éprouve même pas cette jalousie du passé, seule consolation pour l'orgueil d'un prédécesseur outragé. Cette tranquillité souveraine de celui qui nous remplace auprès d'une maîtresse infidèle augmente encore notre fureur, si nous avons le ridicule et le malheur de traverser une crise comme celle que traversait Gorka. A un moment cette évocation de son rival lui devint, à la lettre, impos-

sible à supporter. Il était tout près de sa propre maison, car il venait de doubler cette admirable place encombrée de débris de basiliques, ce forum de Trajan que domine la statue de saint Pierre dressée au faîte de la célèbre colonne. Autour du fût de marbre sculpté les légions montent pour aboutir là-haut au triomphe de l'humble pêcheur galiléen qui débarqua au port du Tibre, voici dix-huit cents ans, inconnu, persécuté, mendiant peut-être. Quel symbole et quel conseil de dire comme l'apôtre : « Où irions-nous, Seigneur? Vous seul avez des paroles de vie éternelle !... » Mais Gorka n'était ni un Montfanon ni un Dorsenne pour écouter dans son cœur et dans son esprit l'écho de pareils enseignements. C'était un homme de passion et d'action, qui ne voyait que sa passion et que son action dans le cadre où le hasard le jetait. Un accès nouveau de sa fureur le reprit à l'idée de l'attitude que Maitland avait eue la veille. Cette fois il ne fut plus maître de se dompter. Il tira violemment le cocher stupéfié par la manche de son habit, et il lui cria l'adresse de la rue Leopardi d'un ton si impératif que le cheval recommença aussitôt de trotter comme dans la première course, et la voiture de filer lestement dans le dédale des rues. Une vague de volonté tragique roulait sur le cœur du jeune homme. Non. Il ne tolérerait pas cet affront davantage. Il était trop cruellement atteint dans les cordes les plus vivantes et les plus intimes de son être, dans son amour aussi bien que dans son orgueil. L'un et l'autre saignaient en lui, et un autre instinct

encore le poussait à la folle démarche qu'il allait tenter. Le vieux sang des Palatins, à propos desquels Dorsenne le plaisantait toujours, bouillonnait dans ses veines. Si les Polonais ont fourni tant de héros aux drames et romans modernes, c'est qu'ils demeurent, à travers des défauts payés bien cher, la race la plus chevaleresquement, la plus follement brave d'Europe. Quand ces hommes d'une excitabilité si déréglée et si complexe sont touchés à une certaine profondeur, ils pensent à se battre aussi naturellement que le descendant d'une lignée de suicidés pense à se tuer. Le joyeux Ardea, avec son coup d'œil infaillible, avait aperçu aussitôt le terme où le caractère de Gorka devait l'entraîner. C'était un duel qu'il fallait à cet amant trahi pour qu'il pût supporter cette trahison. Ou bien il blesserait, il tuerait peut-être son rival, et sa passion serait satisfaite ; ou bien il risquait d'être tué lui-même, et le courage qu'il déploierait à braver la mort lui permettrait de se relever à ses propres yeux. Une idée folle s'était emparée de lui et qui le précipitait vers la rue Leopardi : provoquer son rival tout de suite et devant Mme Steno. — Dieu ! qu'il aurait de joie à la voir trembler, car il faudrait bien qu'elle tremblât quand elle le verrait entrer dans l'atelier ! — Mais il serait correct, comme elle le lui avait si insolemment demandé. Il arriverait soi-disant pour voir le portrait commencé d'Alba. Il dissimulerait, puis il saurait bien trouver un prétexte à discussion. Il est si aisé d'en faire sortir un de la plus simple causerie d'art, et d'une discussion une querelle est

sitôt née ! Tout prétexte lui serait bon, la première étude venue qui lui déplairait. Il parlerait de manière que Maitland dût lui répondre. Le reste suivrait. Mais Alba Steno serait présente? Hé ! tant mieux ! Il en serait plus à l'aise, si l'altercation prenait naissance devant elle, pour abuser ensuite sa propre femme sur la véritable raison de ce duel. Ah ! il l'aurait coûte que coûte, sa dispute, et dès l'instant qu'il y aurait eu échange de témoins il faudrait bien que l'Américain marchât. Sinon Boleslas saurait s'arranger de manière à rendre impossible à ce drôle un plus long séjour à Rome. D'ailleurs, si le personnage avait un peu de cœur, il comprendrait dès le début les intentions de son visiteur, et alors l'affaire se déciderait vite. Le jeune homme était exalté à ce point par le roman de cette provocation et de ce duel qu'il en éprouvait un apaisement, cette sensation de délivrance dont s'accompagnent les volontés extrêmes quand elles terminent de longues, de fiévreuses journées d'incertitude et de rongement intérieur.

— « Que cela refraîchit le sang de se venger d'un drôle et d'une drôlesse ! » se disait-il en descendant de son fiacre et en sonnant à la porte de la maison moresque. — « M. Maitland?... » demanda-t-il au valet de pied qui dissipa du coup son exaltation en lui répondant cette simple phrase, la seule à laquelle il ne se fût pas attendu, dans sa crise de frénésie :

— « Monsieur n'y est pas. »

— « Il y sera pour moi, » reprit Boleslas ; « j'ai rendez-vous avec Mme et Mlle Steno qui m'attendent. »

— « C'est que les ordres de monsieur sont for-

mels..., » répondit le domestique. Habitué, comme tous les serviteurs chargés de défendre le travail d'un artiste, à une certaine rigueur de consigne, il hésitait néanmoins devant le mensonge qu'avait subitement imaginé Gorka, et il allait céder à une nouvelle insistance lorsque quelqu'un parut sur le palier de l'entresol, qui n'était autre que Florent Chapron. Le hasard avait voulu que ce dernier eût envoyé lui-même chercher une voiture quelques minutes auparavant pour aller déjeuner en ville, et que cette voiture tardât. Au bruit des roues qui s'étaient arrêtées devant la porte, il avait regardé par une des fenêtres de son appartement qui donnait sur la rue. Il avait vu descendre Gorka. Une pareille visite à une pareille heure, avec les personnes qui étaient dans l'atelier, lui avait semblé si menaçante qu'il accourait aussitôt. Il avait pris son chapeau et sa canne afin de justifier sa présence dans le vestibule par le prétexte tout naturel de sa propre sortie. Il se trouva au milieu de l'escalier juste à temps pour arrêter le domestique qui s'était décidé à « aller voir », et, saluant Boleslas avec plus de raideur que d'habitude :

— « Mon beau-frère n'y est pas, monsieur, » dit-il, et il ajouta, en se tournant vers le valet de pied, afin d'éloigner ce témoin s'il devait y avoir un échange de mots un peu vifs entre l'importun visiteur et lui : « Nereo, courez me chercher un mouchoir dans ma chambre. J'ai oublié le mien. »

— « Cette consigne ne saurait être pour moi, monsieur, » insista Boleslas. « M. Maitland m'a donné rendez-vous pour ce matin, pas plus tard

que hier soir, chez Mme Steno, afin de voir le portrait d'Alba... »

— « Ce n'est pas une consigne, » répondit Florent. « Je vous répète que mon beau-frère est sorti. L'atelier est fermé, et il m'est d'autant plus impossible de prendre sur moi de vous le faire ouvrir pour vous montrer ce portrait que je n'en ai pas la clef. Quant à Mme et Mlle Steno, elles ne sont pas venues depuis plusieurs jours, la pose ayant été interrompue... »

— « Voilà qui est d'autant plus extraordinaire, monsieur, » reprit l'autre, « que je les ai vues de mes yeux, il y a cinq minutes, entrer ici, et leur voiture s'en aller... » Il sentait sa colère grandir de nouveau et se porter tout entière contre ce chien de garde soudain dressé au seuil de la maison du rival. Florent, de son côté, commençait à perdre patience. Il avait lui-même de ce sang noir qu'il n'avouait pas, mais qui teintait de brun les profondeurs de son teint, l'irritabilité violente. L'attitude de l'ancien amant de Mme Steno lui paraissait si exorbitante qu'il répondit très sèchement en faisant le geste d'ouvrir la porte, afin d'obliger l'autre à sortir :

— « Vous vous serez trompé, monsieur, voilà tout. »

— « Savez-vous, monsieur, » répondit Boleslas, « que vous venez de me parler sur un ton qui n'est pas absolument celui que j'ai le droit d'attendre de vous?... Quand on se charge de certains métiers, il faut au moins y mettre la forme... »

— « Et moi, monsieur, » reprit Chapron, « je

vous serais très obligé de vouloir bien, quand vous me parlez, me parler autrement que par des énigmes... Je ne sais pas ce que vous voulez dire avec vos certains métiers, mais je sais que c'en est un parfaitement indigne d'un gentilhomme que de se conduire comme vous le faites à la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre et pour des raisons que je ne comprends pas... »

— « Vous les comprenez fort bien, monsieur, » dit Boleslas décidément hors de lui, « et vous ne vous êtes pas fait sans motifs le nègre de monsieur votre beau-frère... »

Il n'avait pas plus tôt dit cette phrase, que Florent, incapable, lui aussi, de se contenir davantage, leva sa canne dans un geste de menace que le comte polonais arrêta juste à temps en saisissant la badine de sa main droite. Ce fut l'éclair d'une seconde, et les deux hommes étaient de nouveau face à face, pâles de fureur, prêts à se colleter sans doute ignoblement, lorsque le bruit d'une porte refermée au-dessus de leurs têtes les rappela au sentiment de leur dignité. Le domestique descendait. Chapron retrouva le premier tout son sang-froid, et il dit à Boleslas, d'une voix basse pour n'être entendu que de lui :

— « Pas de scandale, monsieur, n'est-ce pas? J'aurai l'honneur de vous envoyer deux de mes amis... »

— « C'est moi, monsieur, » répondit Gorka, « qui vous enverrai deux des miens. Vous me payerez votre geste, je vous le jure. »

— « Hé ! ce que vous voudrez, » fit l'autre ; « j'accepte d'avance toutes vos conditions... Je vous demande pourtant une chose, » ajouta-t-il : « qu'aucun nom ne soit prononcé. Il y aurait trop de personnes atteintes. — Convenons que nous avons eu une discussion dans la rue, que nous nous sommes mal parlé l'un à l'autre, et que je vous ai menacé. »

— « Soit, » dit Boleslas après un silence, « vous avez ma parole. »

— « Voilà un homme, celui-là, » se disait-il, cinq minutes plus tard, en roulant de nouveau avec son fiacre le long des rues, après avoir donné au cocher l'adresse du palais Castagna cette fois. « Oui, c'est un homme... Il a été très crâne, tout à l'heure, et moi, j'ai manqué de sang-froid. J'avais trop mal aux nerfs... C'est égal, j'aurais du regret de donner un mauvais coup à ce garçon. Patience, l'autre ne perdra rien pour attendre... »

VI

LES INCONSÉQUENCES D'UN VIEUX CHOUAN

Tandis que cet insensé de Boleslas courait chez Ardea lui demander avec une espèce de joie sauvage son assistance dans la plus déraisonnable des rencontres, Florent Chapron n'était préoccupé que d'un seul souci, empêcher à tout prix que son beau-

frère ne soupçonnât sa querelle avec l'amant éconduit de Mme Steno et le combat qui allait en résulter. Son amitié passionnée pour Lincoln était si forte qu'elle le préserva de l'énervement qui précède d'ordinaire un premier duel, surtout lorsque celui qui débute sur le terrain a négligé toute sa vie de manier l'épée ou le pistolet. Pour un escrimeur, même faible, et pour un habitué de tir, même médiocre, une rencontre se traduit par des images de détail qui enlèvent au danger son je ne sais quoi d'indéterminé, d'aveugle et partant de presque absurde. L'homme conçoit la possibilité de la lutte, d'une action à bravement accomplir. Il pense à une parade, à une manière de presser la gâchette de son arme. C'en est assez pour lui rendre un sang-froid que l'ignorance absolue ne saurait garder, à moins qu'elle ne soit soutenue par un de ces sentiments profonds et plus forts en nous que la chair et que le sang. C'était le cas pour Florent. Cet instinctif de Dorsenne, avec un flair presque physique des choses du cœur, ne s'y était pas mépris : le peintre avait dans le frère de sa femme un dévouement d'une abnégation entière. Il pouvait tout exiger de ce mameluk ou plutôt de cet esclave, car c'était bien le sang des esclaves, ses ancêtres, qui se manifestait dans Chapron par une absorption si totale de sa personnalité. L'atavisme de la servitude a ces deux effets qui ne sont contradictoires qu'en apparence : il produit des capacités insondables de sacrifice ou de perfidie. L'une et l'autre de ces dispositions morales se trouvaient incarnées dans le

frère et dans la sœur. Ils s'étaient, comme il arrive quelquefois, distribué le double caractère de leur race : l'un en avait hérité toute la vertu d'immolation, l'autre toute la puissance d'hypocrisie. Mais le drame provoqué par la galanterie de Mme Steno et déchaîné définitivement par la frénésie de Gorka devait seul amener à la lumière des états moraux que Dorsenne pressentait sans les bien comprendre. Il ignorait trop complètement les circonstances où Florent s'était développé, celles où Maitland et lui s'étaient rencontrés, comment Maitland s'était décidé à épouser Lydia, enfin une exceptionnelle et longue histoire qu'il est nécessaire d'esquisser au moins ici pour éclairer de leur vrai jour les relations prodigieusement anormales de ces trois êtres.

Comme on l'a vu, l'allusion faite brutalement par Boleslas au sang noir avait marqué la minute où Florent avait perdu toute patience, au point de lever sa canne sur son insolent interlocuteur. C'est qu'aussi bien cette tache originelle, cachée avec le soin le plus jaloux, représentait pour le jeune homme ce qu'elle avait représenté pour son père, le point vital de l'amour-propre, la secrète et constante humiliation. Elle était bien faible, cette dose de sang noir qui coulait dans leurs veines, si faible qu'il fallait en être averti pour y penser. Elle avait suffi pour que le séjour de l'Amérique leur devînt d'autant plus intolérable à tous les deux, qu'ils avaient la grande et légitime fierté de leur nom, un nom que l'Empereur a mentionné à Sainte-

Hélène comme celui d'un de ses plus braves officiers. Le grand-père de Florent n'était autre que ce colonel Chapron qui, devant le Dniéper, et comme Napoléon désirait un renseignement, passa le fleuve à la nage avec son cheval, poursuivit un Cosaque sur l'autre rive, le força comme un cerf, le coucha terrifié au travers de sa selle et le rapporta au camp français. Quand l'Empire tomba, ce héros, qui s'était compromis d'une manière irréparable dans l'armée de la Loire, quitta son pays, et, accompagné d'une poignée de ses anciens soldats, il vint fonder au sud des États-Unis, dans l'Alabama, une colonie agricole à laquelle ces braves donnèrent le nom — qu'elle conserve encore — d'Arcola, mélancolique et naïf hommage à la fabuleuse épopée qui avait été leur vie réelle cependant. Qu'elle était loin déjà en 1820 ! Qui aurait reconnu le brillant colonel entré à côté de Montbrun au cœur de la Grande Redoute, dans le planteur de quarante-cinq ans, préoccupé de ses cotons et de ses cannes à sucre, qui fit d'ailleurs fortune en très peu de temps à force d'énergie et de bon sens? Cette réussite, connue en France, fut la cause indirecte de cette autre émigration conduite au Texas par le général Lallemand et qui se termina si mal. Le colonel Chapron n'avait pas, comme on pense, acquis en courant l'Europe des notions très scrupuleuses sur les rapports des sexes entre eux. Cependant, ayant rendu mère une très jolie et très douce mulâtresse qu'il avait rencontrée dans un petit voyage à la Nouvelle-Orléans et ramenée à

Arcola, il s'attacha profondément à ce pauvre charmant être et à son fils, d'autant plus qu'avec une simple différence de teint et de cheveux, cet enfant était son portrait à lui, un de ces portraits d'une ressemblance si saisissante que la paternité en est doublée. Bref, en mourant, l'ancien homme de guerre, et qui ne tenait plus à personne dans son pays natal, laissa toute sa fortune à ce fils qu'il avait baptisé, comme il convient, Napoléon. Lui vivant, personne parmi les voisins n'avait osé traiter le jeune homme autrement que ne le traitait son père. Il n'en alla plus de même quand le prestige du soldat de l'Empereur ne fut plus là pour protéger ce garçon contre cette aversion de race qui est, moralement, un préjugé ; mais, socialement, elle traduit un instinct de conservation d'une infaillible sûreté. Les États-Unis n'ont grandi qu'à cette condition. Le mélange des sangs y eût dissous cette admirable énergie anglo-saxonne que la lutte contre une nature à la fois très riche et très rebelle a exaltée pour de si étonnantes splendeurs. Il ne faut pas demander à ceux qui sont les victimes d'un instinct semblable d'en comprendre la légitime injustice. Ils n'en sentent que la férocité. Napoléon Chapron, repoussé dans plusieurs tentatives de mariage, contrecarré dans son exploitation, humilié dans vingt petites circonstances par les anciens compagnons mêmes du colonel, devint une espèce de misanthrope. Il ne vécut plus que soutenu par une double volonté : accroître démesurément sa fortune d'une part, et de l'autre

épouser une femme blanche. Ce n'est qu'à l'âge de trente-cinq ans, en 1857, qu'il réalisa le second de ces deux projets. Au cours d'un voyage en Europe, il s'intéressa sur le bateau à une jeune institutrice anglaise qui revenait du Canada, rappelée par de grands malheurs de famille. Il la revit à Londres. Il fut à même de l'aider avec tant de délicatesse qu'il la toucha, et elle consentit à devenir sa femme. De cette union naquirent, à un an de distance, Florent et Lydia. Cette dernière avait coûté la vie à sa mère, juste au moment où la guerre de sécession compromettait la fortune de Chapron, qui, fort heureusement pour lui, avait, dans son désir de s'enrichir vite, hasardé son argent de plusieurs côtés. Il ne se trouva ruiné qu'à moitié. Seulement cette demi-ruine l'empêcha de retourner en Europe comme il avait rêvé de le faire. Il dut rester dans l'Alabama pour réparer ce désastre, et il y réussit, car à sa mort, survenue en 1880, ses deux enfants héritèrent chacun de plus de quatre cent mille dollars. Ce n'était pas à cette construction d'une grande fortune que s'était borné le dévouement de ce père incomparable. Il avait eu le courage de se priver de la présence de ces deux êtres qu'il adorait, pour leur éviter les humiliations d'une école américaine, et il les avait envoyés dès la douzième année en Angleterre, le fils chez les Jésuites de Beaumont, la fille chez les religieuses du Sacré-Cœur à Rochampton. Après quatre ans de séjour dans ces deux maisons, il les avait fait passer à Paris, Florent à Vaugirard, Lydia rue de Varenne,

et c'est juste au moment où, ayant réalisé ses quatre millions, il se préparait à revenir vivre auprès d'eux dans un pays sans préjugés, qu'un coup d'apoplexie l'avait frappé, encore bien jeune. La double usure du travail et du chagrin avait eu raison d'un de ces organismes comme le croisement de la race noire et de la race blanche en produit souvent, athlétiques d'apparence, mais d'une sensibilité trop vive et chez qui la résistance vitale n'est pas en proportion avec la vigueur musculaire. Celui-là avait à peine soixante ans.

Quelque soin que cet homme, si intimement et continûment blessé par la tare de sa naissance, eût apporté à préserver ses enfants d'une épreuve semblable, il n'avait pu l'empêcher, et bien avant l'entrée à Beaumont cette épreuve avait commencé pour son fils. Les quelques petits garçons avec lesquels Florent s'était trouvé en rapport, dans des hôtels simplement ou dans des promenades, durant son séjour en Amérique, lui avaient déjà fait sentir cette humiliation du sang dont le père avait tant souffert. L'écolier de douze ans, silencieux et follement sensible, lui aussi, qui fit son apparition sur le *lawn* du paisible collège anglais par un matin voilé d'automne, y apportait un amour-propre déjà saignant et pour qui ce fut une surprise délicieuse de se trouver au milieu de camarades de son âge qui ne parurent même pas se douter qu'une différence les séparât de lui. Il fallait le coup d'œil d'un Yankee pour discerner sous les ongles de ce bel adolescent un peu bruni la toute petite goutte

de ce sang noir déjà si lointain. Entre un octavon et un créole, jamais un Européen n'a pu faire de différence. Florent avait été présenté pour ce qu'il était réellement, le petit-fils d'un des meilleurs officiers de l'Empereur. Son père avait eu soin de le donner comme Français, et ses compagnons n'avaient vu en lui qu'un écolier comme eux, venant par hasard de l'Alabama, c'est-à-dire d'un pays aussi chimérique à peu près que le Japon ou que la Chine. Tous ceux qui dans la première jeunesse ont connu les ombrageuses tortures de l'appréhension jugeront quelle fut l'angoisse de ce pauvre enfant lorsque, après quatre mois d'une vie en commun épanouie à la chaleur de sympathies sans arrière-pensées, un des pères Jésuites qui dirigeaient le collège lui annonça, croyant lui être agréable, la prochaine arrivée d'un Américain, du jeune Lincoln Maitland. Ce fut pour Florent une secousse si violente qu'il en eut réellement la fièvre pendant quarante-huit heures. A des années de distance, il se rappelait quelles idées intenses l'avaient assiégé le jour où, ayant su la venue du nouveau, il descendit de sa chambre vers le réfectoire commun, sûr qu'aussitôt en face de ce camarade il recevrait ce coup d'œil dédaigneux subi si souvent aux États-Unis. Nul doute pour lui qu'une fois son origine découverte, l'atmosphère de bienveillance amicale où il se mouvait avec tant d'étonnement ne fût aussitôt changée en hostilité. Il se revoyait traversant le préau, appelé soudain par le père Roberts, — c'était le maître qui l'avait

averti, — et sa surprise quand Lincoln Maitland lui avait donné la vigoureuse poignée de main d'un demi-compatriote qui en retrouve un autre. Il devait comprendre plus tard que cet accueil était tout naturel venant du fils d'une Anglaise, élevé uniquement par sa mère et emmené de New-York en Europe avant sa cinquième année, pour y vivre dans un milieu aussi peu américain que possible. Chapron ne raisonna pas de la sorte. Il avait le cœur infiniment tendre. La reconnaissance y entra du coup, aussi passionnée qu'avait été son enfantine épouvante. Une semaine après, Lincoln Maitland et lui étaient amis, et amis aussi intimes que s'ils ne se fussent jamais quittés depuis les douze ans qu'ils avaient déjà vécu.

Cette affection, qui n'aurait été pour la nature indifférente de Maitland qu'un banal épisode de collège, devait devenir pour Florent le sentiment le plus sérieux, le plus complet de sa vie. Ces fraternités d'élection, la plus belle fleur et la plus délicate du cœur de l'homme, éclosent d'ordinaire dans l'adolescence. C'est l'âge idéal de l'amitié passionnée que cette période qui va de dix à seize ans, lorsque l'âme est si pure, si fraîche, si vierge encore, si féconde en généreux projets d'avenir. On les forme à deux, ces projets. On rêve d'un compagnonnage presque mystique avec l'ami pour lequel on n'a aucun secret, dont on voit le caractère sous une telle lumière de noblesse, à l'estime de qui l'on tient comme à la plus sûre récompense,

à qui l'on souhaite naïvement de ressembler. Enfin ce sont, entre de pauvres bambins innocents qui peinent côte à côte sur un problème de géométrie ou une leçon d'histoire, de véritables poèmes de tendresse dont l'homme fait sourira plus tard, en retrouvant si éloigné de lui par tous les goûts, par toutes les idées, par l'être de son être en un mot, celui qu'il a souhaité d'avoir pour frère. Il arrive pourtant que dans certaines natures, d'une sensibilité particulièrement précoce et fidèle à la fois, cet éveil de la vie affective est trop fort, trop envahissant, et cette amitié passionnée persiste, d'abord à travers cet autre éveil, celui de la sensualité, si meurtrier à toutes les délicatesses, puis à travers le premier tumulte de l'expérience sociale, non moins meurtrier à notre idéal d'adolescent. Ce fut le cas pour Florent Chapron, soit que son caractère, à la fois un peu farouche et cependant soumis, le rendît plus propre à cette abdication de notre personnalité que suppose l'amitié, — soit qu'éloigné de son père et de sa sœur et n'ayant plus sa mère, son cœur aimant eût besoin de s'attacher à quelqu'un qui lui tînt lieu de famille, — soit enfin que Maitland exerçât sur lui un prestige spécial par des qualités contraires aux siennes. Fragile et un peu souffreteux, fut-il séduit par la force et l'adresse que son ami apportait à tous les exercices? Timide et volontiers taciturne, fut-il dominé par l'aplomb de cet athlète aux gros rires, à l'énergie invincible? Les étonnantes dispositions pour les arts que l'autre déploya dès ces années le

conquirent-elles, et aussi la sympathie pour des malheurs dont il reçut la confidence et qui le touchèrent plus qu'ils ne touchaient celui qui les éprouvait? Gordon Maitland, le père de Lincoln, d'une excellente famille de New-York, s'était fait tuer fort bravement à la bataille de Chancellorsville, pendant cette même guerre qui avait failli ruiner le père de Florent. Mrs Maitland, pauvre fille d'un petit recteur d'une église presbytérienne de Newport et qui n'avait épousé son mari que pour sa fortune, n'eut plus, une fois veuve, qu'une seule idée, *to go abroad*, comme ils disent là-bas, — s'en aller. Où? En Europe, lieu vague et fascinateur, où elle s'imaginait devoir marquer par son esprit et sa beauté. Elle était jolie, vaniteuse et sotte, et ce voyage à la poursuite d'un rôle indéterminé à jouer dans le vieux monde se réduisit à passer deux ans d'hôtel en hôtel. Après quoi, elle épousa le second fils d'un pauvre pair d'Irlande, avec cette nouvelle chimère d'une entrée dans cet Olympe de l'aristocratie britannique dont elle avait tant rêvé. Elle s'était faite catholique, et son fils avec elle, pour obtenir ce beau résultat qui lui coûta cher. Car non seulement le grand seigneur ruiné qui lui avait donné son nom était brutal, ivrogne et cruel, mais il joignait à tous ces défauts celui d'être un des joueurs les plus acharnés de tout le Royaume-Uni. Il tint son beau-fils hors de chez lui, battit sa femme, qu'il ne présenta nulle part, et mourut vers 1880 après avoir mangé la fortune de la pauvre créature et presque toute celle

de Lincoln. En ce moment-là ce dernier, que son beau-père avait naturellement laissé se développer à sa guise, et qui, depuis sa sortie de Beaumont, travaillait la peinture un peu partout, à Venise, à Rome et à Paris, se trouvait dans cette dernière ville et l'un des premiers élèves de l'atelier de Bonnat. Voyant sa mère ruinée, à quarante-quatre ans, persuadé lui-même de son glorieux avenir, il avait eu un de ces mouvements magnifiques comme en a la jeunesse et qui prouvent beaucoup moins la générosité que l'orgueil de la vie. Sur les quinze mille francs de rente qui lui restaient, il en avait cédé douze mille cinq cents à sa mère. Il convient d'ajouter que moins d'un an après il épousait la sœur de son ami de collège et quatre cent mille dollars. Il avait vu la misère et il en avait eu peur. Sa bonne action vis-à-vis de sa mère lui servit à justifier devant ses propres yeux le caractère purement intéressé de cette combinaison qui affranchissait à jamais son pinceau. Il y a d'ailleurs des consciences d'artistes ainsi faites. Celui-là ne se serait jamais pardonné une concession d'art. Il considérait comme des scélérats les peintres qui mendient le succès par des compromis dans leur manière, et il trouvait naturel de prendre les deux millions de Mlle Chapron, qu'il n'aimait pas, et pour laquelle, maintenant qu'il avait grandi et connu quelques-uns de ses compatriotes, il n'était pas loin d'éprouver lui aussi le préjugé de race. La gloire du colonel de l'Empire et l'amitié pour « ce bon Florent », comme il disait, achevèrent de couvrir le tout.

Pauvre et bon Florent, en effet ! Ce fut pour lui, ce mariage, le roman réalisé de sa jeunesse. Il le désirait depuis la première semaine où Maitland lui avait donné cette cordiale poignée de main qui les avait liés. Vivre dans l'ombre de son ami devenu à la fois son beau-frère et son grand homme, il ne rêvait pas d'autre solution à sa propre destinée. Les défauts de Maitland développés dans leur plénitude par l'âge, la fortune et le succès, — on se rappelle le triomphe de sa *Femme en violet et en jaune* au Salon en 1884, — trouvèrent Florent aussi aveugle qu'à l'époque où les deux écoliers jouaient ensemble au cricket sur les prairies de Beaumont. Dorsenne avait très justement diagnostiqué là un de ces hypnotismes d'admiration, comme les artistes, grands ou petits, en inspirent souvent autour d'eux. Seulement le romancier, qui généralisait trop vite, n'avait pas compris que l'admirateur chez Florent était greffé sur un ami digne d'être peint par La Fontaine ou par Balzac, les deux poètes de l'amitié, l'un dans son sublime et tragique *Cousin Pons*, l'autre dans cette courte fable, mais divine, où se trouve ce vers, un des plus tendres de la langue :

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu...

Florent n'aimait pas Lincoln parce qu'il l'admirait. Il l'admirait parce qu'il l'aimait. Il n'avait pas tort de considérer le peintre comme un des mieux doués qui aient paru depuis trente ans. Mais Lincoln n'aurait eu ni l'élégance hardie de son

dessin, ni la force éclatante de son coloris, ni les finesses ingénieuses de son imagination, que l'autre ne s'en serait pas mis avec moins d'ardeur au service de son travail et de sa gloire. Quand Lincoln avait voulu voyager, il avait trouvé dans son beau-frère le plus diligent des courriers. Quand il avait besoin d'un modèle, il n'avait qu'une parole à dire, et Florent de se mettre aussitôt à la recherche. Lincoln exposait-il à Paris ou à Londres? Florent se chargeait de toutes les démarches comme de tous les emballages : voyant les journalistes et les marchands de tableaux, composant jusqu'aux lettres de remerciements pour les articles, d'une écriture devenue si pareille à celle du peintre, que ce dernier n'avait plus qu'à signer. Lincoln avait désiré revenir à Rome. Florent avait déniché la maison de la rue Leopardi, et il l'avait installée avant même que Maitland, alors en Égypte, eût fini une grande étude commencée au moment du départ de cet autre lui-même. Car Florent en était arrivé, à force d'affection pour ce frère qu'il s'était donné, à comprendre la peinture comme le peintre lui-même. Ce mot dira tout pour ceux qui ont fréquenté de près des artistes et qui savent quelle distance les sépare de l'amateur le plus éclairé. L'amateur peut juger et sentir. L'artiste seul, et qui a manié l'outil, sait, devant un tableau, comment il est fait, quel coup de pinceau a été donné et pourquoi, enfin la trituration de la matière par l'ouvrier. C'en est assez pour que l'opinion du plus ingénieux dilettante soit nulle à ses yeux. Florent avait tant regardé

Maitland travailler, il lui avait rendu tant de petits services effectifs dans l'atelier, que chacune des toiles de son beau-frère était vivante pour lui jusque dans les touches les plus légères. Quand il les voyait sur un mur de galerie, elles lui racontaient une intimité qui était à la fois sa plus grande joie et son plus fier orgueil. Enfin l'absorption de sa personnalité dans celle de son ancien camarade était si totale qu'elle l'avait conduit à cette anomalie que Dorsenne lui-même, malgré son indulgence pour les singularités psychologiques, n'avait pu s'empêcher de trouver presque monstrueuse. Florent était le beau-frère de Lincoln, et il semblait trouver parfaitement naturel que ce dernier eût des aventures en dehors de son mariage, si les émotions de ces aventures devaient être utiles à son talent !

Peut-être cette longue et pourtant incomplète analyse permettra-t-elle de mieux comprendre quelles émotions agitaient le jeune homme tandis qu'il remontait l'escalier de sa maison, — de leur maison à Lincoln et à lui, — après sa dispute inattendue avec Boleslas Gorka. Elle atténuera du moins à son égard la sévérité des consciences simples. Toute passion a pour premier effet, quand elle se développe dans un cœur, d'étioler autour d'elle la vigueur des autres instincts. Chapron était un ami trop fanatique pour être un frère très équitable. Il lui paraissait très simple et très légitime que sa sœur fût au service du génie de Lincoln, comme il y était lui-même. D'ailleurs, si depuis ce mariage

avec l'ami de son frère cette sœur avait été traversée elle-même par la tempête d'une tragédie morale, Florent ne le soupçonnait pas. Où aurait-il appris à connaître Lydia, cette silencieuse, cette concentrée, sur laquelle il s'était formé une opinion une fois pour toutes, comme c'est l'usage presque constant de parent à parent? Ceux qui nous ont vus jeunes sont comme ceux qui nous voient chaque jour. L'image qu'ils se tracent de nous reproduit toujours ce que nous fûmes à un certain moment, presque jamais ce que nous sommes. Florent considérait sa sœur comme très bonne, parce qu'il l'avait éprouvée telle autrefois ; comme très douce, parce qu'elle ne lui avait jamais tenu tête ; comme peu intelligente, parce qu'elle ne s'intéressait pas suffisamment à l'œuvre du peintre ; comme assez vaniteuse et futile, parce qu'elle sortait volontiers. Quant au martyre et à la révolte cachée de cette créature prise, opprimée, broyée entre son aveugle partialité, à lui, et l'égoïsme d'un mari méprisant, il ne les soupçonnait même pas, et pas davantage les résolutions terribles desquelles cette apparente résignation était capable ! S'il avait eu peur quand Mme Steno avait commencé de s'intéresser à Lincoln, ç'avait été uniquement pour le travail de ce dernier, d'autant plus que depuis un an il constatait non pas une décadence, mais comme un trouble dans la peinture de cet artiste, trop volontaire pour n'être pas inégal. Il n'y a de constant en nous que ce qui s'accomplit par instinct et avec une certaine inconscience. Puis

Florent avait vu, au contraire, la verve de Maitland se rajeunir à la chaleur de cette intrigue. Le portrait d'Alba s'annonçait comme une magnifique étude, digne d'être mise à côté de la fameuse *Femme en violet et en jaune* que les envieux de Lincoln rappelaient toujours. En outre le peintre avait achevé avec un entrain sans pareil deux grandes compositions à demi abandonnées. Devant cette évidence d'une fièvre de production de plus en plus active, comment Florent n'aurait-il pas béni Mme Steno, au lieu de la maudire, d'autant plus qu'il lui suffisait de fermer les yeux et de ne rien savoir pour que sa conscience fût en repos vis-à-vis de sa sœur? Il savait tout néanmoins. La preuve en était son frisson lorsque Dorsenne lui avait annoncé l'arrivée clandestine à Rome de l'autre amant de Mme Steno, et une preuve plus certaine encore, l'élan qui l'avait précipité au-devant de Boleslas en train de parlementer avec le domestique. Et maintenant c'était lui qui se trouvait avoir accepté le duel qu'un rival exaspéré était certainement venu proposer à son cher Lincoln, et il ne pensait qu'à ce dernier.

— « Il faut qu'il ne sache rien qu'après... Sans cela, il voudrait prendre l'affaire pour lui, et j'ai la chance de le tuer, moi, ce Gorka, de le blesser au moins. En tout cas, je m'arrangerai pour qu'un second duel soit rendu difficile à cet aliéné... D'abord assurons-nous que nous n'avons pas parlé trop fort et que l'on n'a pas entendu là-haut les éclats de voix du malotru... »

C'est en ces termes qu'il qualifiait de bonne foi

son adversaire du lendemain. Encore un peu, il aurait jugé Gorka impardonnable de ne pas remercier Lincoln qui lui avait fait le grand honneur de lui succéder auprès de la comtesse ! En attendant, il s'agissait de jeter un coup d'œil à l'atelier. Lorsque cet ami, dévoué jusqu'à la complicité, mais aussi jusqu'à l'héroïsme, entra dans la vaste pièce, il put constater au premier regard qu'il avait calomnié les éclats de voix du jaloux et qu'aucun bruit n'était monté d'en bas à ce paisible atelier du travail. Cet atelier du peintre américain était meublé avec la somptuosité harmonieuse que les vrais artistes, une fois riches, savent déployer autour d'eux. Le grand morceau de ciel aperçu à travers la baie vitrée éclairait un coin véritablement romain, — de cette Rome d'aujourd'hui qui atteste un effort arrêté vers une ville nouvelle à côté de la ville ancienne. On apercevait un angle du vieux jardin évidemment mutilé par une construction récente et le fragment d'un édifice antique, avec un clocher d'église un peu au delà. C'était sur ce fond d'azur, de verdure et de ruines, dans un horizon plus large et plus lointain, mais composé des mêmes éléments, que devait s'enlever le profil de la jeune fille dessiné d'après la manière tout ensemble si sèche et si modelée de ce Pier della Francesca dont Maitland était préoccupé depuis six mois jusqu'à en être obsédé. Tous les grands producteurs, d'une originalité plus composite que géniale, ont de ces engouements grâce auxquels ils renouvellent leur point de vue et leur faire lui-même. Celui-ci était à son chevalet, vêtu

avec cette élégance correcte qui est la marque presque constante des artistes anglo-saxons, fussent-ils les plus épris de fantaisie. Avec ses petits souliers vernis, ses fines chaussettes noires ponctuées de rouge, sa jaquette de soie piquée, la perle de sa cravate claire et la pureté de son linge, il avait l'air d'un *gentleman* appliqué à une besogne d'amateur et non pas du patient et laborieux manœuvre d'art qu'il était réellement. Mais ses toiles et ses études appendues de tous côtés, parmi les tapisseries, les armes et les bibelots, racontaient ce patient labeur. C'était l'histoire d'une énergie acharnée à l'acquisition d'une personnalité toujours fuyante. Maitland manifestait à un suprême degré ce trait commun à presque tous les hommes de son pays, même venus très tôt en Europe, ce désir très intense de ne pas manquer la civilisation, qui s'explique trop bien par cet autre fait que l'Américain est un être tout neuf, doué d'une activité incomparable et dépourvu de saturation traditionnelle. Il n'est pas né cultivé, mûri, déjà façonné virtuellement si l'on peut dire, comme un enfant du Vieux Monde. Il doit se créer lui-même de toutes pièces, à coups de volonté. Avec des dons supérieurs, mais tout physiques, Maitland était un *self made man* de l'art, comme son grand-père avait été un *self made man* de l'argent, comme son père avait été un *self made man* de la guerre. Il avait eu dans sa main et dans son œil deux merveilleux outils de peinture, et dans sa persévérance à se développer un outil plus merveilleux encore. Il devait toujours lui manquer ce je ne sais quoi de

nécessaire et de local qui donne à certains peintres très inférieurs l'inexprimable supériorité d'une saveur de terroir. On ne pouvait pas dire qu'il ne fût pas inventif et nouveau, et cependant on éprouvait à voir n'importe lequel de ses tableaux que c'était un être tout de culture et d'acquisition. Les études ainsi éparses dans cet atelier montraient d'abord l'influence de son premier maître, du solide et simple Bonnat. Puis il avait été tenté par les préraphaëlites anglais, et une belle copie du fameux *Chant d'amour* de Burne Jones attestait cette réaction du côté d'un art plus subtil, plus pénétré de cette poésie que les peintres professionnels traitent dédaigneusement de littéraire. Mais Lincoln était trop vigoureux pour les rigueurs d'un pareil Idéal, et il était bien vite revenu à d'autres enseignements. L'Espagne l'avait conquis et Velasquez, ce coloriste d'une fantaisie si particulière qu'après une visite au musée du Prado on emporte l'impression que l'on vient de voir la seule peinture digne de ce nom. La fougue du grand Espagnol, ce coup de brosse despotique, et qui semble puiser la couleur à même dans le fond du tableau pour la faire saillir en des rehauts presque solides, son absence absolue d'intentions abstraites et sa nouveauté qui affecte d'ignorer entièrement le passé, tout dans cette formule d'art convenait au tempérament de Maitland. Aussi lui avait-il dû son chef-d'œuvre, cette *Femme en violet et en jaune*, dont une réduction par lui-même éclairait encore l'atelier d'un éclat qui éteignait le reste. L'inquiet

chercheur ne s'était pas tenu à ce point de perfection. L'Italie l'avait repris et les Florentins, ceux justement qui sont les plus opposés à Velasquez, les peintres mêlés de sculpture et qui confinent aux orfèvres : les Pollajuoli, Andrea del Castagno, Paolo Uccelo, et, par ce dernier, Pier della Francesca. Peut-être le succès du délicat et fort John Sargent, le seul de ses rivaux que Maitland redoutât vraiment, avait-il exaspéré en lui ce désir de renouveler sa facture. Jamais on n'aurait cru que la même main qui avait fouetté d'une brosse si libre la couleur de la *Femme en violet* fût aussi celle qui serrait le contour du portrait d'Alba avec un dessin si sévère, presque rigide. A l'instant où Florent entra dans l'atelier, ce travail absorbait si complètement l'attention du peintre qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir, non plus que Mme Steno qui fumait des cigarettes, couchée paresseusement sur le divan et si heureuse, avec ses yeux mi-clos fixés sur l'homme qu'elle aimait. Lincoln ne devina une présence nouvelle qu'à un changement de la physionomie d'Alba. — Dieu ! était-elle pâle ce matin-là, assise dans l'immobilité de la pose sur un grand fauteuil héraldique à dossier de bois sculpté, ses mains comme crispées sur les griffons des bras, et la bouche amère, les yeux profonds dans leur regard fixe !... Devinait-elle ce qu'elle ne pouvait pourtant pas savoir, que sa destinée se rapprochait d'elle avec le visiteur qui entrait, et qui, sorti de l'atelier un quart d'heure auparavant, dut justifier son retour par un prétexte?

— « C'est moi qui reviens, » dit-il ; « j'ai oublié de te demander si tu veux définitivement acheter ces trois dessins d'Ardea au prix qu'on les offre... »

— « Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé hier, mon petit Linco? » interrompit la comtesse. « J'ai revu Peppino encore ce matin. J'aurais su de lui son dernier vrai chiffre... »

— « Il ne manquerait plus que cela, » répondit Maitland en riant très haut. « Mais il ne les avoue pas, ces dessins, chère Dogaresse... Ils font partie de la série des bibelots qu'il a soigneusement soustraits à l'inventaire de ses créanciers et déposés un peu partout... Il y en a chez sept ou huit antiquaires, et nous pouvons nous attendre à ce que pendant dix ans tous les cockneys de mon pays soient empaumés par cette phrase fatidique : Cela vient du palais Castagna. Je l'ai eu par un petit arrangement... Et quels rossignols cette annonce, prononcée avec un certain clignement d'yeux, fera passer !... » Il cligna de l'œil lui-même en contrefaisant un des plus célèbres marchands de bric-à-brac de Rome, avec cet incomparable don d'imitation physique qui distingue tous les anciens habitués des ateliers parisiens. « Pour le moment ces trois dessins-là sont chez un regrattier du Babuino, et bien authentiques... »

— « Sauf qu'on les donne pour des Vinci, » dit Florent, « quand Léonard était gaucher, et que leurs hachures sont faites de gauche à droite... »

— « Et vous croyez qu'Ardea n'en conviendrait pas avec moi?... » reprit la comtesse.

— « Pas même avec vous..., » dit le peintre. « Il a eu le front, comme je les mentionnais devant lui, de me demander l'adresse pour aller les voir... »

— « Mais alors, comment avez-vous su leur provenance? » interrogea Mme Steno.

— « Adressez-vous ici, » dit le peintre en montrant Chapron de la pointe de son pinceau. « Quand il s'agit d'enrichir la collection de son vieux Maitland, il devient plus marchand que les marchands. Vinci ou non Vinci, c'est de la pure manière lombarde. Achète-les. Ils me manquent.

— « On y passera donc, » répondit Florent. « Comtesse... Contessina... »

Et il salua Mme Steno et la jeune fille. La mère lui sourit de son meilleur sourire. Elle n'était pas de ces maîtresses pour qui les intimes amis de leur amant sont toujours des ennemis. Elle les enveloppait au contraire dans l'opulente et heureuse sympathie que l'amour éveillait chez elle. Et puis elle était trop fine pour ne pas sentir que Florent si invraisemblable que fût cette complaisance, approuvait son amour. En revanche, l'intense aversion d'Alba pour les intrigues soupçonnées de sa mère fut empreinte dans la sécheresse avec laquelle elle inclina sa tête maussade. Le jeune homme n'y prit pas garde. Il était trop heureux d'avoir constaté que la dispute n'avait pas été entendue.

— « D'ici à demain, » songeait-il en redescendant l'escalier, « il n'y aura personne pour prévenir Lincoln... Cet achat de dessins est une idée de

génie pour démontrer ma tranquillité... Maintenant il me faut trouver deux témoins discrets... »

C'était un homme très réfléchi que Florent, et il trouvait à son service une parfaite justesse d'esprit, chaque fois qu'il ne s'agissait pas de son amitié exaltée pour son beau-frère. Il avait cette force d'observation habituelle aux personnes dont l'amour-propre blessable a dû beaucoup se garder. Il remit donc à plus tard ce choix difficile et il alla déjeuner, comme si de rien n'était, au restaurant où il était attendu. Certes son amphitryon, un diplomate français installé à Munich et de passage à Rome, ne se doutait pas, en répondant aux questions de son convive sur les plus récents portraits de Lenbach, que ce jeune homme, si calme, si souriant, avait sur les bras une affaire peut-être mortelle. Ce fut seulement au sortir de ce déjeuner que Florent, après avoir mentalement passé en revue une dizaine de ses connaissances, résolut de tenter une première démarche auprès de Dorsenne. Il se souvint de l'avis mystérieux que lui avait donné le romancier dont la sympathie pour Maitland s'était d'ailleurs affichée par un éloquent article. En outre, il le croyait éperdûment amoureux d'Alba Steno. C'était une probabilité de plus en faveur de sa discrétion. Dorsenne se tairait sur une rencontre au sujet de laquelle, si elle était sue, le nom de la comtesse serait prononcé inévitablement. Il était trop clair que Gorka et Chapron n'avaient aucune raison

personnelle pour se disputer et pour se battre. Tous ces motifs firent que vers deux heures et demie, c'est-à-dire trois heures pleines après la déraisonnable altercation du vestibule, Florent sonnait à la porte de l'appartement de Julien. Ce dernier était chez lui, occupé aux dernières corrections des épreuves de *Poussière d'idées*. La confidence de son visiteur le bouleversa au point que ses mains tremblaient en rangeant ses papiers épars. Il se souvenait de la présence de Boleslas sur ce même canapé, à ce même moment de la journée, quarante-huit heures auparavant. Comme le drame allait marcher si ce forcené y allait de ce train ! Il sentait trop que le beau-frère de Maitland ne lui disait pas tout.

— « Mais c'est absurde, » s'écria-t-il, « c'est de la sauvagerie et de la folie !... Voyons, vous n'allez pas vous battre pour une discussion comme celle que vous me racontez? Vous vous dites quelques mots un peu vifs, et puis là, tout de suite, des témoins, un duel... Allons donc ! C'est insensé !... »

— « Vous oubliez que j'ai commis la grosse faute de lever ma canne sur lui, » interrompit Florent, « et puisqu'il veut une réparation, je la lui dois... »

— « Et vous croyez, » dit l'écrivain, « que la galerie, elle, se contentera de ces raisons-là? Vous vous imaginez que l'on ne cherchera pas de secrets mobiles à cette rencontre? Est-ce que je sais, moi, quelque histoire de femme?... Remarquez que je ne vous interroge pas. Je m'en tiens à ce que vous

me confiez. Mais le monde est le monde, et vous n'échapperez pas à ses commentaires... »

— « C'est précisément pour cela que je vous ai demandé une discrétion absolue, » répondit Florent, « et pour cela aussi que je suis venu vous prier de me servir de témoin... Il n'y a personne en qui j'aie confiance autant qu'en vous. C'est la seule excuse de ma démarche... »

— « Je vous en remercie..., » dit Dorsenne. Il hésita une minute. Puis l'image d'Alba, qui le poursuivait depuis la veille, se présenta soudain à sa pensée. Il se souvint de la sombre angoisse surprise dans les yeux de la jeune fille, puis de son soulagement quand sa mère avait souri à la fois à Gorka et à Maitland. Il se rappela les lettres anonymes, et cette haine mystérieuse qui planait sur Mme Steno. Si la querelle entre Boleslas et Florent était connue, nul doute qu'on ne racontât partout que Florent se battait pour son beau-frère à cause de la comtesse. Nul doute non plus que le racontar ne fût rapporté à la pauvre contessina. C'en fut assez pour que l'écrivain reprît : « Eh bien ! j'accepte. Je vous servirai de témoin. Ne me remerciez pas, vous, à votre tour. Nous perdrions un temps précieux. Il vous faut un autre témoin. A qui avez-vous pensé?... »

— « A personne, » répondit Florent. « J'avoue que j'ai compté sur vous pour m'y aider... »

— « Dressons une liste, » dit Julien, « c'est le meilleur moyen, et échenillons-la... »

Dorsenne écrivit un certain nombre de noms,

et ils les échenillèrent en effet, suivant son expression, si bien qu'après un examen minutieux, il les avait tous rejetés. Ils en étaient là, aussi embarrassés que devant, lorsque les yeux du romancier brillèrent. Il poussa un petit cri, et brusquement :

— « Quelle idée ! Mais oui, c'est une idée ! Connaissez-vous le marquis de Montfanon?... » demanda-t-il à Florent.

— « Le manchot?... » répondit l'autre. « Je l'ai vu une fois à propos d'un petit monument que j'ai fait élever à Saint-Louis des Français... »

— « Il m'en a parlé, » dit Dorsenne. « Pour un de vos parents, n'est-ce pas?... »

— « Oh ! un petit-cousin, » reprit Florent, « un capitaine Chapron tué, en 49, dans la tranchée devant Rome... »

— « Voilà notre affaire, » s'écria Dorsenne en se frottant les mains. « C'est Montfanon qui doit être votre témoin. — D'abord c'est un ancien duelliste, tandis que je ne suis jamais allé sur le terrain. C'est très important, cela. Vous connaissez le mot célèbre : ce ne sont ni les épées ni les pistolets qui tuent, ce sont les témoins... Et puis, s'il y a lieu d'arranger l'affaire, il aura un autre prestige que votre serviteur... »

— « C'est impossible, » dit Chapron, « le marquis de Montfanon !... Il ne voudra jamais. Je n'existe pas pour lui... »

— « Ça me regarde, » s'écria Dorsenne. « Laissez-moi faire la démarche en mon nom, et puis, s'il consent, vous la ferez au vôtre propre... Seu-

lement, nous n'avons pas de temps à perdre. Ne bougez pas de chez vous jusqu'à six heures. D'ici là je saurai à quoi m'en tenir... »

Si l'écrivain avait montré au premier moment une grande confiance dans l'issue de son étrange tentative auprès de son vieil ami, cette confiance était déjà tournée en une appréhension absolument contraire lorsqu'il se trouva, une demi-heure plus tard, devant la maison que le marquis Claude-François occupait dans un des plus vénérables endroits de Rome, sur le Capitole même, à l'angle qui domine la rue de la Consolation, avec un belvédère d'où il découvrait toute l'admirable vue du Forum antique. Que de fois Julien était venu là depuis six mois, auprès de ce résigné de la vie, qui plongeait, qui noyait sans cesse ses mélancolies dans le sentiment profond du passé, contempler le panorama tragique et splendide de cet horizon d'histoire ! A la voix du solitaire les colonnes brisées se redressaient, les temples écroulés se reconstruisaient, la voie triomphale se nettoyait de son gazon. Il parlait, et la formidable épopée de la légende romaine s'évoquait, interprétée par ce fervent chrétien dans ce sens mystique et providentiel que tout proclame sur cette place, où la prison Mamertine raconte le procès de saint Pierre, où le portique du temple de Faustine sert de fronton à l'église Saint-Laurent in Miranda, où Sainte-Marie Libératrice s'élève sur l'emplacement du temple de Vesta, — « *Sancta*

Maria, libera nos a pœnis inferni, » — ajoutait toujours Montfanon quand il en parlait, et il montrait l'arc de Titus qui raconte l'accomplissement des prophéties de Notre-Seigneur contre Jérusalem, comme la basilique de Constantin proclame le triomphe de la Croix, tandis qu'en face, les bosquets du Palatin laissent apparaître la silhouette d'un couvent de femmes par-dessus les ruines des habitations des Césars persécuteurs. Et là-bas, au fond, la courbe du Colisée se dessine, remémorant les quatre-vingt-dix mille spectateurs venus pour voir souffrir les martyrs... Telles étaient les visions au milieu desquelles vieillissait l'ancien zouave pontifical, et, tout en pressant sur le timbre de la porte du troisième étage, Julien se disait :

— « Je suis un fou de venir proposer à un pareil homme ce que je viens lui proposer. Pourtant il ne s'agit pas d'être témoin dans un duel ordinaire, mais d'arrêter net une aventure qui peut coûter la vie à deux hommes d'abord, l'honneur à Mme Steno ensuite, le repos enfin à trois innocentes, à Mme Gorka, à Mme Maitland et à ma petite amie Alba... Il n'y a que lui qui ait assez d'autorité pour tout arranger. C'est une charité comme une autre... Pourvu qu'il soit à la maison seulement, » conclut-il en entendant le bruit du pas du domestique qui reconnut le visiteur et qui devança toute question :

— « M. le marquis est sorti ce matin avant huit heures. Il ne rentrera que pour dîner... »

— « Et vous ne savez pas où il est allé?... »

— « Mais entendre la messe dans une catacombe et assister à une procession, » répondit le valet de chambre, qui prit la carte de Dorsenne en ajoutant : « Les trappistes de Saint-Calixte savent certainement où est M. le marquis. Il a déjeuné chez eux... »

— « Essayons cependant, » se dit le jeune homme, passablement découragé. Sa voiture commença de rouler dans la direction de la porte Saint-Sébastien, près de laquelle se trouvent la catacombe et la pauvre ferme attenante, — dernier morceau du domaine papal gardé par de pauvres moines. « Montfanon aura communié ce matin, » pensait-il, « et au seul mot de duel il ne voudra plus rien entendre. Il faut cependant que cette affaire s'arrange. *Il le faut...* Que ne donnerais-je pas pour savoir la vérité sur la scène Gorka et Florent? Par quel étrange et diabolique ricochet le Palatin est-il venu se heurter à ce dernier quand il en avait au beau-frère?... Va-t-il être furieux que je sois le témoin de son adversaire !... Bah ! Après notre conversation de l'autre jour, nous sommes brouillés... Bon, me voici déjà à cette petite église du *Domine, quo vadis* (1)?... Et moi, je pourrais me dire aussi : *Juliane, quo vadis?...* Mais faire une action un peu meilleure que la plupart des miennes, » se répondit-il. Cette âme légère et qui vibrait au moindre contact venait d'être touchée, comme il lui arrivait toujours, par le souvenir d'une des innom-

(1) Seigneur, où allez-vous?

brables légendes pieuses que dix-neuf siècles de catholicisme ont suspendues, couronnes d'impérissables roses, à tous les coins de Rome et de sa campagne. Il s'était rappelé cette touchante histoire de saint Pierre fuyant la persécution et rencontrant Notre-Seigneur : « Seigneur, où allez-vous? » demanda l'apôtre. « Me faire crucifier une seconde fois, » lui répondit le Sauveur, et Pierre, honteux de sa faiblesse, revint au martyre. Montfanon lui-même avait raconté cet épisode sublime au romancier, qui se perdit de nouveau en réflexions sur le caractère du marquis et sur le meilleur moyen de l'aborder. Il oubliait de regarder la vaste solitude de la banlieue romaine déjà développée devant lui, et il faillit, tant sa rêverie était profonde, dépasser sans même s'en apercevoir le but de son expédition. D'ailleurs, un nouveau contretemps l'attendait à cette première étape de son voyage d'exploration. Le moine qui vint à son coup de cloche ouvrir la porte de l'enclos attenant à Saint-Calixte lui apprit que celui qu'il cherchait était parti une demi-heure auparavant :

— « Vous le trouverez à la basilique de Saint-Nérée et de Saint-Achillée, » ajouta le trappiste ; « c'est la fête de ces deux saints, et à cinq heures il y a une procession dans leur catacombe... C'est à un quart d'heure d'ici, près de la tour Marancia, sur la via Ardeatina... »

— « Vais-je le manquer une troisième fois? » songea Dorsenne. Descendu enfin de voiture, il gagnait à pied, à travers le gazon déjà brûlé, l'ou-

verture par où l'on accède à cette nécropole souterraine dédiée aux deux saints, qui furent les eunuques de Domitilla, la propre nièce de l'empereur Vespasien. Quelques ruines et une pauvre maison marquent seules la place où se dressait l'opulente villa de cette pieuse princesse. La grille était ouverte, et, personne ne se rencontrant pour lui donner une indication, le jeune homme fit quelques pas dans le souterrain. Il s'aperçut que la longue galerie était éclairée. Il s'y engagea, en se disant que la ligne des bougies, allumées ainsi de dix pas en dix pas, marquait assurément le chemin que suivrait la procession et qui conduisait à la basilique centrale. Quoique son anxiété sur l'issue de sa démarche fût extrême, il ne put s'empêcher d'être saisi par la majesté du spectacle que présentait la catacombe illuminée. Les niches inégales réservées à des morts endormis dans la paix du Seigneur depuis tant de siècles trouaient les parois des galeries et leur donnaient un aspect solennel et tragique. Des inscriptions s'y voyaient, tracées sur la pierre. Toutes parlaient de la grande espérance dont s'étaient nourris ces premiers chrétiens, la même dont se nourrissent les croyants de nos jours. Julien savait assez de symbolique pour comprendre la signification des images derrière lesquelles ces persécutés de la primitive Église cachaient leur foi. Elles sont si touchantes et si simples ! C'est l'ancre qui représente le salut dans la tempête, la douce colombe et la douce brebis, figures de l'âme qui s'envole et de celle qui cherche

son pasteur, le phénix dont les ailes annoncent la résurrection, le pain et la vigne, le rameau d'olivier, la palme, et le poisson, l'Iχθὺς naïvement formé d'après les premières lettres des titres de Notre-Seigneur : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur (1). » Ce qui achevait d'emplir d'un charme presque fantastique ce silencieux cimetière de martyrs, c'était le vague arome d'encens que Dorsenne respirait depuis son entrée. La grand'messe célébrée le matin avait laissé pour toute la journée ce parfum sacré comme épars autour de ces ossements, engagés autrefois dans des corps vivants qui s'étaient agenouillés parmi le même saint arome. Le contraste était si fort entre cet endroit où tout parlait des choses éternelles et le drame de passion mondaine et coupable dont sa démarche était un épisode, que l'écrivain en fut lui-même tout remué. Il se fit à l'instant l'effet d'un profanateur, quoiqu'il obéît au plus généreux mobile et au plus humain. Aussi éprouva-t-il une sensation de soulagement, lorsque à un détour d'une galerie prise après beaucoup d'autres, il se trouva face à face avec un prêtre qui tenait à la main une corbeille pleine de pétales destinés sans doute à la procession. Il lui demanda le chemin de la basilique en italien, et, comme l'autre lui avait répondu dans le meilleur français :

— « Vous connaissez peut-être M. le marquis de Montfanon, mon père? » interrogea-t-il.

(1) Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

— « Je suis un des chapelains de Saint-Louis, » dit le prêtre en souriant, et il ajouta : « Vous le trouverez dans la basilique même. »

— « Allons, le moment est venu, » songea Dorsenne. « Soyons subtil... Après tout, c'est une charité que je vais le supplier d'accomplir... M'y voici... Je reconnais l'escalier et la grande ouverture au-dessus... »

Un coin de ciel apparaissait en effet, par où tombait une pleine lumière d'en haut, qui permit bien vite à l'écrivain de distinguer celui qu'il cherchait parmi les quelques personnes réunies dans cette chapelle en ruine, la plus vénérable par son antiquité de toutes celles qui entourent ainsi Rome d'une ceinture cachée de sanctuaires. Montfanon, trop reconnaissable, hélas ! à la manche vide de sa redingote noire repliée contre le moignon mutilé de son bras, se tenait assis sur une chaise, pas très loin de l'autel où brûlaient de grands cierges à la flamme mouvante. Des prêtres et des moines disposaient des paniers remplis de pétales, pareils à celui du chapelain que Dorsenne avait rencontré tout à l'heure. Un groupe de trois curieux commentait à mi-voix des peintures, à peine visibles sur le stuc décoloré de la voûte. Montfanon, lui, était absorbé tout entier dans le livre que tenait son unique main. Les grands traits de son visage, ennoblis et comme transfigurés par l'ardeur de la dévotion, lui donnaient une expression admirable de vieux soldat chrétien. — *Bonus miles Christi*, a-t-on écrit sur le tombeau du chef derrière lequel il s'était

fait blesser à Patay. — On eût dit un gardien laïque du tombeau des martyrs, capable de confesser sa foi comme eux, jusqu'au sang. Et quand Julien se décida à l'aborder en le touchant doucement à l'épaule, il vit que, dans ces yeux clairs bleus de gentilhomme, d'ordinaire si gais et quelquefois si colères, brillait l'humidité de larmes à demi répandues. Sa voix aussi, cette voix volontiers mordante, était comme adoucie par l'émotion des pensées que la lecture, le lieu, l'heure, l'emploi de sa journée avaient éveillées en lui.

— « Ah ! vous voilà, » dit-il à son jeune ami, sans étonnement. « Vous êtes venu pour la procession. C'est bien. Vous entendrez chanter les belles strophes : *Hi sunt quos fatuè mundus abhorruit.* » Il prononçait *ou* pour *u*, à l'italienne, car son éducation liturgique s'était faite tout entière à Rome. « La saison est bonne pour ces cérémonies. Les touristes sont partis. Il n'y aura que des gens qui prient ou qui sentent, comme vous. Et sentir, c'est la moitié de prier. L'autre moitié, c'est croire... Vous finirez avec nous, je vous l'ai toujours prédit. Il n'y a de paix que là... »

— « Je voudrais bien n'être venu que pour cette procession, » répondit Dorsenne, « mais ma visite a un autre motif, cher ami..., » dit-il d'un ton plus bas encore. « Je vous cherche depuis plus d'une heure pour que vous m'aidiez à rendre un immense service à plusieurs personnes, empêcher peut-être un très grand malheur... »

— « Un très grand malheur?... » répéta Mont-

fanon. « Et que je peux vous aider à empêcher?... »

— « Oui, » reprit Dorsenne ; « mais ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer le détail de cette longue et terrible aventure... A quelle heure est la cérémonie? Je vous attendrai, voilà tout, et je vous parlerai en vous ramenant. J'ai un fiacre... »

— « C'est qu'elle ne commence qu'à cinq heures, cinq heures et demie, » dit Montfanon en regardant sa montre, « et il en est quatre un quart... Sortons de la catacombe, si vous voulez bien, et vous me raconterez votre histoire là-haut, en faisant les cent pas... Un très grand malheur?... Eh bien ! » ajouta-t-il en serrant la main du jeune homme, dont il aimait la personne autant qu'il en détestait les idées, depuis des années qu'ils s'étaient rencontrés chez leur commun ami, le regretté comte de Gobineau, l'apôtre de la théorie des races, « rassurez-vous, mon cher enfant, on l'empêchera... »

Il y avait dans la manière dont il prononça ces mots la belle tranquillité d'une conscience qui ne connaît pas l'inquiétude, celle d'un croyant qui se sait assuré de faire toujours tout ce qu'il peut de tout ce qu'il doit. Il n'aurait pas été Montfanon, c'est-à-dire une espèce de visionnaire et qui adorait discuter avec Dorsenne parce qu'il s'en savait malgré tout compris, s'il n'eût pas continué, tandis qu'ils remontaient vers le jour, le long des galeries illuminées : « C'est égal, vous, monsieur l'apologiste du monde moderne, je suis assez content de vous tenir ici et de vous demander, là, franche-

ment : Ne vous sentez-vous pas plus contemporain de tous les morts qui dorment dans ces murs que d'un électeur radical ou d'un député franc-maçon?... N'avez-vous pas l'impression que si ces martyrs n'étaient pas venus prier sous ces voûtes il y a dix-huit cents ans, le meilleur de votre âme n'existerait point?... Où trouveriez-vous une poésie plus attendrissante que celle de ces symboles et des épitaphes? Cet admirable de Rossi m'en a montré une à Saint-Calixte l'année dernière. Les larmes m'en viennent quand j'y songe : *Pete pro Phœbe et pro virginio ejus...* Prie pour Phœbe et pour... Mais comment traduire ce mot, ce *virginius*, l'époux qui n'a connu qu'une seule femme, l'homme vierge qui a possédé son épouse vierge?... Votre jeunesse passera, Dorsenne. Vous sentirez un jour ce que je sens, le bonheur manqué à cause des anciennes souillures, et vous comprendrez qu'il n'était que là, dans le mariage chrétien, dont toute la sublimité tient dans cette prière : *Pro virginio ejus...* Vous serez comme moi alors, et vous trouverez encore dans ce livre, » et il montra l'*Eucologe* qu'il tenait dans sa main, « de quoi offrir à Dieu vos remords et vos regrets... Connaissez-vous l'hymne au Saint Sacrement, *Adoro te, devotè?...* Non... Et vous êtes pourtant digne de sentir ce qu'il y a dans ces strophes. Écoutez celle-ci. Rien que l'expression ravira l'artiste en vous... Il s'agit de rendre cette idée : que sur la croix on ne voyait que l'homme et non le Dieu, que dans l'hostie on ne voit même plus

l'homme et que cependant on croit à la présence réelle :

In cruce latebat sola Deitas;
At hic latet simul et humanitas.
Ambo tamen credens atque confitens...

Et maintenant ce dernier vers :

Peto quod petivit latro pœnitens (1) *!*

Quel cri ! Ah ! que c'est beau ! Que c'est beau ! Quelle parole à dire en mourant ! » Et il reprit : « *Peto quod petivit latro pœnitens...* Et que demanda-t-il, ce pauvre voleur, ce Dixmas dont l'Église a fait un saint pour ce seul appel : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume !... » Mais nous sommes arrivés... Baissez-vous pour ne pas trop gâter votre chapeau... Allons, maintenant, que voulez-vous de moi?... Vous connaissez la devise des Montfanon : *Excelsior et firmior.* — Toujours plus haut et plus fermement... On n'a jamais trop de bonnes actions à faire... Si c'est possible, présent, comme nous disions à l'appel... »

Ce singulier mélange de ferveur et de bonne humeur, d'éloquence exaltée et de fanatisme politique ou religieux, c'était Montfanon tout entier. La bonne humeur disparut vite de sa physionomie à la fois si altière et si simple, à mesure que se déroula le récit, d'ailleurs très habilement composé, de Dorsenne. L'écrivain ne commit pas la faute de

(1) Je demande ce qu'a demandé le larron repentant.

formuler aussitôt sa proposition. Il avait trop compris qu'il n'y aurait pas à la discuter avec l'ancien zouave pontifical. Ou bien ce dernier la jugerait monstrueuse et absurde, ou bien il y verrait un devoir de charité à accomplir, et alors, quelque ennui que la chose lui causât, il accepterait, comme il faisait l'aumône. C'était cette corde de générosité que Julien, devenu diplomate pour la première fois de sa vie, essaya de toucher par sa confidence. S'autorisant de leur conversation de l'avant-veille, il raconta ce qu'il pouvait raconter de la visite de Gorka, — en se taisant sur cette parole d'honneur faussement donnée qui lui pesait toujours d'un poids mortel. Il dit comment il avait calmé ce furieux, comment il l'avait reconduit à la gare, puis la rencontre des deux rivaux vingt-quatre heures après. Il insista sur l'attitude d'Alba dans cette soirée et sur l'infamie des lettres anonymes écrites, par une scélératesse inouïe, à la fille et à l'ancien amant de Mme Steno. Et après avoir rapporté la mystérieuse querelle soudain survenue entre Gorka et Chapron :

— « J'ai donc accepté d'être son témoin, » conclut-il, « parce que je crois qu'il est de mon devoir absolu de tout essayer pour que ce duel n'ait pas lieu... Pensez-y donc. S'il a lieu, et que l'un des deux soit tué ou blessé, comment cacher la chose dans cette ville de bavardages qu'est Rome? Et quels commentaires !... Trop évidemment ces deux hommes ne se sont querellés qu'à cause de l'histoire de Mme Steno avec Maitland. Par quel bizarre

détour? Cela, je n'en sais rien. Mais il n'y aura pas un doute dans l'opinion. Et voyez-vous d'ici les nouvelles lettres anonymes écrites à Alba, à Mme Gorka, à Mme Maitland?... Eux, je m'en moque... Deux sur trois méritent que tout leur arrive. Mais ces innocentes créatures, n'est-ce pas affreux?... »

— « Affreux, en effet, » répondit Montfanon. « C'est cela qui rend ces aventures d'adultère si hideuses. Il y a trop de gens qu'elles atteignent en dehors et à côté des coupables... Vous le voyez, vous qui trouviez cette société si plaisante avant-hier, si raffinée, si intéressante?... Mais il ne sert à rien de récriminer. Je comprends. Vous êtes venu me demander de vous conseiller sur votre rôle de témoin. Mes folies de jeunesse auront eu ceci de bon que je pourrai vous diriger... La correction dans le moindre détail et pas de nerfs, tout est là quand on veut arranger une affaire... Ah ! vous aurez du mal. Gorka est un fou en ce moment. Je connais les Polonais. Ils ont de terribles défauts, mais ils sont braves. Dieu ! qu'ils sont braves ! Et ce petit Chapron, je le connais aussi, c'est une de ces natures de doux entêtés qui se font trouer la poitrine sans dire « ouf » plutôt que de reculer. Et un amour-propre !... Il a du bon sang de soldat dans les veines, cet enfant-là, malgré le métissage. Et avec le métissage, voyez quel héros ç'a été que le premier des trois Dumas, le général mulâtre?... Oui. Vous avez là une rude corvée, mon bon Dorsenne... Il vous faudrait un autre témoin, pour vous

assister, qui eût les mêmes intentions que vous, et, pardonnez-moi, plus d'expérience peut-être?... »

— « Eh bien, marquis, » reprit Julien dont la voix tremblait d'anxiété, « il n'y a qu'une personne à Rome qui soit assez respectée, assez vénérée de tous, y compris Gorka, pour que son intervention dans cette dangereuse affaire soit décisive, qu'une personne qui puisse dicter à Chapron des excuses ou en obtenir de l'autre... Enfin il n'y a qu'une personne qui ait l'autorité d'un héros devant qui l'on se tait lorsqu'il parle d'honneur, et cette personne, c'est vous... »

— « Moi, » s'écria Montfanon, « moi, vous voudriez que je sois... ? »

— « Un des témoins de Chapron, » interrompit Dorsenne. « Oui... C'est vrai. Je viens de sa part et pour cela... Ne me dites pas ce que je sais, que votre situation ne comporte pas de pareilles démarches. C'est parce qu'elle est ce qu'elle est, cette situation, que j'ai eu l'idée d'accourir à vous. Ne me dites pas non plus que vos principes religieux sont contraires au duel. C'est pour qu'il n'y ait pas de duel justement que je vous conjure d'accepter... Il ne faut pas que cette affaire ait lieu. Je vous le jure, il y va de la paix de trop de personnes innocentes... »

Et il continua, déployant au service du décisif appel qu'il tentait en ce moment toute la souplesse d'intelligence et aussi tout le talent de parole dont il était capable. Il pouvait suivre sur le visage de l'ancien bretteur, devenu le plus passionné des

catholiques pratiquants et le plus maniaque des vieux garçons, vingt impressions diverses et contradictoires. Enfin Montfanon posa sa main avec une véritable solennité sur le bras de son interlocuteur qu'il étreignit fortement, et lui dit :

— « Écoutez, Dorsenne, ne m'en racontez pas davantage... Je consens à ce que vous me demandez, mais à deux conditions, entendons-nous bien. La première, c'est que M. Chapron s'en référera d'une manière absolue à ma décision, quelle qu'elle soit. La seconde, c'est que vous vous retirerez avec moi, si ces messieurs se mettent à vouloir faire les petits jeunes gens... J'accepte de vous aider à remplir une mission de charité et pas autre chose, je vous le répète, pas autre chose... Avant d'amener chez moi M. Chapron, vous lui rapporterez mes paroles, textuellement... »

— « Textuellement, » répondit l'écrivain, qui ajouta : « Il attend chez lui le résultat de ma démarche... »

— « Alors, » dit le marquis, « je rentre à Rome avec vous tout de suite... Il a déjà dû recevoir les témoins de Gorka, et si l'on veut arranger vraiment une affaire, la règle est de ne pas traîner, quand ce ne serait que pour couper court aux potinages probables et aux crises d'amour-propre qui en résultent... Je n'aurai pas ma procession, mais empêcher le mal, c'est faire le bien, et c'est encore une manière de prier Dieu... »

— « Laissez-moi vous serrer la main, mon grand ami, » dit Dorsenne ; « jamais je n'ai mieux com-

pris ce que c'est qu'un vrai brave homme... »

Quand l'écrivain descendit, trois quarts d'heure plus tard, à la maison de la rue Leopardi après avoir reconduit Montfanon, il se sentait soutenu par un tel appui moral qu'il en était presque joyeux. Il trouva Florent dans son espèce de salon-fumoir, en train de ranger des papiers avec le flegme méthodique qu'annonçaient ses yeux noirs toujours si lents dans son teint vaguement bruni.

— « Il accepte, » fut le premier mot que les jeunes gens prononcèrent presque à la fois, et Dorsenne répéta les paroles qu'il avait promis de répéter.

— « Je m'en rapporte absolument à vous deux, » répondit l'autre. « Je n'ai aucunement soif du sang de M. le comte Gorka... Encore faut-il que ce monsieur ne puisse pas accuser de lâcheté le petit-fils du colonel Chapron... Je compte pour cela sur le parent du général Dorsenne et sur l'ancien soldat de Charette... »

— « Cela va de soi, » dit Julien à qui Florent tendait une lettre et qui demanda : « Qu'est ceci? »

— « Ceci, » reprit Florent, « c'est un billet qu'a écrit à votre adresse, sur cette table même, il y a une demi-heure, le baron Hafner... Car il faut que je vous tienne au courant. Il y a du nouveau. J'ai reçu les témoins de mon adversaire. Le baron est un des deux, l'autre est Ardea... »

— « Le baron Hafner!... » s'écria Dorsenne. « Quel singulier choix!... » Il s'arrêta et ils échangèrent un regard, Florent et lui. Tous les deux

venaient de se comprendre sans se parler. Boleslas n'avait pas trouvé de moyen plus sûr pour faire savoir à Mme Steno quel procédé il entendait employer dans sa vengeance, — ou dans ses vengeances. D'autre part, le dévouement connu du baron à la comtesse donnait une chance de plus à une solution pacifique, en même temps que le fanatisme de Montfanon faisait de la confrontation avec le père de Fanny un épisode de comédie jeté soudain à travers le drame violent des jalousies de Gorka. Aussi Julien reprit-il en souriant : « Vous allez voir la tête de Montfanon, lorsque nous lui annoncerons ces deux témoins-là. C'est un homme du quinzième siècle, vous savez, un Montluc, un duc d'Albe, un Philippe II. Je ne sais pas lesquels il déteste le plus des francs-maçons, des libres-penseurs, des protestants, des juifs et des Allemands. Et comme cet obscur et tortueux Hafner est un peu tout cela, il lui a voué une de ces haines !... Sans compter qu'il le soupçonne par moments d'être un agent secret au service de la triple alliance... Mais voyons la lettre... » Il l'ouvrit, et la parcourant d'un coup d'œil : « Ça sert tout de même à quelque chose, la finesse, et ça équivaut presque à la bonté... Il a senti, lui aussi, qu'il fallait en finir tout de suite avec votre affaire, ce baron, ne fût-ce que pour éviter les mauvais propos. Il nous donne rendez-vous chez lui entre six heures et sept heures, à moi et à votre autre témoin... Allons, le temps presse. Il vous faut venir avec moi chez le marquis, pour lui faire

officiellement votre demande. Commencez par là. Ayez sa promesse avant de prononcer le nom du citoyen Hafner. Je le connais. Il ne reviendra pas sur sa parole. Mais, c'est tout juste... »

Les deux amis trouvèrent Montfanon qui les attendait dans son bureau, vaste pièce garnie de livres et dont la vue dominait ce panorama du Forum, plus majestueux encore par cette fin d'un pur après-midi, où l'ombre des colonnes et des arcs commençait de s'allonger sur le pavé presque blanc. Cette grande cellule carrelée et passée au rouge n'avait d'autre confort qu'un tapis sous le large bureau encombré de papiers, — sans doute les fragments du fameux ouvrage sur les rapports de la noblesse française et de l'Église. — Un crucifix droit était posé sur ce bureau. Au mur, deux portraits gravés, celui de Mgr Pie, le célèbre évêque de Poitiers, et celui du général de Sonis, en pied, avec sa jambe de bois, se faisaient pendants aux deux côtés d'une assez belle toile, dans la manière forte, représentant un saint François, le patron du maître du logis. Telle était la seule décoration artistique de ce modeste réduit. Le gentilhomme disait souvent : « Je me suis affranchi de la tyrannie de l'objet... » Mais avec ce fond merveilleux de ruines grandioses et ce lambeau de ciel, cet endroit si simple était un asile incomparable où finir dans la méditation et dans le renoncement une vie jadis remuée par les tempêtes des sens et du monde. L'ermite de cette thébaïde se leva pour saluer ses deux visiteurs, et, désignant à Chapron un volume ouvert sur sa table :

— « Je m'occupais de vous, » lui dit-il ; « c'est le livre de Châteauvillars sur le duel. Il y a là un code qui n'est pas très complet. Je vous le recommande pourtant, si jamais vous devez remplir une mission comme la nôtre. » Il montra Dorsenne et se montra lui-même, d'un geste qui constituait la plus amicale des acceptations. « Il paraît que vous avez failli avoir la main un peu vive... Hé ! hé ! Ne vous en défendez point. Tel que vous me voyez, à vingt et un ans, j'ai jeté une assiette à la figure d'un monsieur qui daubait Mgr le comte de Chambord devant une galerie de jacobins en liesse, dans une table d'hôte de province. Tenez, » continua-t-il en relevant sa moustache blanchissante et découvrant une balafre, « voilà le souvenir. Ce lascar-là était un ancien officier de dragons qui proposa le sabre. J'acceptai et j'ai failli y rester, mais il a perdu deux doigts... Voilà qui ne vous arrivera pas, cette fois du moins... Dorsenne vous a posé nos conditions?... »

— « Et je lui ai répondu que j'étais sûr de ne pouvoir confier mon honneur en de meilleures mains,... » répondit Florent.

— « Touchez là, » reprit Montfanon, avec un geste de contentement. « Pas de phrases. C'est bien... D'ailleurs, je vous ai jugé, monsieur, dès le premier jour où vous m'avez parlé à Saint-Louis. Vous honorez vos morts. Pour moi qui crois que l'homme ne vaut que par le passé, cela me suffit. Voilà pourquoi je serai heureux, très heureux de vous être utile. Maintenant refaites-moi,

bien clairement, bien posément, le récit que vous avez fait à Dorsenne... »

Quand Florent eut raconté en quelques mots ce dont il était convenu avec Gorka, c'est-à-dire leur discussion et sa vivacité, en omettant avec soin les détails où le nom de son beau-frère se serait trouvé mêlé :

— « Diantre, » dit familièrement Montfanon, « l'affaire se présente mal, très mal... Voyons, un témoin est un confesseur... Vous avez eu une discussion dans la rue avec M. Gorka, mais sur quoi?... Vous ne pouvez pas répondre? Que vous a-t-il dit, pour que vous vous soyez emporté au point de vouloir le frapper? C'est la première clef de la position, cela... »

— « Je ne peux pas répondre, » dit Florent.

— « Alors, » reprit le marquis après un silence, « il ne reste d'établi nettement qu'un geste de votre part, comment dirai-je? irréfléchi et en définitive inachevé. C'est la seconde clef de la position, ceci... Vous n'avez pas de raison particulière d'en vouloir à M. Gorka? »

— « Aucune. »

— « Et lui de vous en vouloir, à vous? »

— « Aucune. »

— « L'affaire se présente mieux, » dit Montfanon, qui se tut de nouveau pour reprendre, de la voix d'un homme qui se parle à lui-même : « M. le comte Gorka se considère comme offensé?... Offensé? Mais y a-t-il offense? C'est là-dessus que nous devrons discuter... La voie de fait ou la me-

nace de voie de fait ne donneraient lieu à aucun arrangement... Mais un geste esquissé, réprimé aussitôt, puisque l'on n'est pas allé jusqu'au bout... Ne m'interrompez pas, » insista-t-il. « J'essaye de déblayer et d'y voir clair... Nous devons arriver à une solution... Il nous faudra exprimer des regrets, en laissant le champ ouvert à une autre réparation, si Gorka l'exige... Et il ne l'exigera pas. Tout le problème repose sur le choix de ses témoins, à lui, maintenant... Qui va-t-il prendre?... »

— « J'ai déjà reçu leur visite, » dit Florent, « il y a une demi-heure. L'un est le prince d'Ardea... »

— « C'est un gentilhomme, » répondit Montfanon, « on pourra s'entendre. Je ne suis même pas fâché de le voir pour lui dire mon sentiment sur cette vente publique de son palais à laquelle il n'aurait jamais dû se laisser acculer... Et l'autre?... »

— « L'autre? » interrompit Dorsenne. « Préparez-vous à un coup... Je vous jure que je ne savais pas son nom quand je suis allé vous chercher aux catacombes. C'est... Enfin... C'est le baron Hafner... »

— « Le baron Hafner! » s'écria Montfanon, « Boleslas Gorka, le descendant des Gorka, de ce grand Luc Gorka qui fut palatin de Posen et évêque de Cujavie, a pris pour témoin M. Justus Hafner, ce voleur, ce forban, qui a eu cet abominable procès!... Non, Dorsenne, ne me dites pas cela, ce n'est pas possible... » Puis, avec un air de combattant : « Nous le récuserons, voilà tout, pour manque d'honorabilité. Je m'en charge, moi, et de

dire son fait à votre Boleslas. Nous passerons là un joyeux quart d'heure, je vous en réponds... »

— « Vous ne ferez pas cela, » dit vivement Dorsenne. « D'abord, en matière d'honorabilité officielle, il n'y a que la loi, n'est-ce pas? Hafner a été acquitté et ses adversaires condamnés aux dépens. C'est vous-même qui me le répétiez l'autre jour... Et puis, vous oubliez la conversation que nous venons d'avoir... »

— « Pardon, » interrompit à son tour Florent. « M. de Montfanon, en acceptant de m'assister, m'a fait un grand honneur que je n'oublierai jamais... S'il devait en résulter pour lui la plus légère contrariété, j'en serais désolé, et je suis tout prêt à lui rendre sa parole... »

— « Non, » dit le marquis, après un nouveau silence, « je ne la reprends pas... » Il était si généreux quand il ne s'agissait pas de ses deux ou trois manies que la moindre délicatesse éveillait un écho en lui. Il tendit de nouveau la main à Chapron, et il continua, mais avec un accent dont l'âpreté trahissait une irritation contenue : « Cela ne nous regarde pas, après tout, si M. Gorka a jugé bon de se faire représenter dans un débat d'honneur par quelqu'un qu'il ne devrait seulement pas saluer... Vous allez donc donner nos deux noms à ces deux messieurs, et, Dorsenne et moi, nous les attendrons, comme c'est la règle. C'est à eux de venir, puisqu'ils sont les mandataires de l'offensé... »

— « Ils ont déjà arrangé un rendez-vous pour ce soir, » répondit Chapron.

— « Comment? Arrangé? Et avec qui? Et pour qui? » s'écria Montfanon, en proie à un nouvel accès de colère. « Avec vous? Pour nous? Ah! que je n'aime pas cela, ces bonhomies et ces à peu près, quand il s'agit de choses graves! Le code est absolu là-dessus... Une fois leur appel porté, auquel vous aviez, vous, monsieur Chapron, à répondre par oui ou par non, ces messieurs devaient se retirer, et tout de suite... Ce n'est pas votre faute, c'est celle d'Ardea qui a laissé ce tripoteur de faux dividendes faire sa besogne d'intrigant et de coulissier... Mais nous allons tout rectifier, nous autres, à la bonne manière, qui est la française... Et quel est-il, ce rendez-vous?... »

— « Je vais vous lire le billet que le baron a laissé pour moi à Florent, » dit Dorsenne, qui lut en effet la lettre fort courtoise que Hafner lui avait écrite, en s'excusant de choisir sa propre maison comme lieu de rendez-vous pour les quatre témoins. « On ne peut pourtant pas laisser sans réponse un mot aussi poli?... »

— « Il y a trop de cher maître et de compliments, » dit avec brusquerie Montfanon. « Asseyez-vous là, » insista-t-il en cédant son fauteuil à Florent, « et annoncez-leur notre nom à tous deux et notre adresse, en ajoutant que nous nous tenons à leur disposition, sans mentionner cette première incorrection de leur part. Mais qu'ils n'y reviennent pas!... Et vous, Dorsenne, puisque vous avez peur de froisser ce monsieur, je ne vous empêche pas d'aller chez lui, — personnellement, entendez-

vous? — le prévenir que M. Chapron, ici présent, a choisi comme premier témoin un mauvais coucheur, un ancien duelliste, tout ce que vous voudrez, mais qui veut des formes strictes, et, d'abord, une démarche en règle faite auprès de nous deux en leur nom à tous deux, à cette fin de fixer un rendez-vous officiellement... »

— « Qu'est-ce que je vous avait dit? » fit Dorsenne lorsqu'il se retrouva dans l'escalier de Montfanon avec Florent ; « c'est un autre homme depuis que vous lui avez nommé le baron... La discussion entre eux va être à payer sa place... Pourvu qu'il n'embrouille pas tout avec sa folie. Ma parole d'honneur, si j'avais pu deviner qui Gorka s'en irait choisir, jamais je ne vous aurais indiqué le vieux ligueur, comme je l'appelle... »

— « Et moi, quand M. de Montfanon devrait me faire battre à cinq pas, au visé, » répondit Chapron en riant, « je vous remercierais de m'avoir remis en rapport avec lui. C'est un homme tout d'une pièce, comme mon pauvre père, comme Maitland. J'adore ces gens-là... »

— « Il n'y a donc pas moyen d'avoir à la fois du cœur et de la tête? » se dit Julien en gagnant le palais Savorelli où habitait Hafner. Il songeait aux colères du marquis d'une part, et de l'autre aux illusions sur cet égoïste de Maitland que venaient de révéler une fois de plus les derniers mots de Florent. Il avait retrouvé toutes ses appréhensions de l'après-midi et plus fortes encore, tant il savait Montfanon irritable sur certains points, et

un de ces points allait être blessé au vif par les rapports forcés avec les témoins de Gorka. « Je ne compte plus que sur Hafner lui-même, » songea-t-il. « Si ce dangereux finaud a accepté cette mission absolument contraire à ses goûts, à sa position, à ses habitudes, presque à son âge, ce doit être de connivence avec son futur gendre et pour tout concilier. Sans compter que le mariage est peut-être conclu à l'heure présente?... J'espère que non. Le marquis en serait si furieux qu'il exigerait le duel au mouchoir !... »

Le jeune homme ne croyait pas toucher si juste. Le hasard, qui se complaît parfois à accumuler événement sur événement, avait voulu qu'Ardea, au moment même où il délibérait avec Gorka sur le choix d'un second témoin, et très ennuyé lui-même de la corvée à laquelle il avait cependant consenti, reçut un billet de Mme Steno qui contenait simplement ces mots : « *Votre demande est faite, et c'est oui. Que je sois la première à vous embrasser, Simpaticone...* » Une idée de génie lui était venue : faire arranger par son futur beau-père cette querelle qu'il jugeait à la fois absurde, inutile et dangereuse. L'empressement que Gorka avait mis à accepter le nom de Hafner provenait, comme l'avaient aperçu aussitôt Dorsenne et Florent, du désir que sa perfide maîtresse fût informée de ses faits et gestes. Quant au baron, il avait consenti lui-même, — ô ironie des coïncidences ! — en prononçant à Peppino Ardea des phrases identiques à celles que Montfanon avait prononcées à Dorsenne :

— « Nous allons rédiger d'avance un procès-verbal de conciliation, et, si l'affaire ne s'arrange pas, nous nous retirons... »

C'est dans ces termes que s'était conclu ce mémorable entretien, vraiment digne de la *combinazione* que représentait le mariage de la pauvre Fanny. Il y avait été question moins encore de ce mariage lui-même que du service à rendre aux amours deux fois adultères de la grande dame qui présidait à ce triste trafic. Est-il besoin d'ajouter que ni Ardea ni son futur beau-père n'avaient fait l'ombre de l'ombre d'une allusion aux dessous vrais de l'affaire? Peut-être, en tout autre moment, la profonde prudence innée au baron et son méticuleux souci de ne jamais se compromettre l'eussent-ils détourné des tracas possibles que comportait cette intrusion dans l'aventure brutale d'un amant évincé et exaspéré. Mais sa joie à l'idée que sa fille allait être princesse romaine, — et de quel nom ! — lui avait réellement tourné la tête. Il avait eu, pourtant, le bon sens de dire à l'étourdi Ardea :

— « Que Mme Steno n'en sache rien, au moins jusqu'à nouvel ordre. Elle ne manquerait pas d'avertir Mme Gorka, et Dieu sait ce dont celle-ci serait capable... »

En réalité, les deux compères se rendaient trop compte qu'il fallait, directement ou indirectement, se garder surtout d'avertir Maitland. Ils avaient employé la fin de leur après-midi à faire leur visite à Florent, puis à envoyer télégrammes sur télé-

grammes pour annoncer des fiançailles dont la charmante Fanny paraissait d'autant plus heureuse que le cardinal Guérillot avait consenti, sur un simple mot d'elle, à présider à son baptême. Le baron, lui, devant ce contentement, ne se possédait plus de joie. Il aimait sa fille, l'étrange homme, un peu à la manière dont un éleveur aime un cheval favori qui lui fait gagner le Grand Prix. C'est une sincérité encore qu'une affection semblable. Aussi, quand Dorsenne arriva, porteur du billet de Chapron et du message de Montfanon, fut-il accueilli par une cordialité et une complaisance qui l'éclairèrent aussitôt sur le résultat de l'intrigue matrimoniale dont lui avait parlé Alba :

— « Tout ce que votre ami voudra, mon cher maître... N'est-ce pas, Peppino? » dit le baron en s'asseyant à sa table. « Voulez-vous dicter la lettre vous-même, Dorsenne? Non... Tenez, est-ce bien comme cela?... Vous comprendrez tout de suite dans quels sentiments nous avons accepté cette mission, quand vous saurez que Fanny est fiancée au prince d'Ardea ici présent... La nouvelle date de trois heures. Ainsi vous êtes le premier à la savoir, n'est-ce pas, Peppino?... » Il ne s'était pas expédié dans la maison moins de deux cents dépêches !... « Revenez quand vous voudrez avec le marquis. Je vous demande seulement, vu la circonstance, que l'entrevue ait lieu ici, et, si c'était possible, entre six et sept, ou entre neuf et dix, pour ne pas gâter notre petit dîner de famille ! »

— « Mettons neuf heures, » dit Dorsenne. « M. de Montfanon est un peu formaliste. Il voudra vous avoir répondu par une lettre. »

— « Le prince d'Ardea épouse Mlle Hafner! » Ce cri qu'arracha à Montfanon la nouvelle apportée par Julien fut si douloureux, que le jeune homme ne pensa pas à en rire. Il avait cru devoir prévenir son irascible ami, de peur que le baron ne fît quelque allusion au grand événement dans le cours de l'entretien et que l'autre n'éclatât. « Quand je vous disais que le catholicisme de cette jeune fille n'était qu'une comédie! Quand je le disais à Mgr Guérillot! Voilà ce qu'elle visait, depuis des années, avec cette perfection d'hypocrisie. C'était le palais Castagna. Et elle va y rentrer en maîtresse?... Elle va y apporter le déshonneur de cet or piraté sur lequel il y a du sang?... Qu'ils ne m'en parlent pas, surtout, prévenez-les, ou je ne réponds pas de moi... Témoin d'un Gorka, beau-père d'un Ardea, il triomphe, ce voleur, qui serait occupé à des chaussons de lisière s'il y avait des juges... Mais voyons. Tous les autres princes romains qui n'ont pas de tache sur leur blason, eux, les Orsini, les Colonna, les Odescalchi, les Borghèse, les Rospigliosi ne vont-ils pas empêcher cette monstruosité?... Heureusement la noblesse est comme l'amour : ceux qui achètent ces choses sacrées les avilissent en les payant, et ce qu'on leur livre n'est plus que de la boue... Princesse d'Ardea!... Cette créature!... Ah! quelle honte!... Mais il faut penser

à notre engagement vis-à-vis de ce brave Chapron. Ce garçon me plaît, d'abord parce que très probablement il se bat pour quelqu'un d'autre et par un dévouement que je ne comprends pas bien. C'est un dévouement tout de même et c'est de la chevalerie !... Il aura voulu empêcher ce malheureux Gorka de provoquer un esclandre qui aurait donné l'éveil à sa sœur... Et puis, comme je le lui ai dit, il a le respect des morts... Voyons. Je n'ai plus ma tête, tant cette nouvelle m'a secoué... Princesse d'Ardea !... Enfin, écrivez que nous irons chez ce M. Hafner à neuf heures. Je ne veux pas de ces gens-là chez moi. Chez vous, ce ne serait pas correct, vous êtes trop jeune. Et j'aime encore mieux aller chez le beau-père que chez le gendre. Il fait son métier, ce scélérat, en achetant ce qu'il achète, avec ses millions volés. Mais l'autre?... Et son arrière-grand-oncle aurait été Sixte-Quint, Jules II, Pie V, Hildebrand, il aurait tout vendu de même !... Et il ne peut pas se faire illusion ! Il a entendu parler du procès de cet homme ! Il sait d'où lui viennent ces millions ! Il a bien fallu qu'ils causassent de leurs familles, de leur vie !... Et cela ne lui a pas donné une horreur profonde d'accepter l'or de cet aventurier. Il ne sait donc pas ce que c'est qu'un nom?... Notre nom ! Mais c'est nous-même, c'est notre honneur dans la bouche et dans la pensée des autres ! Que je suis heureux, Dorsenne, d'avoir cinquante-deux ans du mois dernier ! Je m'en irai avant d'avoir vu ce que vous verrez : l'agonie de toutes les aristocraties et de

toutes les royautés. Si c'était seulement dans le sang qu'elles tombaient. Mais elles ne tombent pas. Hélas! elles se fichent par terre, ce qui est la tristesse des tristesses... Qu'importe, d'ailleurs? La monarchie, la noblesse et l'Église sont éternelles. Les peuples qui les méconnaissent mourront, voilà tout... Allons, écrivez votre lettre que je signerai. Faites-la porter, et vous dînerez avec moi. Il s'agit d'aller dans ce repaire, munis d'une argumentation qui empêche ce duel, en conservant un beau rôle à notre client... Il lui faut un arrangement que j'accepterais pour moi-même... Il me plaît, je vous le répète. Il me repose des autres. »

Cette exaltation, qui commençait à effrayer Dorsenne, ne fit qu'augmenter pendant le dîner, d'autant plus qu'en discutant les conditions de cet arrangement qu'il comptait encore soutenir, les récurrences de sa terrible jeunesse affluaient dans la pensée et dans les discours de l'ancien duelliste. Était-ce bien le même personnage qui récitait les vers d'une hymne pieuse dans les catacombes, quelques heures auparavant? Il avait suffi que le féodal qui était en lui fût réveillé pour le transformer. Et puis, l'éclat de ses yeux et le pourpre de son visage le disaient assez, cette aventure de duel, où il avait cru de bonne foi s'engager par charité, le grisait pour son propre compte. C'était le vieil amateur, le friand de la lame, très peu maniable, qui remuait dans cet homme de croyance dont les passions avaient été brûlantes

et qui avait aimé toutes les émotions, y compris celle du danger et des épées nues, comme il aimait aujourd'hui ses idées, comme il avait aimé son drapeau, — d'une manière effrénée. Il ne s'agissait plus des trois pauvres femmes à qui épargner des soupçons, ni d'une bonne action à ne pas manquer. Il revoyait tous ses anciens amis et leur talent de bretteurs, les cartons de celui-ci, la manière que cet autre avait d'attaquer par des coups droits, le sang-froid d'un troisième, et le même refrain coupait sans cesse cette conversation de peu pacifiques anecdotes : « Mais pourquoi diable Gorka a-t-il été prendre ce Hafner comme témoin? C'est tellement dégradant que c'en est inconcevable... » jusqu'à ce qu'en montant dans la voiture qui devait les mener à leur entrevue, il entendît Dorsenne dire au cocher : « Palais Savorelli. »

— « C'est le dernier coup, » fit-il en levant son bras et crispant son poing. « Cet aventurier habite la maison du Prétendant, la maison des Stuarts... » Il répéta : « La maison des Stuarts !... » Et il tomba dans un silence que l'écrivain sentit plus gros d'orage encore que les déclamations de tout à l'heure. Il n'en sortit qu'une fois introduit dans le salon du courtier en bibelots devenu grand seigneur, — dans un des salons, plutôt, car l'appartement en comptait cinq. Là Montfanon commença de tout regarder autour de lui d'une mine si dégoûtée et si rogue que, malgré son angoisse, Dorsenne ne put s'empêcher de rire et de le taquiner en lui disant :

— « Vous ne prétendrez pas qu'il n'y a pas de belles choses, ici? Ces deux peintures de Moroni, par exemple?... »

— « Rien qui soit à sa place, » répondit Montfanon. « Oui, ce sont deux magnifiques portraits d'ancêtres, et ce monsieur n'a pas d'ancêtres!... Voilà des armes dans cette vitrine, et il n'a jamais touché une épée! Et voilà une tapisserie qui représente le miracle de la multiplication des pains, ce qui est d'une audace!... Vous ne me croirez pas, Dorsenne, cela me fait physiquement mal d'être ici. Je songe à ce qu'il tient de travail humain, d'âme humaine aussi dans tous ces objets, et pour aboutir à ce capharnaüm, payé comment? Possédé par qui? Fermez les yeux et pensez aux Schrœder et aux autres que vous ne connaissez pas. Voyez des galetas où il n'y a plus ni meubles, ni bois, ni pain. Et puis, ouvrez les yeux et regardez... »

— « Et vous, mon brave ami, » répliqua le romancier, « je vous en conjure, pensez à notre conversation des catacombes, pensez aux trois femmes au nom desquelles je vous ai supplié d'assister Florent!... »

— « Je vous remercie, » dit Montfanon qui passa sa main sur son front; « je vous promets d'être calme... »

Il avait à peine prononcé ces mots, que la porte s'ouvrit, laissant voir une autre pièce, éclairée aussi, et qui devait, à en juger par le bruit des con-

versations contenir plusieurs personnes, — sans doute Mme Steno et Alba, songea Julien, — et le baron entrait, accompagné de Peppino Ardea. Tout en faisant les présentations, l'écrivain demeura saisi du contraste qu'offraient entre eux ses trois compagnons. Hafner et Ardea en frac de soirée, la boutonnière fleurie, avaient la physionomie ouverte et heureuse de deux braves bourgeois qui n'ont rien sur la conscience. Le teint d'ordinaire si fané de l'homme d'affaires était animé, son œil si dur était attendri. Quant au prince, la même admirable inconscience d'enfant gâté éclairait son jovial visage, au lieu que le héros de Patay, chaussé de grosses bottes, son large torse serré dans une redingote un peu râpée, montrait une face si contractée qu'on l'eût cru bourrelé de remords. Un intendant infidèle, obligé de rendre ses comptes à des maîtres généreux et confiants, n'a pas la face plus sombre et plus rongée de souci. Il avait d'ailleurs mis son unique bras derrière son dos d'une façon si raide que ni l'un ni l'autre des nouveaux venus ne lui tendit la main. Cette apparition était sans doute peu en harmonie avec ce qu'attendaient le père et le fiancé de Fanny ; car il y eut, quand les quatre hommes se furent assis, un moment de silence que le baron rompit le premier. Il commença de sa voix posée, mesurée, une voix qui traite les mots comme la balance d'un usurier traite les pièces d'or, en les pesant à un milligramme près :

— « Messieurs, je crois correspondre à notre

sentiment commun en établissant tout d'abord un point qui doit dominer notre réunion... Nous sommes ici, c'est bien entendu, pour faire œuvre de conciliation entre deux hommes, deux *gentlemen* que nous connaissons, que nous estimons, je dirai mieux, que nous aimons également... » Il s'était tourné successivement, en prononçant ces paroles, vers chacun de ses trois interlocuteurs, qui s'étaient tous inclinés, à l'exception du marquis. Hafner prit un temps devant cette abstention. Il regarda le gentilhomme de son regard habitué à lire jusqu'au fond des consciences pour deviner ce qu'elles peuvent coûter. Il pensa que le premier témoin de Chapron était un faiseur d'embarras, et il continua : « Cela posé, je vous demanderai de vous lire le petit papier que voici. » Il avait sorti de sa poche une feuille pliée en quatre et assuré sur la pointe de son nez son fameux lorgnon d'or : « C'est très peu de chose, une de ces *directives*, comme disait M. de Moltke, qui servent à guider les opérations, un projet de procès-verbal, que nous modifierons après discussion... Enfin c'est un premier jalon, de quoi ne pas nous lancer dans le vide... »

— « Pardon, monsieur, » interrompit Montfanon qui avait froncé plus fortement ses sourcils broussailleux au rappel du célèbre feld-maréchal, et arrêtant d'un geste le lecteur qui, dans sa surprise, laissa son lorgnon tomber sur la table où il était accoudé : « Je regrette, » continua-t-il, « beaucoup d'être obligé de vous dire que nous ne sau-

rions absolument, M. Dorsenne et moi, » et il se tourna vers Dorsenne, qui esquissa un geste d'homme très contrarié, « que nous ne saurions, je le répète, admettre le point de vue auquel vous vous placez... Vous prétendez que nous sommes ici pour faire œuvre de conciliation?... C'est possible... Je vous accorde que c'est désirable... Mais je n'en sais rien, et, permettez-moi de vous le dire, vous n'en savez rien non plus. Je suis ici, nous sommes ici, M. Dorsenne et moi, » et il se retourna vers Julien qui refit son geste équivoque, « pour écouter les griefs que M. le comte Gorka vous a chargés de formuler aux mandataires de M. Florent Chapron. Formulez-nous ces griefs, et nous les discuterons. Formulez-nous les réparations que vous prétendez au nom de votre client, et nous les discuterons. Les petits papiers viendront ensuite, s'ils viennent, et, encore un coup, ni vous, ni nous, ne savons ce que sera l'issue de cet entretien, ni ne devons le savoir avant d'avoir établi les faits... »

— « Il y a eu un malentendu, monsieur, » dit Ardea que ce discours de Montfanon avait un peu agacé. Il ne pouvait, pas plus que Hafner, comprendre le caractère très simple, mais très singulier, du marquis, et il ajouta : « J'ai été mêlé à plusieurs rencontres, — quatre fois comme témoin et une fois autrement, — et j'ai vu employer sans discussion le procédé que M. le baron Hafner vient de vous proposer, et qui n'est lui-même qu'un moyen plus expéditif peut-être pour arriver à ce

que vous appelez, fort correctement d'ailleurs, l'établissement des faits... »

— « J'ignorais le nombre de vos affaires, monsieur, » reprit Montfanon, plus nerveux encore depuis que le futur gendre de Hafner s'était mêlé à la discussion ; « mais puisqu'il vous a plu de nous l'apprendre, je me permettrai de vous dire aussi que je me suis battu sept fois et que j'ai été témoin à peu près quatorze... Il est vrai que c'était à une époque où le chef de votre maison était monsieur votre père, si j'ai bonne mémoire, le défunt prince Urbain que j'ai eu l'honneur de connaître auprès de Sa Sainteté quand je servais dans les zouaves. C'était une belle figure de gentilhomme romain, monsieur, et qui portait fièrement son nom... Ce que je vous en dis est pour vous prouver que j'ai quelque compétence en matière de duel... Eh bien ! nous avons toujours considéré que les témoins étaient créés et mis au monde pour arranger les affaires arrangeables, mais aussi pour faire régler comme il convient les affaires inarrangeables. Voyons donc l'affaire, nous sommes ici pour cela et rien que pour cela... »

— « Ces messieurs sont de cet avis? » demanda d'une voix conciliante Hafner qui consulta d'un signe de tête Dorsenne d'abord, puis Ardea. « Je ne tiens aucunement à ma méthode, » continua-t-il en repliant son papier. Il le glissa dans son gilet et il reprit : « Établissons donc les faits, comme vous dites. M. le comte Gorka, notre ami, se trouve avoir été offensé, gravement, très gra-

vement, par M. Florent Chapron, au cours d'une discussion dans un endroit public. M. Chapron s'est emporté comme vous le savez, messieurs, jusqu'à une... comment dirai-je? vivacité, qui n'a pas été suivie de conséquences, grâce à la présence d'esprit de M. Gorka... Mais enfin, effectuée ou non, la menace est là. M. Gorka a été offensé et il lui faut une satisfaction... Je ne crois pas qu'il y ait un doute quelconque sur ce point de départ qui est l'origine même de l'affaire, ou plutôt toute l'affaire. »

— « Je vous demande encore pardon, monsieur, » répondit sèchement Montfanon, qui ne se donnait plus la peine de dissimuler son humeur, « M. Dorsenne et moi, nous ne pouvons accepter votre manière de poser la question... Vous admettez que la vivacité de M. Chapron n'a pas été suivie de conséquences à cause de la présence d'esprit de M. Gorka. Nous prétendons, nous, qu'il n'y a eu de la part de M. Chapron qu'un geste à peine indiqué et dont il s'est rendu maître. Par conséquent, vous attribuez à M. le comte Gorka la qualité d'offensé; vous allez trop vite. Il n'est que le demandeur, jusqu'ici. C'est fort différent. »

— « Mais il l'est de droit, l'offensé, » interrompit Ardea. « Réprimé ou non, le simple geste constitue une menace de voie de fait. Je n'ai pas prétendu faire le bretteur, en vous rappelant mon unique duel... Mais c'est l'A b c du *Codice cavalleresco*, cela : si l'injure est suivie d'une voie de fait, c'est celui qui a reçu le coup qui est l'offensé,

et la menace d'une voie de fait équivaut à une voie de fait. Or l'offensé avec voie de fait a le choix du duel, des armes et des conditions... Consultez vos auteurs et les nôtres, Châteauvillars et Du Verger, Angelini et Gelli, tous sont d'accord... »

— « Je le regrette pour eux, » fit Montfanon, et il regarda le prince avec un froncement de sourcils presque menaçant, « car c'est une opinion qui ne se soutient ni en général, ni dans le cas particulier... La preuve, c'est qu'un bretteur, comme vous venez de le dire, » sa voix tremblait en soulignant l'insolence voulue de l'autre, « un *bravo*, pour prendre le mot de votre pays, n'aurait pour accomplir un assassinat légitime qu'à insulter celui qu'il vise, en paroles atroces. L'insulté réplique par un geste irréfléchi et contenu, sur la signification duquel on peut se méprendre, et vous admettez que le *bravo* est l'offensé, et qu'il a le choix des armes?... »

— « Mais enfin, monsieur le marquis, » reprit Hafner avec une visible souffrance, tant les arguties et la mauvaise volonté du gentilhomme irritaient en lui le sens de l'arrangement pratique et facile, « où voulez-vous en venir? Croyez-vous que ce soit en soulevant des chicanes de ce genre...? »

— « Comment? des chicanes !... » s'écria Montfanon en se levant à demi.

— « Montfanon ! » supplia Dorsenne en se levant à son tour tout à fait et forçant le terrible homme à se rasseoir.

— « Je retire le mot, » dit le baron, « s'il vous

a blessé... Rien n'était plus loin de ma pensée... Je vous répète que je vous présente toutes mes excuses, monsieur le marquis... Mais, voyons, dites-nous ce que vous voulez pour votre client, là, c'est bien simple... Et puis nous ferons tout pour mettre vos exigences d'accord avec celles de notre client à nous... C'est une petite cote mal taillée à établir... »

— « Non, monsieur, » reprit Montfanon avec une sévérité insolente, « c'est une justice à rendre, ce qui est très différent aussi... Ce que nous voulons, M. Dorsenne et moi, » continua-t-il d'une voix dure, « le voici : M. le comte Gorka a insulté gravement M. Chapron... Laissez-moi finir..., » insista-t-il sur un geste simultané d'Ardea et de Hafner. « Oui, messieurs, il faut qu'il l'ait insulté gravement pour que M. Chapron, connu de nous tous pour sa parfaite courtoisie, ait même eu le petit mouvement incorrect dont on parlait tout à l'heure... Or il a été convenu entre ces deux messieurs, pour des raisons de délicatesse qu'il nous faut accepter comme ils nous les donnent, il a été convenu, dis-je, que la nature de l'insulte faite par M. Gorka à M. Chapron ne serait pas divulguée... Mais nous avons le droit, et, j'ajoute, le devoir de mesurer la gravité de cette insulte à l'excès de la colère soulevée chez M. Chapron... J'en conclus que, pour être équitable, le procès-verbal de conciliation, si nous le dressons, doit contenir des concessions réciproques. M. le comte Gorka déclarera retirer ses paroles et M. Chapron regretter sa vivacité... »

— « Mais c'est impossible, » s'écria le prince ; « jamais Gorka n'acceptera cela... »

— « Vous voulez donc absolument les faire battre? » gémit Hafner.

— « Et pourquoi pas? » dit Montfanon exaspéré. « Cela vaudrait mieux que de garder, l'un ses injures, l'autre son coup de canne... »

— « Eh bien ! messieurs, » répondit le baron en se levant après le silence qui suivit cette imprudente boutade d'un homme hors de lui, « nous conférerons de nouveau avec notre client. Si vous le voulez bien, nous reprendrons cet entretien demain, à dix heures, par exemple, ici ou dans tel endroit à votre commodité... Vous nous excuserez, monsieur le marquis, Dorsenne a dû vous dire dans quelles circonstances particulières... »

— « Oui. Il me les a dites, » interrompit Montfanon qui regarda de nouveau le prince et d'une façon si triste que ce dernier se sentit rougir sous cet étrange regard, dont il était cependant impossible de se fâcher. Dorsenne n'eut que le temps de couper court à toute explication, en répondant lui-même à Justus Hafner :

— « Voulez-vous que ce rendez-vous soit chez moi? Nous aurons plus de chance d'éviter les commentaires... »

— « Vous avez bien fait de changer l'endroit, » disait Montfanon, cinq minutes plus tard, en remontant en voiture avec son jeune ami. Ils avaient descendu l'escalier sans se parler, tant le brave et peu raisonnable personnage qu'était le marquis

se sentait aux regrets maintenant de son attitude si étrangement provocante de tout à l'heure. « Que voulez-vous? » ajouta-t-il. « Ce palais profané, le luxe insolent de ce voleur, ce prince qui vend sa famille, ce baron dont le passé est sinistre, je ne me possédais plus ! Ce baron, surtout, avec ses *directives!* Des mots à citer, quand on est Allemand, à un soldat français qui s'est battu en 70, que ceux de M. de Moltke ! Et sa cote mal taillée, ces termes de Bourse appliqués à l'honneur, et cette politesse affreuse où il y a de la servilité et de l'insolence !... Enfin, je ne suis pas content de moi, je ne suis pas content du tout... »

Il y avait dans sa voix tant de bonhomie, un si visible remords de ne pas s'être dominé dans une circonstance si grave, que Dorsenne lui serra la main au lieu de lui faire des reproches, en lui disant :

— « Ce sera pour demain... Nous rarrangerons tout, ce n'est que partie remise... »

— « Vous dites cela pour me consoler, » fit le marquis, « mais je m'y connais, cela va mal, très mal... Et c'est ma faute ! Peut-être n'aurons-nous plus d'autre service à rendre à notre brave Chapron, que de lui ménager une rencontre dans des conditions pas trop dangereuses... Ah ! Que je viens de me mettre en colère mal à propos !... Mais aussi pourquoi Gorka a-t-il été choisir un pareil témoin? C'est inconcevable !... L'avez-vous entendu, prononçant ce mot cabalistique de *gentleman*, qui signifie pour ces gaillards-là : Volez, trahissez,

assassinez, mais ayez des voitures bien attelées, une maison élégante, des dîners bien servis et de la tenue, — de la tenue !... Non, j'ai trop souffert ! Ah ! Ce n'est pas bien, et dans quelle journée encore?... Dieu ! que le vieil homme est dur à mourir !... » ajouta-t-il d'une voix si basse que son compagnon ne l'entendit point.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25594.


a39003 002515228b

